

nouvelle
revue
neuchâteloise

Eric de Coulon

DESSINS, AQUARELLES
DE JEUNESSE



nouvelle
revue
neuchâteloise

13^e année
Printemps 1996 – N° 49

Publication trimestrielle
ISSN 0035-3779

Case postale 1827
CH 2002 Neuchâtel 2

Comité de rédaction:

Caroline Calame
rédactrice responsable
Maurice Evard
Michel Gillardin
Jean-Bernard Grüning
Daniel Mesot
Michel Schlup

Administration

Imprimerie Typoffset Dynamic SA
9, allée du Quartz
2300 La Chaux-de-Fonds
Tél. 039/26 04 74/75

Abonnement pour une année civile:

4 numéros: Fr. 40.–

Etranger: Fr. 50.–

Abonnement de soutien dès Fr. 45.–

Sauf avis contraire, abonnement
renouvelé d'office

Prix de ce numéro: Fr. 15.–

Compte de chèques postaux: 20-61-6
(pour s'abonner, le versement au CCP
suffit, avec adresse complète lisible)

Couverture:

Page 1:
Le vieux bourg du Landeron

Prochain numéro:

Il était une fois Neuchâtel
par Roger Favre

Eric de Coulon

DESSINS, AQUARELLES DE JEUNESSE

présentés par Daniel de Coulon

Avant-propos
de Caroline Calame

QT 303 / 49

2'184'449 - 2,3n

BPU NEUCHÂTEL



32000 001584004



1996 / 987

Avant-propos

Eric de Coulon naît à Neuchâtel en 1888. Son enfance se passe à Jolimont près de Cerlier, dans la ferme paternelle. Il obtient son baccalauréat, puis, en 1909, part pour Zurich. Il y suit les cours d'architecture de l'Ecole polytechnique. Car ses parents voient dans cette profession l'aboutissement idéal de son talent pour le dessin.

Mais ces études ne plaisent guère à Eric de Coulon. Après avoir accompli son service militaire, il ne retourne pas à l'Ecole polytechnique. Il s'engage comme volontaire chez un architecte bernois, puis refait un passage au Poly... L'architecture décidément n'est pas un métier pour lui. Il reconnaîtra pourtant avoir tiré de ces quelques mois un enseignement qui lui sera précieux pour la suite de sa carrière.

De 1909 à 1912, Coulon suit les cours de L'Eplattenier à l'Ecole d'art de La Chaux-de-Fonds. En 1913, il s'installe à Paris, où il deviendra un affichiste reconnu. Il y retrouve Le Corbusier dont il a fait la connaissance à La Chaux-de-Fonds. Le séjour parisien est interrompu par la mobilisation. Eric de Coulon regagne la Suisse et sert comme lieutenant d'artillerie jusqu'en 1916.

Il retourne alors à Paris. L'année suivante, il reçoit sa première commande importante: une affiche pour les Galeries Lafayette.

Eric de Coulon débarrasse l'affiche de toute fioriture. Le texte, mis en valeur par un graphisme très moderne en devient le centre. Cela confère un grand impact au message publicitaire. Cette lisibilité, ce graphisme à la fois clair et séduisant feront le succès de Coulon affichiste. Il recevra de très nombreuses commandes tant de Suisse que de France.

En 1922, il devient directeur artistique des revues «La danse», «Le théâtre et Comœdia illustré» et «Monsieur». Mais la guerre interrompra, une fois encore, ses activités. Il est aussitôt mobilisé. L'ambassade suisse rapatrie ses biens restés à Paris. Eric de Coulon ne retournera pas en France. Il s'installe dans sa maison de Cressier et travaille pour sa clientèle suisse. Avec le temps, le type de commande s'est modifié; les prospectus et catalogues sont désormais plus en vogue que les affiches.

Eric de Coulon meurt d'un infarctus en 1956.

Si le graphisme novateur de l'affichiste est bien connu, il n'en va pas de même pour les autres productions de l'artiste. Ce numéro de la Nouvelle Revue neuchâteloise souhaite en montrer un aspect jusqu'ici ignoré: les œuvres de jeunesse d'Eric de Coulon.

Ces dessins et aquarelles méritaient doublement d'être présentés au public. La délicatesse de touche, le choix heureux des couleurs, la finesse du crayon en font bien souvent de petits chefs d'œuvre. De plus, ils nous rappellent – ou nous révèlent – des paysages et des scènes aujourd'hui disparus. Barques, vieux ponts, rivages... Autant de souvenirs d'une époque révolue.

En se penchant sur ses archives familiales, Daniel de Coulon a retrouvé ces carnets de croquis, dont nous livrons quelques pages. Il les accompagne d'un récit retraçant les jeunes années de l'artiste. Les souvenirs d'Eric de Coulon, ainsi que les cartes postales qu'il envoyait à l'une de ses cousines constituent la source de ce texte.

Caroline Calame

Nous tenons à remercier vivement la ville de Neuchâtel et son directeur des Affaires culturelles, M. André Buhler, dont la générosité nous a permis de réaliser plusieurs planches en couleurs.

Enfance et jeunesse

Le petit garçon s'est installé sous le grand cèdre, devant la maison. Assis à une table de jardin, il a déployé devant lui tout un matériel de peinture: boîte d'aquarelle, godets de porcelaine pour les mélanges de couleurs, bol d'eau pour laver les pinceaux, crayons, gomme, etc... Rien ne semble le troubler, bien qu'autour de lui jouent ses frères et sœurs plus jeunes. Il est l'aîné d'une famille qui comptera bientôt huit enfants, mais, pour l'instant, tous ne sont pas encore nés.

Il mène dans la propriété de ses grands-parents à Jolimont sur Cerlier une existence campagnarde où se mêlent à la fois les principes d'une éducation très britannique à la mode à cette époque, et très rustique, car la propriété familiale comporte un train de ferme.

Près de la maison de maître se trouve la « Brenneri » où l'on distille les fruits du domaine. On y loge aussi les ouvriers réguliers ou de passage. Le bâtiment comporte encore différents locaux de sellerie et d'écurie. La ferme, au grand toit typique, abrite l'habitation du paysan, la grange et de vastes écuries. Disposées en carré, ces différentes constructions de style bernois forment une cour ombragée par un immense tilleul.

Le manoir, ou maison de maître, flanqué d'une tourelle d'escalier, donne au nord sur cette cour par une vaste véranda où se déroule toute la vie familiale, hormis à la saison froide. Le manoir n'est pas habité en hiver. La famille entière se

transporte alors en ville, à Neuchâtel, dans la maison du Faubourg.

Mais, pour l'instant, c'est l'été à Jolimont. La propriété qui se trouve sur la colline du même nom domine le village de Cerlier. C'est un domaine agricole, propriété possédée par le grand-père maternel de notre jeune artiste, le banquier Edouard de Pury, dont la banque sise au faubourg de l'Hôpital, à Neuchâtel, dans un bel immeuble du XVIII^e siècle, deviendra plus tard le siège de la Société de Banque Suisse.

Le train de ferme est en effervescence. On rentre les foins. Derrière Chaumont et la crête de Chasseral, de lourds nuages noirs défilent lentement. Ils ne sont plus dangereux, mais au loin, vers le mont Aubert, une nouvelle menace se prépare. Il faut faire vite, heureusement le foin est sec.

Charles de Coulon, le père du jeune Eric occupé à dessiner sous son cèdre, a épousé Alice de Pury, fille du banquier propriétaire de ce beau domaine. Charles est rentré d'un séjour de sept ans en Suède, où il a obtenu un diplôme de l'Ecole d'agriculture d'Alnarp en Scanie. Il a travaillé ces terres fertiles dont les champs de blé ondulent jusqu'à l'horizon, entrecoupés seulement de forêts et parsemés de jolis châteaux et de maisons de bois rouges bordées de blanc. Revenu en Suisse, il a complété ses grades dans la cavalerie, puis est devenu instructeur.

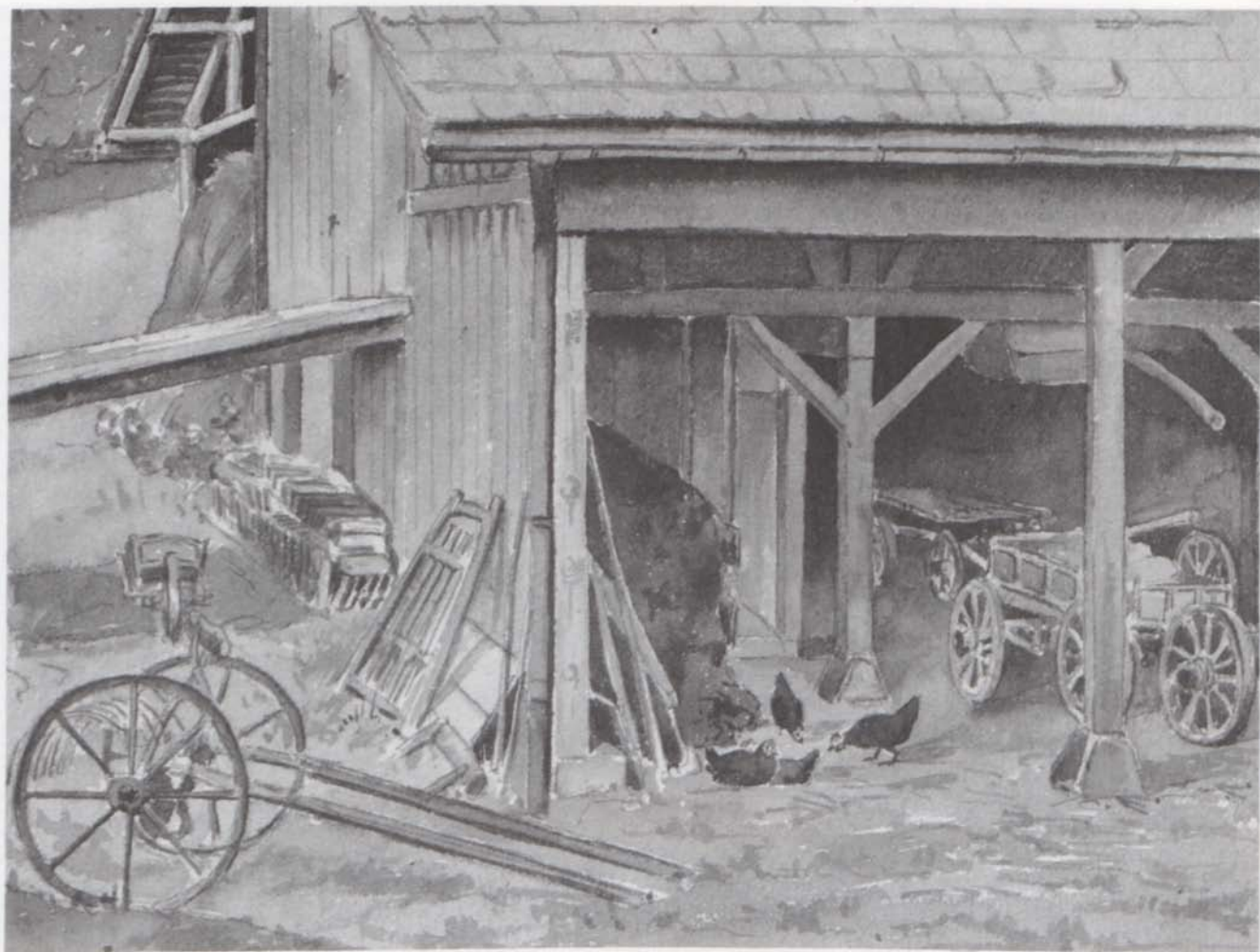
Il partage son temps entre Thoune et Jolimont où, comme aujourd'hui, il s'affaire à rentrer les foins. Mais soudain vient un ordre contraire. Monsieur de Pury, le banquier, veut aller en ville! Il faut dételer les chevaux et préparer



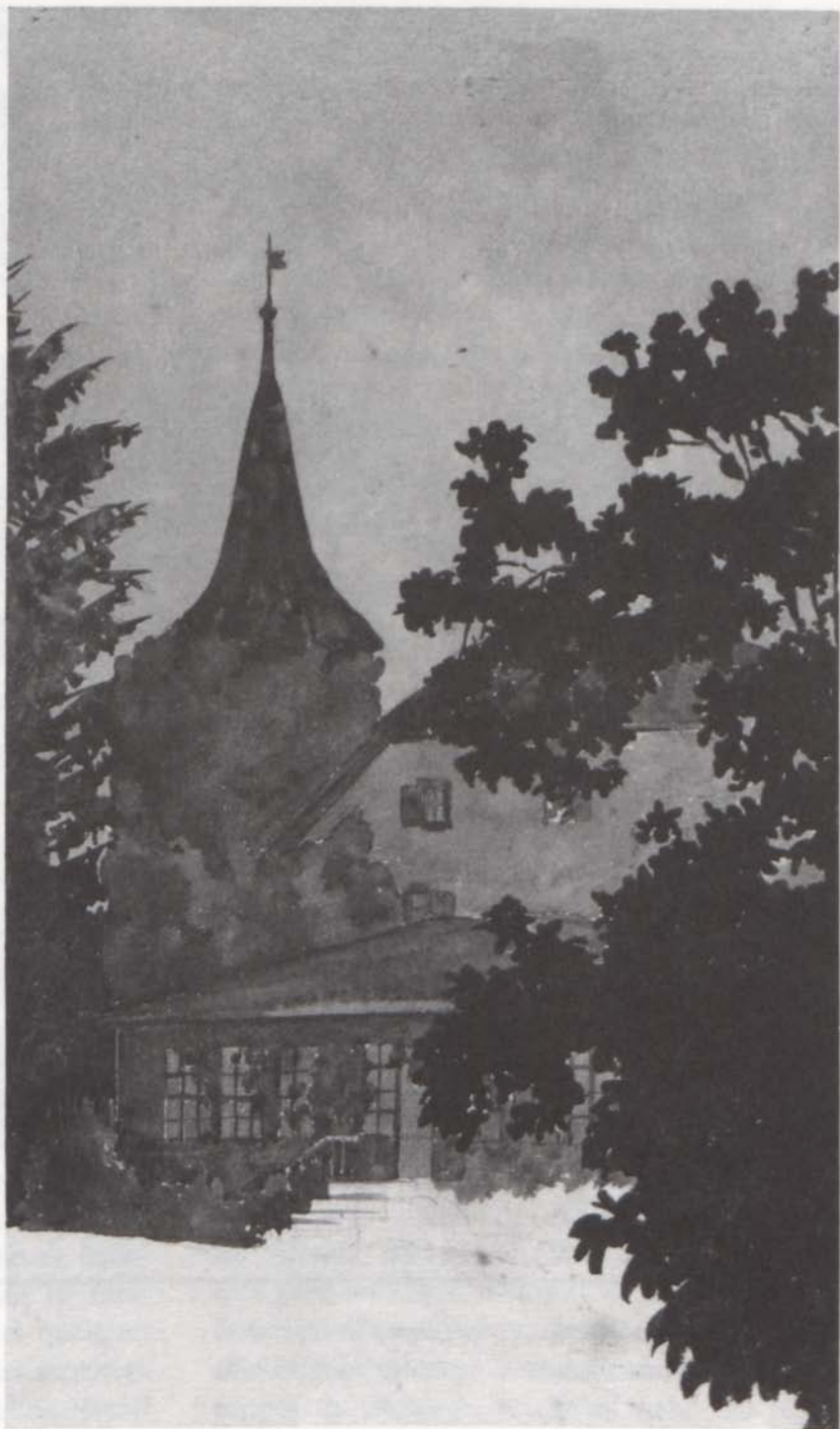
La Brenerei à Jolimont.



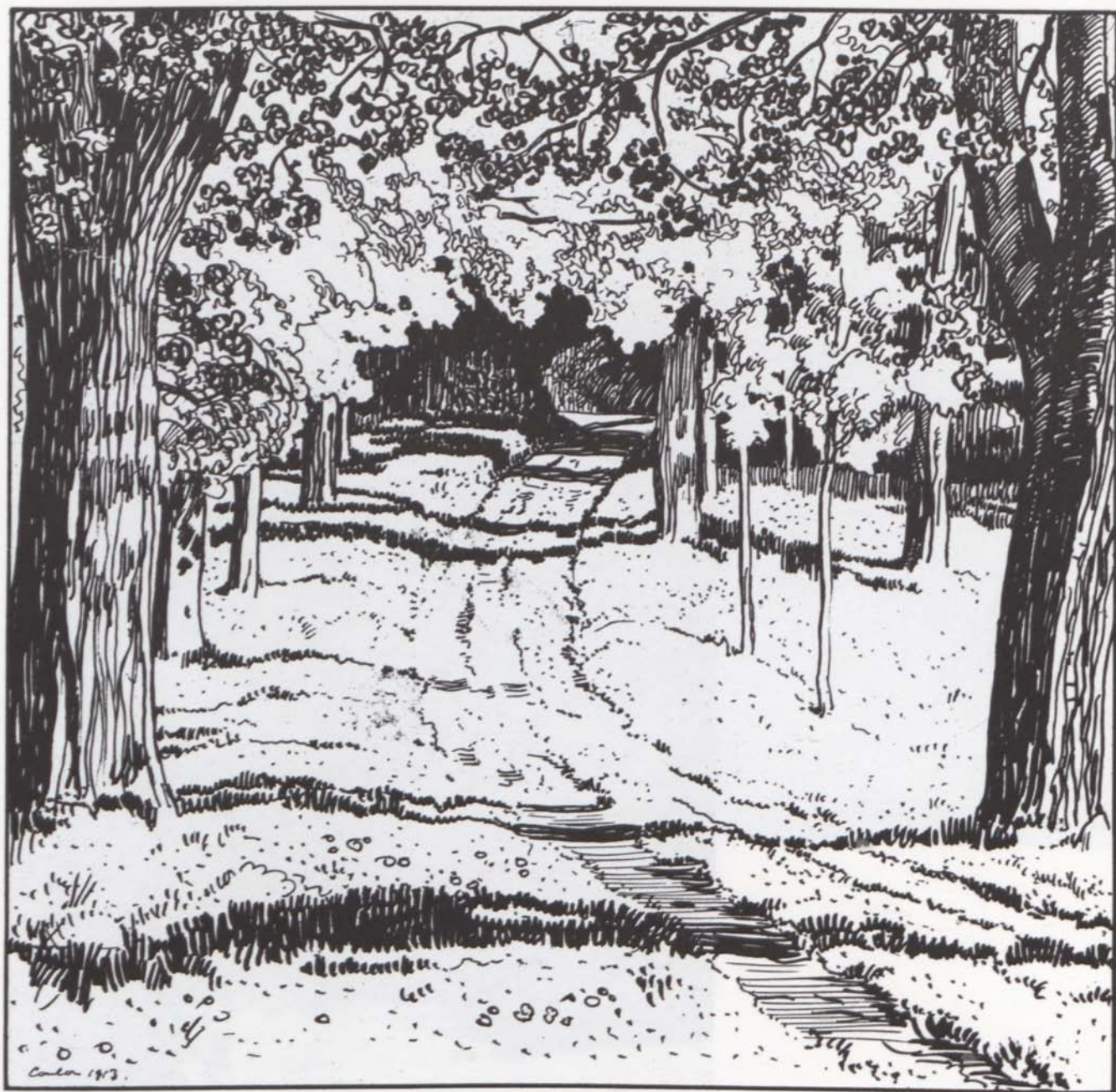
Allée des Cerisiers dans le brouillard, à Jolimont.



La ferme à Jolimont.



Le Manoir à Jolimont.



L'allée des Noyers à Jolimont.

le phaéton. C'est la consternation chez la gent paysanne. Charles n'ose pas protester; après tout, il est à la solde de son beau-père. Il n'en pense pas moins que diriger un domaine dans ces conditions tient de la gageure. En effet, quelques années plus tard, il démissionnera de son poste et emmènera toute sa famille en ville, puis à Auvernier, et ensuite à Cortaillod.

Le petit Eric, dès qu'il peut tenir un crayon, ne le lâche plus. Toutes les images qu'il a sans cesse enregistrées dans sa tête se bousculent au portillon d'une mémoire visuelle exacerbée et précise. Tous les événements de la ferme, ou survenus dans sa famille, doivent impérativement être fixés sur le papier. C'est devenu pour lui un besoin. En ces temps, bénis pour certains, précédant la Guerre de 14-18, les distractions sont rares. Le soir, ceux qui sont le plus près de la lampe à pétrole lisent ou cousent. A Jolimont, la vie est calquée sur celle de la ferme. Les enfants Coulon jouent avec les enfants du fermier, ou plutôt vont aux champs avec eux et s'occupent des travaux champêtres qui pour les uns sont un devoir et, pour les autres, une distraction. Mais une saine distraction dont on retire maintes connaissances, un immense respect de la nature, et un équilibre psychique indéniable.

Les dames peignent des porcelaines, font de l'aquarelle, les messieurs du tour à bois ou de la menuiserie. On lit évidemment la *Feuille d'Avis de Neuchâtel*; on reçoit par la poste, dans un grand portefeuille noir, des périodiques étrangers: *L'Illustration*, *Le Tour du Monde*, *Le Journal des Dames et des Demoiselles* et quelques journaux anglais. A Noël, les garçons reçoivent des livres de Jules Verne de la collection Hetzel

reliés en rouge et or, ou quelque volume relatant les batailles de Napoléon. Le père est officier, ne l'oublions pas! Donc le cheval est roi. Le jeune Eric sait panser les chevaux; il l'a si souvent vu faire et l'a fait lui-même à la ferme. Et puis, à cette époque, le cheval est encore maître de la route et l'automobile vient seulement de faire son apparition. On roule évidemment beaucoup à bicyclette sur des routes criblées de nids-de-poule où l'on dépasse les lourds charrois des pénitenciers de Saint-Jean ou de Witzwil. Pour aller à l'école, il faut descendre à Cerlier, prendre le bateau jusqu'à La Neuveville et, de là, le train pour Neuchâtel. Mais qu'importe! Quand on habite un endroit pareil, qui songerait à se plaindre de devoir pousser sa bicyclette pendant une demi-heure chaque jour, jusqu'au sommet de Jolimont?

Eric et Bob, les deux aînés, ne se compliquent pas l'existence. Ils ont tôt fait de découvrir un «châble» plus direct, dévalent la colline en direction de Saint-Jean et vont prendre le train au Landeron. Au retour, ils portent les bicyclettes sur l'épaule en plus des cartables d'écolier. La route de Chules (Gals) à Cerlier (Erlach) est faite de galets du lac et le développement des pédaliers des vélos de l'époque est si grand que la moindre montée devient vite pénible... par contre, au plat, le sourire revient.

Avec un père officier, l'ambiance familiale est évidemment teintée de discipline militaire et les enfants doivent arriver au galop lorsque leur père les siffle, même si ce n'est que pour faire une démonstration impromptue aux visites afin de leur montrer la réussite du dressage! A propos du dressage, le cheval tient une place

importante dans la vie de la maisonnée: les murs du manoir sont ornés de gravures anglaises représentant des scènes équestres; dans le parc paissent des chevaux de trait et de remonte. Le fermier est dragon, le maître est instructeur. Depuis son plus jeune âge, le petit Eric dessine tout naturellement des chevaux. Tout d'abord, il copie les gravures des périodiques de l'époque: un hussard de Nicolas II à cheval, un uhlan de l'empereur Guillaume, une attaque de la cavalerie anglaise durant la guerre du Transvaal. Très vite son dessin se précise. Il invente, il imagine des scènes de la guerre russo-japonaise. La flotte russe devant Port-Arthur, des centaines de petits soldats qui partent à l'attaque, ou qui campent de nuit, éclairés par les feux des bivouacs. Il est plein d'idées, il compose des séries de petites illustrations sur les événements militaires ou civils qui marquent son époque et qui sont pieusement recueillies par ses parents ou «barbotées» par ses proches, mais tout aussi pieusement. Lui n'en a cure, il ne pense qu'aux dessins suivants.

Parallèlement à tous ces croquis imaginés, il s'applique à dessiner d'après nature. En l'occurrence, les sujets sont aussi bien les animaux de la ferme que ses sœurs à la couture, sa mère lisant dans son fauteuil, sa grand-mère ou ses tantes en visite. Tout y passe: études de fleurs, études d'un oiseau mort pendu tout sec par une patte, dessiné avec un soin infini, au crayon, à la plume, ou encore aquarellé avec une incroyable justesse, mais déjà sans servilité. A voir sa production, on se rend compte qu'il est bourré d'idées, souvent drolatiques, inspirées par ces illustrations de l'époque teintées d'humour anglais.

Pour ses cinq ans, il a reçu un superbe «Scrapbook», sorte de gros album où sont collées en vrac un grand nombre d'illustrations découpées par ses parents dans les illustrés du temps. Caricatures de Caran d'Ache, scènes militaires de l'armée française du genre d'Edouard Detaille, dessins d'animaux signés Rodolphe Bodmer, aventures de chasse, ainsi que des séries de cartes à thèmes des chocolats Suchard. Elles étaient imprimées en chromolithographie comme les nombreux sujets découpés, petits angelots et belles dames fleuries que l'on collait dans le temps sur les paquets de cadeaux. Un monde fascinant et instructif qui meuble sa mémoire d'images hétéroclites mais précises dont la réminiscence lui sera plus tard d'un grand secours.

Cette masse de données, il saura par la suite l'enrichir des précisions nécessaires à sa compréhension. Il saura remplir lui-même par ses lectures les vides entre les illustrations et en faire la base d'une vaste culture.

Il part déjà très jeune aux champs, «au motif» comme un vrai peintre. Il en rapporte quantité de documents saisis sur le vif: l'allée des cerisiers à Jolimont dans le brouillard, les arbres s'estompent jusqu'à disparaître, l'effet est saisissant. Il n'a que quatorze ans!

De l'extrémité de Jolimont la vue plonge sur l'isthme de l'île de Saint-Pierre. Devant nous, presque à nos pieds, le château de Cerlier et la dégringolade des toits jusqu'au collège, puis la grande vague des roseaux qui ondulent mènent le regard jusqu'à l'île. Ce thème sera exécuté maintes fois. Le spectacle réel et le dessin ou l'aquarelle valent la peine d'être comparés;

il n'y a pas de raté. Cette vue doit tellement lui plaire qu'il s'en inspire à maintes reprises pour illustrer des cartes postales originales, des menus de mariage ou de fêtes de famille de toutes sortes.

Tout jeune, il exécute des commandes pour ses proches et ses amis des sociétés d'étudiants dont pourtant il ne fait pas officiellement partie. Au collège, il dessine dans la marge de ses cahiers, ou même en pleine page, ne laissant que peu de place dans un coin de la feuille pour de brèves équations. Une belle revue militaire, des soldats alignés pour la parade, une escouade de cavalerie qui caracole au travers d'une dictée d'allemand, c'est tellement plus décoratif!

Tous ces croquis sur la vie de tous les jours (cours d'école, randonnées à ski, parties en bateau...) ne lui suffisent pas, et déjà très jeune, on l'a vu, il part comme un vrai peintre à la recherche du motif. D'abord à Jolimont où il épuise les sujets bucoliques tels que travaux des champs, char de foin renversé, ou moissons en pleine effervescence, puis il part à vélo et s'intéresse aux villages alentour. Il dessine les splendides fermes bernoises des environs de Laupen ou de Morat et en rapporte de ravissants croquis au crayon. De chez lui, il faut passer la Thielle à Saint-Jean pour revenir sur le territoire neuchâtelois, par le vieux pont couvert, hélas détruit par la dernière correction des eaux. Il en fera de nombreuses esquisses et aussi d'un autre pont couvert encore plus vieux et encore plus beau, celui de Gummenen, sur la route de Berne. Perspectives incroyables de toutes ces poutres de bois qui se pénètrent et s'enchevêtrent; on croit entendre le martèlement des

sabots des chevaux et le roulement des charrois sur les madriers du pont, tant le dessin est réaliste et rigoureux.

Tous ces croquis, dont certains très achevés, sont autant d'études fort sérieuses, exécutées dans un but précis: celui de progresser dans la maîtrise de son art. Il faut se placer dans le contexte de l'époque: au début du siècle, le dessin est toujours très poussé, d'une grande justesse du trait et des proportions. L'influence des peintres impressionnistes ne se fait pas encore sentir et l'évanescence du dessin au profit de l'interprétation picturale n'apparaît pas encore. Seul un certain graphisme montre le bout de son nez et la conscience professionnelle prime sur le dilettantisme qui va suivre. Il ressort de ces études un sérieux, un désir d'apprendre toujours et encore qui ne le quitte pas.

Mais chaque tableau, en plus de la représentation du sujet, évoque l'instant précis, l'atmosphère, l'ambiance du moment, tout en donnant des indications iconographiques importantes sur l'époque. Souvent les titres donnés aux œuvres parlent d'eux-mêmes.

Chaque croquis, si petit soit-il, est situé dans le temps et dans l'espace neuchâtelois. Par exemple: effet de brouillard à la Tourne, étude de vagues à l'embouchure de l'Areuse.

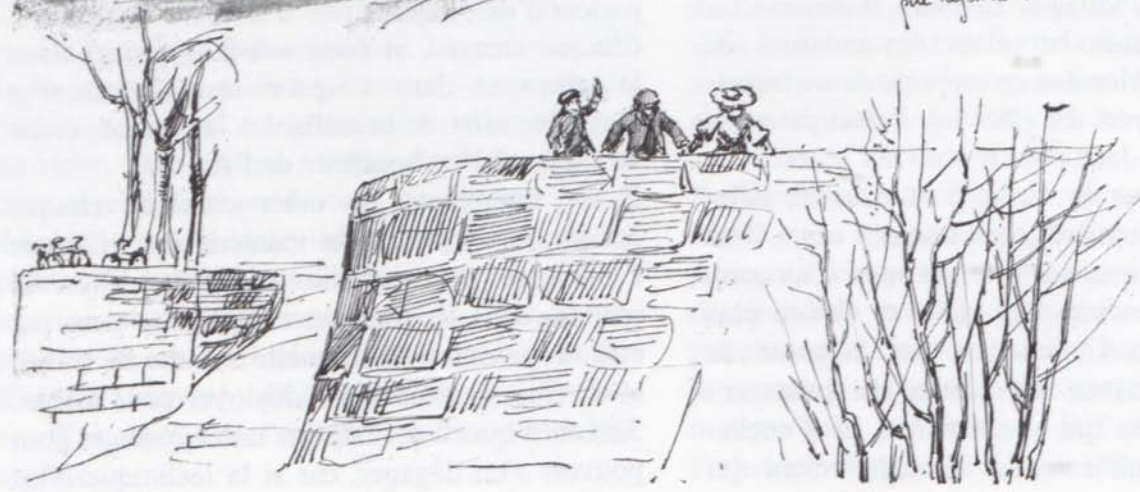
Il est intéressant de noter combien chaque époque a son style, son maniérisme, reflets de l'influence des maîtres précédents. Tout le monde, dans le domaine de l'art, ne peut pas être un pionnier. Mais quelle somme de travail et d'effort ne faut-il pas déployer pour arriver. Arriver à quoi? A maîtriser une technique pour pouvoir s'en dégager, car si la technique n'est



Le 17 Mars. Scènes tragiques au
Boul-de l'Areuse (?)



que regardent-ils ombas?



Scènes tragiques
au «bout»
de l'Areuse.

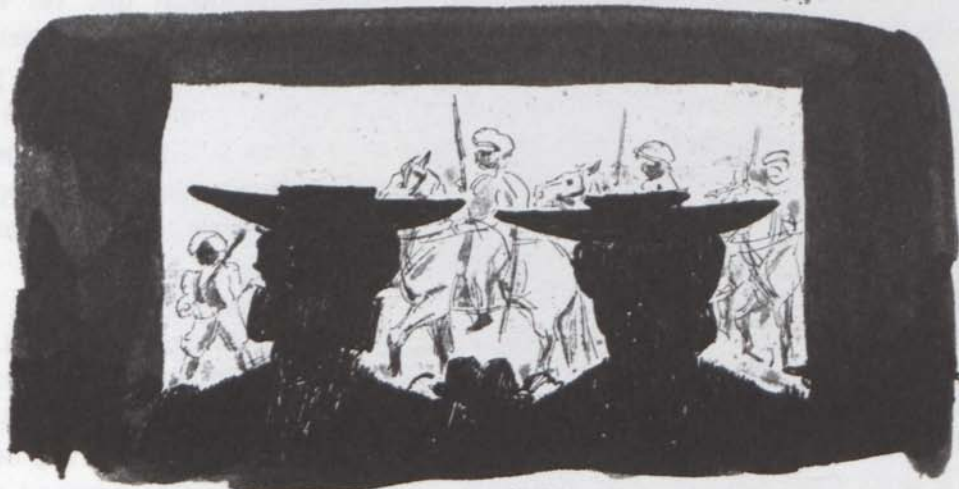


Croquis de skieurs
en 1906.



À BOUDRY —

Après la course à ski,
rendez-vous
à la patisserie de Boudry.



1^{er} MARS
1906

rien sans l'art, cette étincelle qui fait tout, l'art non plus ne saurait se passer d'une base de savoir et de technique. Et nous voilà revenus à ces exercices de style que sont ces croquis témoins d'une époque et de l'acharnement que notre artiste en herbe a manifesté pour arriver à la maîtrise recherchée. Un sentiment de calme, de nonchalance et de bonheur se dégage de ces croquis. Trois coups de crayon ou de plume rendent la forêt plus vraie que toutes les branches et les troncs dessinés avec soin. Mais s'il n'avait pas poussé son dessin jusqu'à tout comprendre, il ne lui serait jamais venu cette étincelle qui déclenche le rendu tout bête, tout simple et amplement suffisant.

Le paradis de Jolimont a une fin et, comme on l'a dit, toute la famille déménage à Auvernier. Notre colonel de père travaille aux Câbles de Cortaillod. Eric, lui, profite de la proximité du lac pour étendre ses connaissances nautiques. C'est la joie de la redécouverte de l'eau, des balades en bateau à voiles et d'une foule de nouveaux sujets à peindre et à dessiner. Les rives entre Neuchâtel et l'Areuse fourmillent de motifs lacustres interrompus seulement par la ligne du « Régional » dont la poussive locomotive et son panache de fumée ajoutent encore au charme du paysage ! Son voilier, une grande chaloupe à deux mâts baptisée « Le Rôdeur », sillonne la baie d'Auvernier et lui rend bien service pour aller se placer au large du Bied, cette somptueuse demeure amie, ou devant les bains de Colombier, simple baraque juchée sur de hauts pilotis, en bordure des roseaux.

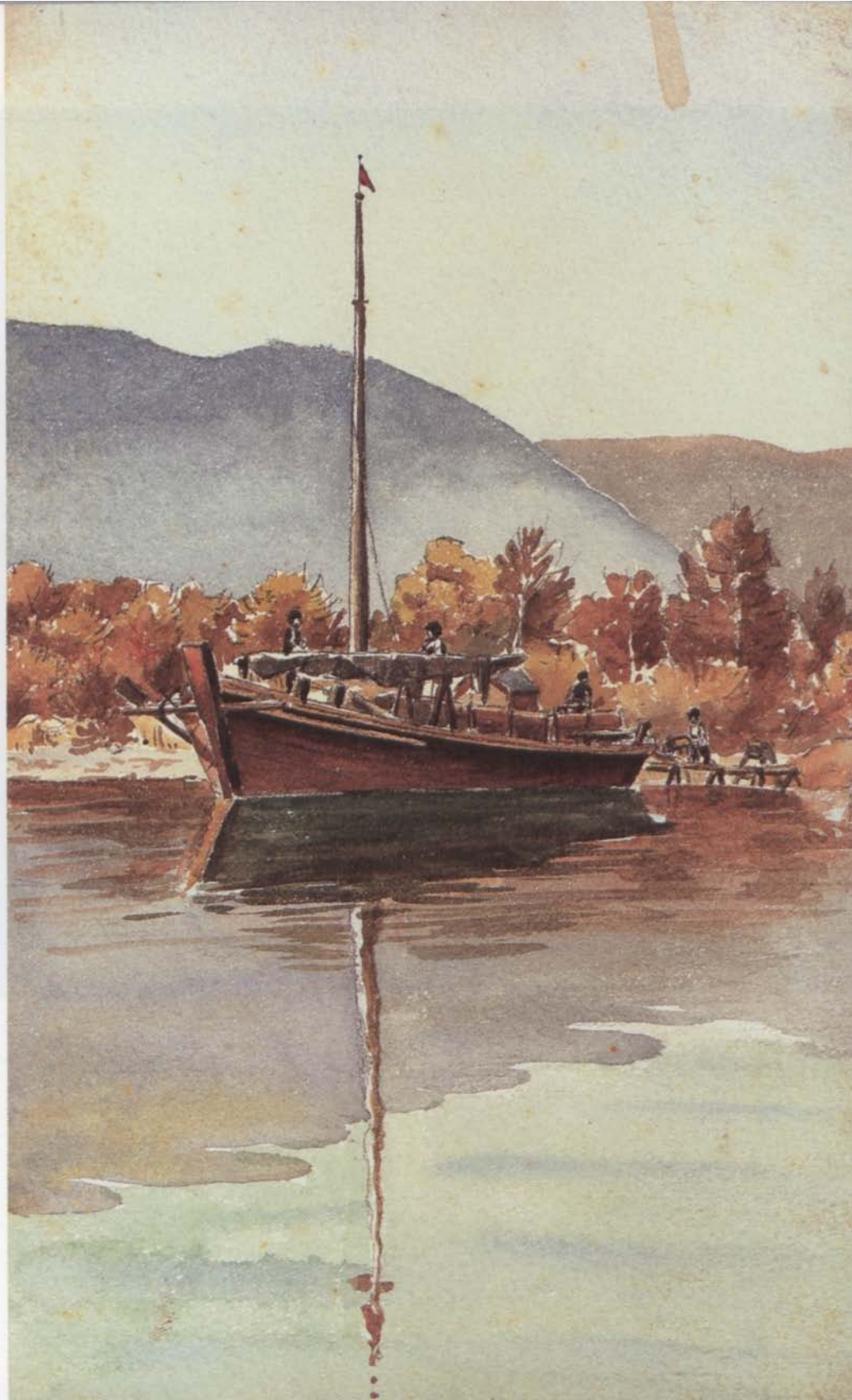
L'eau le fascine. Pendant des heures, il étudie le miroitement du soleil et ses reflets dans de

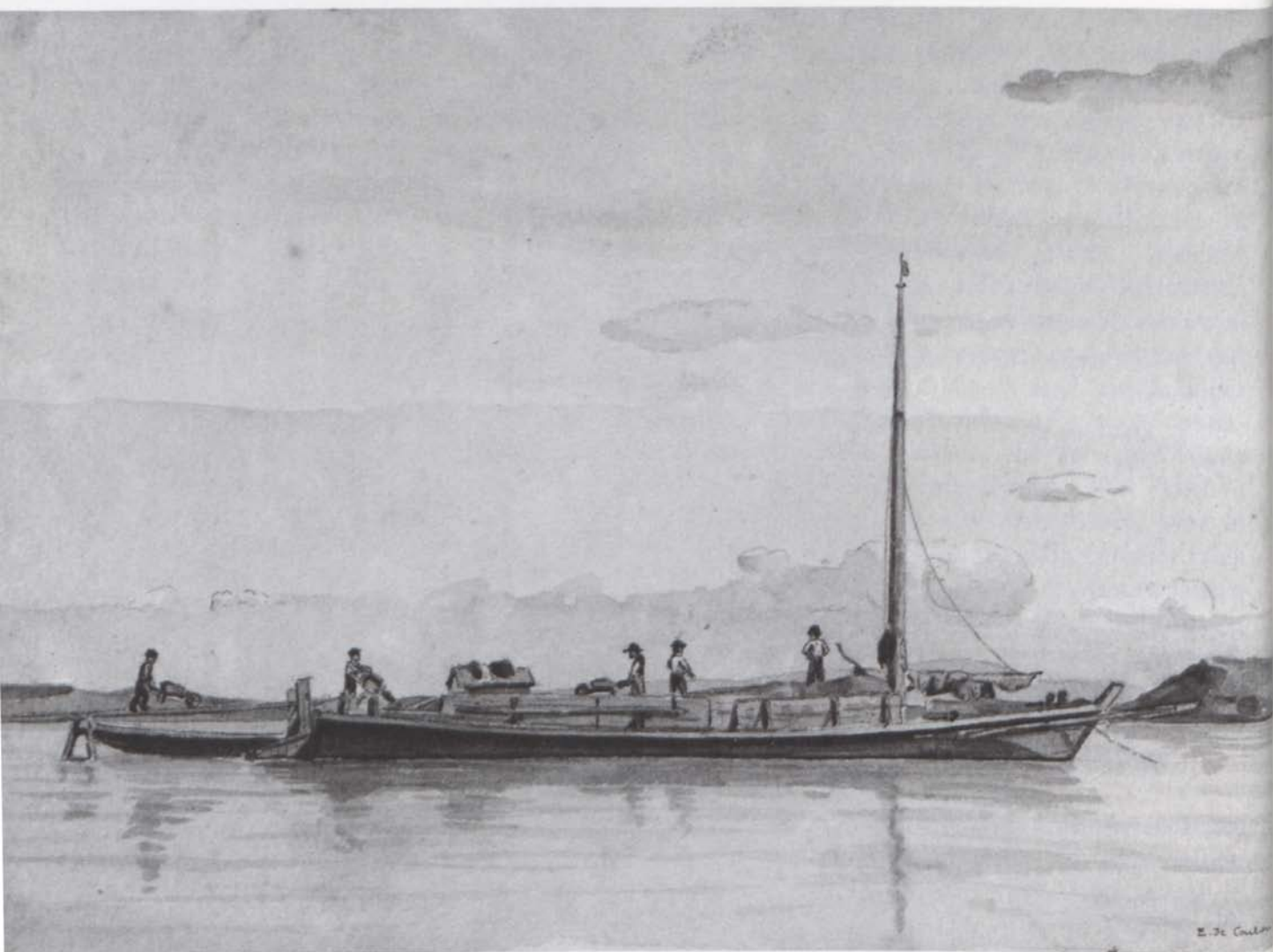
minuscules vaguelettes. Il analyse l'interpénétration des formes répétitives qui passent avec subtilité du foncé au clair, puis lentement du clair au foncé, du positif au négatif, tout en jetant dans leur mouvance des éclats de lumière qui viennent brouiller le tout. Il observe les taches de soleil, les reflets insaisissables et inlassablement renouvelés durant quelques fractions de secondes. Il les observe méticuleusement, puis note sur ses calepins les déformations répétitives et incessantes de ces reflets qui courent sur l'eau, avec la soif inextinguible d'en comprendre les structures. Ce travail débouchera tout naturellement sur les applications graphiques qu'il entreprendra plus tard à l'Ecole d'art de La Chaux-de-Fonds, avec le maître intelligent que fut L'Eplattenier. Les mêmes recherches, ce dernier les faisait faire à ses élèves en interprétant des plantes, des fleurs, des sapins, pour en tirer des motifs décoratifs applicables à l'industrie (horlogerie, meubles, architecture). Cela ne s'appelait pas encore « design », mais ceci est une autre histoire.

Après Auvernier, Cortaillod ; mais les vacances se passent encore à Jolimont. Sur cette colline enchanteresse, il parcourt les forêts autant le fusil à l'épaule que la boîte de peinture en bandoulière. Il possède une carabine à un coup, démontable et très pratique pour braconner. Il l'utilise aussi au Clos-Brochet chez ses grands-parents, car sur une carte postale envoyée à sa chère cousine Edmée, il relate, en octobre 1907, avoir tiré un moineau blanc et l'avoir fait empailler.

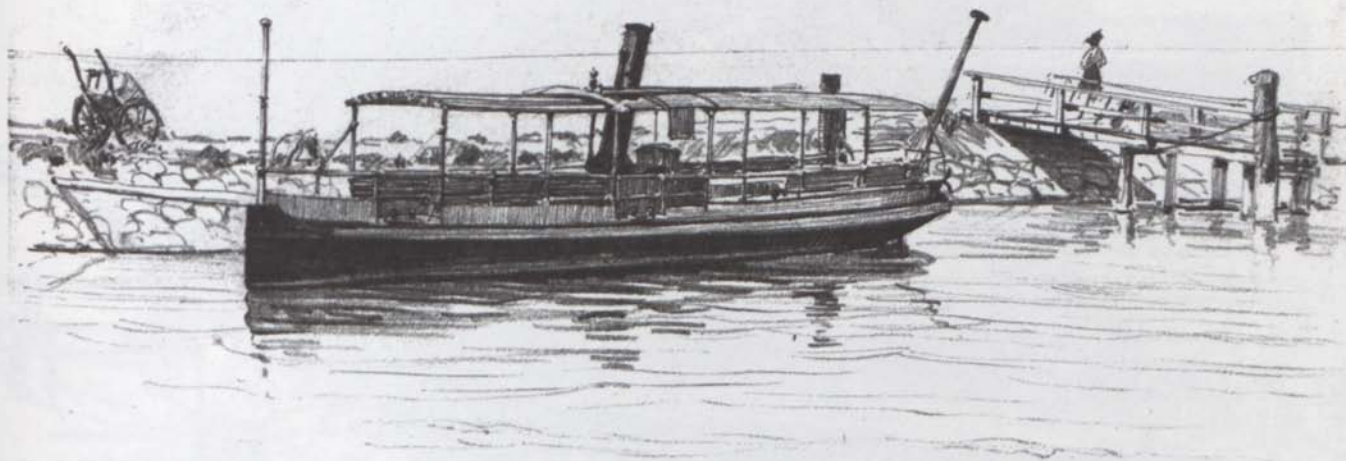
Sa chambre à Jolimont est un véritable atelier. Aux murs pendent ses œuvres. De nombreux

Barques à sable devant Cortailod.





Barques à sable devant Cortailod.



- PORT DE CERLIER

30 VIII 08.

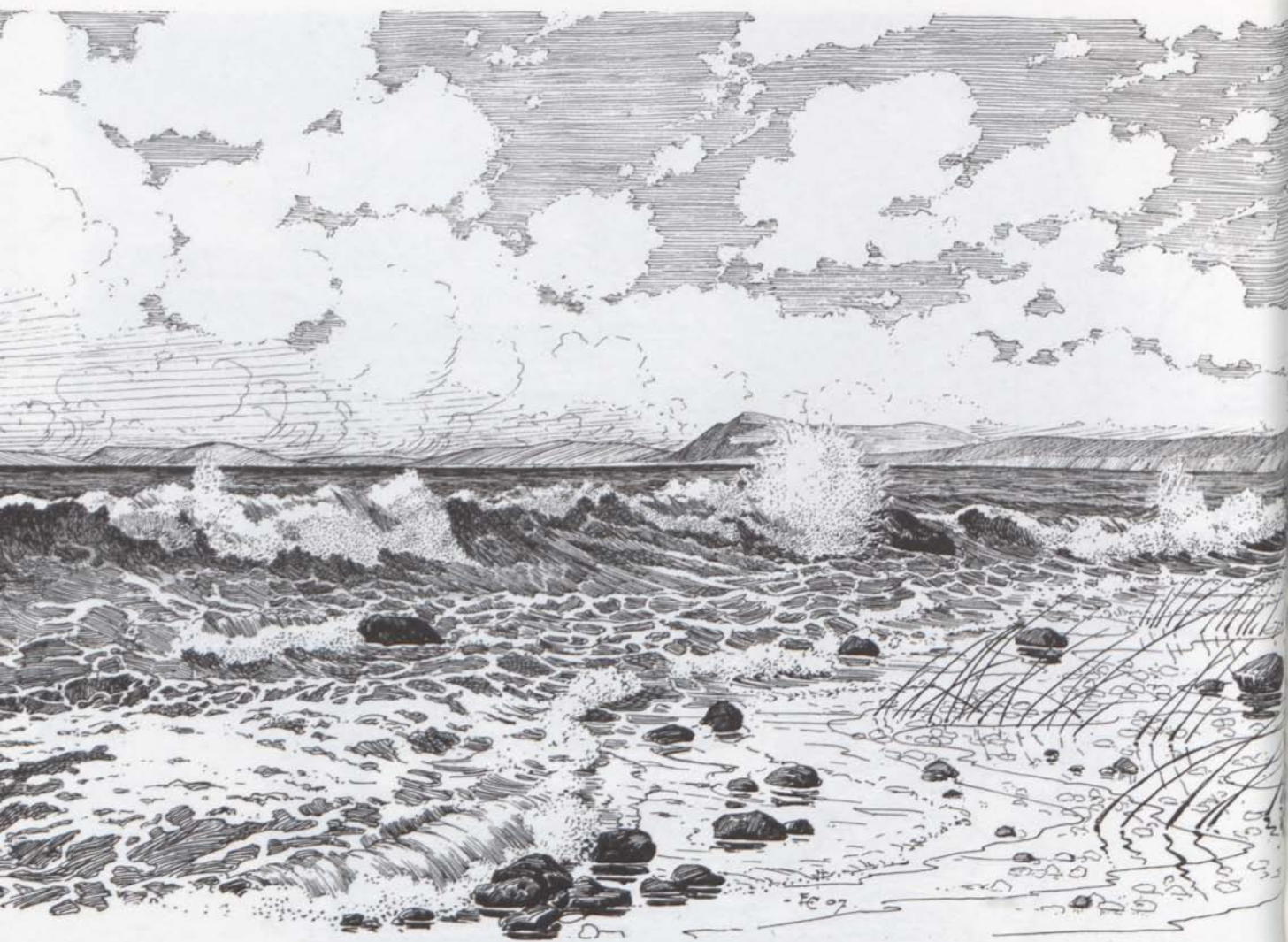
Le Jean-Jacques-Rousseau qui faisait la navette entre Cerlier et La Neuveville.



Ile de Saint-Pierre, le soir.



Les bains d'Auvernier en 1906.



Les grandes vagues à la Pointe-du-Grin.

oiseaux empaillés trônent sur les meubles, et selon une autre carte postale datée d'octobre 1908, il raconte qu'il est en train d'exécuter une vaste fresque de deux mètres de long représentant une charge de cavalerie.

L'armée ayant sur lui, en raison des galons de colonel de son père, une grande influence, il peint très naturellement de nombreux sujets militaires. Il faut aussi reconnaître que l'uniforme d'avant 1914 avait une autre allure que le gris-vert qui va suivre ! Passé maître dans l'art de camper personnages et chevaux, le jeune Eric dessine plusieurs de ces frises militaires qui ont beaucoup de succès.

Avec ses amis, Bonhôte, Favarger, Carbonnier, Röthlisberger, Montmollin (son cousin Max, dit Kafik), il sillonne le lac en bateau et y perd un jour sa casquette, ce qui l'oblige à rentrer à la maison en rasant les murs, car, à cette époque, il était mal vu de se promener nu-tête !

Pour un timide qui refuse systématiquement les invitations aux bals, dessiner au vu de tout le monde ne le dérange en rien. Il est très sûr de son talent et très maître de lui-même. Mais il n'aime pas, en tant qu'aîné, devoir accompagner ses sœurs au bal et les chaperonner. Bien que très discret sur ses amours d'étudiant, il entretient une vaste correspondance avec sa cousine Edmée, qu'il bombarde de lettres et de cartes postales dessinées. Il lui relate, par exemple, en une série d'une vingtaine d'illustrations, un bal champêtre chez les Dardel, dans leur jardin illuminé. D'autres cartes parlent de promenades en famille, d'une course du

Gymnase au Pas-de-Chèvre : durée trois jours, et retour de toute la classe brûlée par le soleil des sommets, contre lequel on n'a pour se protéger à l'époque, qu'une couenne de lard frottée sur la peau. Ayant tous pelé cruellement, il mentionne que toute la classe a fait peau neuve !

En mars 1908, le bachot approche et se passe sans problème. Aux vacances, on retourne à Jolimont où Eric a recueilli deux buses qui viennent à tire-d'aile à son appel se poser sur son poing. Une autre année, c'est un corbeau qui passe ses journées à faire des farces aux chiens et à voler les dés à coudre et les paires de ciseaux de sa grand-mère et ses filles installées à leur couture sous le grand cèdre. L'existence n'est pas compliquée, les distractions non plus. Chacun s'affaire à la bonne marche de la vie familiale. Les visites de famille à famille continuent, les dames parlent chiffons et les messieurs se retirent au fumoir après le dîner pour commenter la politique et se raconter « une des toutes meilleures » qui circule en ville en ce moment !

Bientôt apparaissent les premières automobiles qui crachotent le long des routes et écrasent leurs premières poules. En hiver, on va brasser la neige à la Vue-des-Alpes et taquiner le Pont-Sagne qui s'essouffle dans la montée du Reymond. Sur le lac, la Compagnie de navigation prévoit des courses jusqu'au Pont-de-Thielle pour les patineurs joyeux qui organisent des « chasses au phoque », les phoques étant les jeunes filles emmitouflées dans leurs cols de fourrure et les mains engoncées dans des manchons !

Bombardement de Port-Arthur ; nuit du 11 Fév. 1904.
vu depuis le pont du steamer "Columbia" —



Bombardement de Port-Arthur pendant la guerre russo-japonaise.



Croquis militaires dans ses cahiers.

En 1908, Eric de Coulon exécute le programme de la soirée de Noël de Zofingue et probablement aussi celui de la monture de Belles-Lettres qu'il juge d'ailleurs supérieure.

Doucement, l'enfance s'éloigne. Il demande à sa cousine de lui décrire Zurich où elle séjourne, et où il ira, poussé par sa famille, s'inscrire en architecture au Poly.

Pourtant, ce ne sera pas sa voie, bien qu'il étonne tous ses professeurs par son talent de dessinateur. Bientôt les maths auront raison de lui. Après deux ans durant lesquels il n'a pas pu résister au diktat paternel, il fait le saut et s'inscrit à l'Ecole d'art de La Chaux-de-Fonds où L'Eplattenier vient de fonder les Ateliers Réunis. Il y découvre l'art et son application. Non plus l'art pour l'art, la création d'images ou la représentation de la nature ou de la vie, comme précédemment, mais l'utilisation de son talent dans un but précis. Avec L'Eplattenier et d'autres maîtres, il travaille non seulement à une implication graphique de ses croquis, mais taille dans le bois des motifs décoratifs, dessine et fabrique des meubles, imprime des étoffes et apprend la technique du métal repoussé.

Il a pour camarades Lucien Schwob, Charles Humbert, Madeleine Woog, Hermann Jeanneret,

le vigoureux sculpteur et l'autre Jeanneret (qui ne s'appelle pas encore Le Corbusier) avec lequel il partagera son appartement de la rue de Buci quelques années plus tard à Paris.

Le petit garçon du début est devenu un jeune homme. Durant ce parcours de quelque vingt années, il a semé à tous vents des centaines de dessins et d'aquarelles dont il a retiré un savoir et une expérience qui lui serviront plus tard pour son métier d'affichiste.

Les lourds nuages noirs qui défilaient sur Chauxmont atteignent maintenant Chasseral. Un rideau de pluie arrose toute la côte du Jura et parvient par les marais de la Thielle jusqu'à Jolimont, tandis que de grosses gouttes viennent tambouriner sur le toit de la tonnelle derrière les cèdres. Le petit Eric ferme son calepin et range ses couleurs... Sa grand-mère et ses tantes se réfugient au manoir en courant dans un grand envol de jupes et de jupons blancs. Sur la route, rentre le dernier char de foin qui se dirige en hâte vers la grange.

Au retour de Neuchâtel, Monsieur de Pury, le banquier, va être bien mouillé dans son phaéton...

Bellevue, octobre 1995

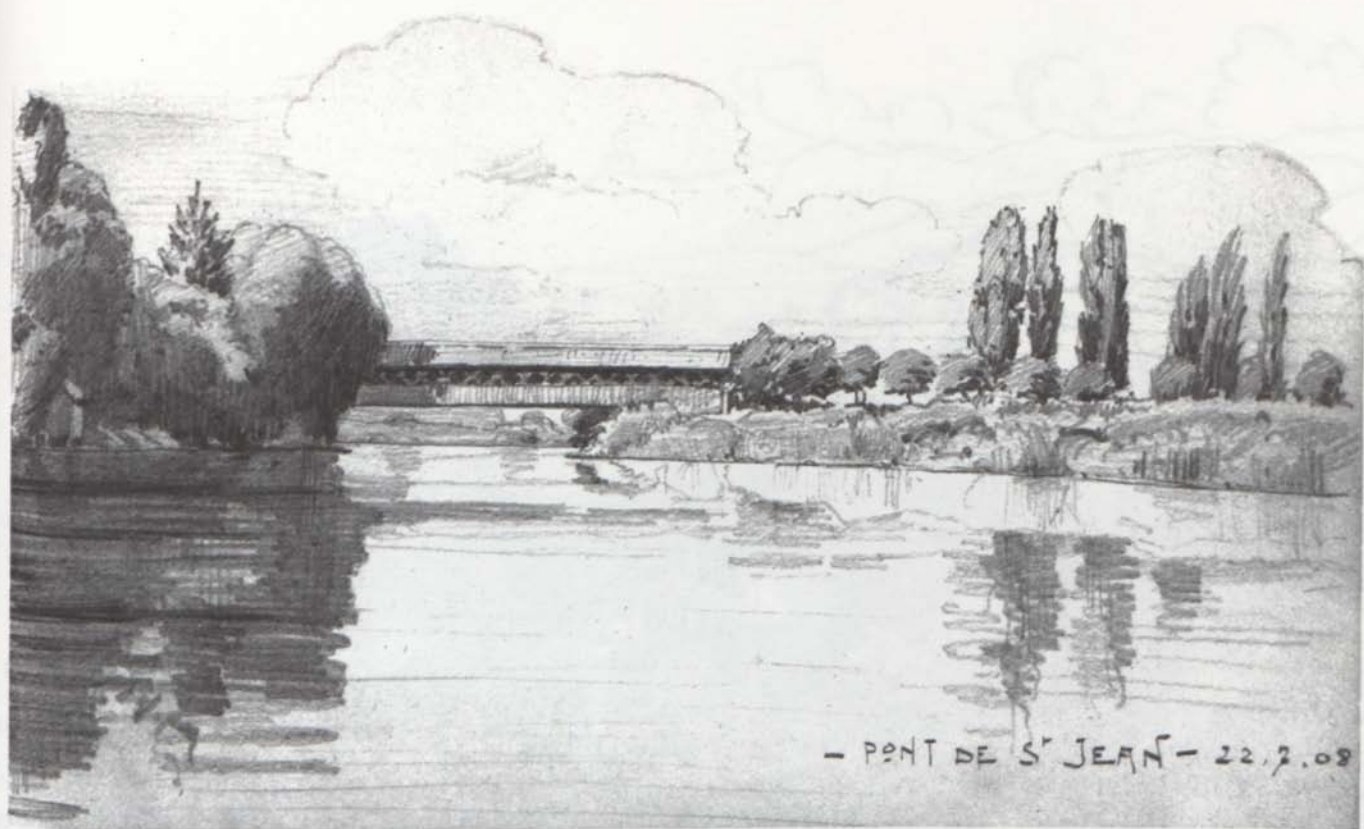


- GÜMMENEN

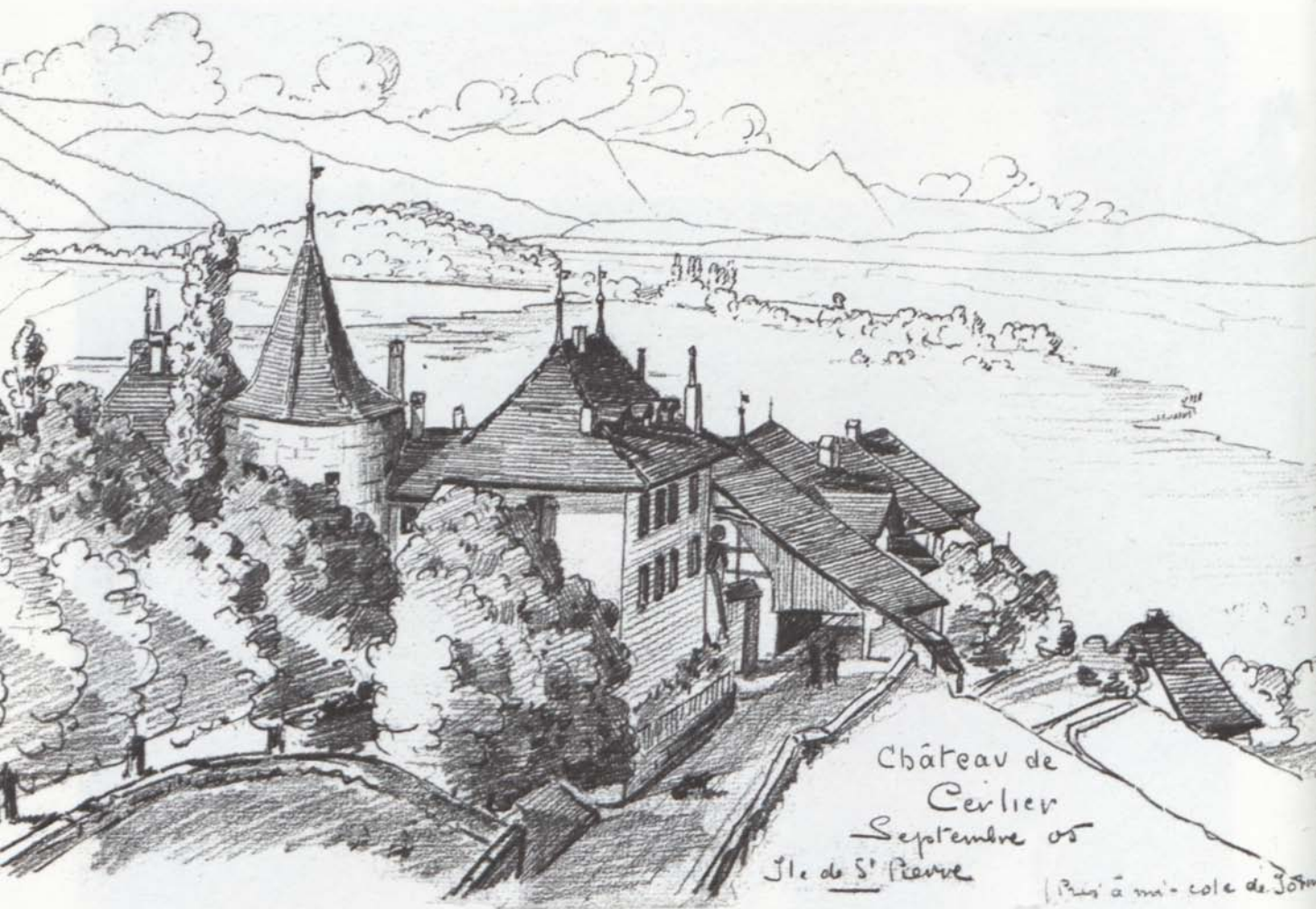
INTÉRIEUR DU VIEUX PONT

. G. IX. 08. .





- PONT DE S^t JEAN - 22.7.08



Château de
Cérlier
Septembre 05
Ile de S^t Pierre

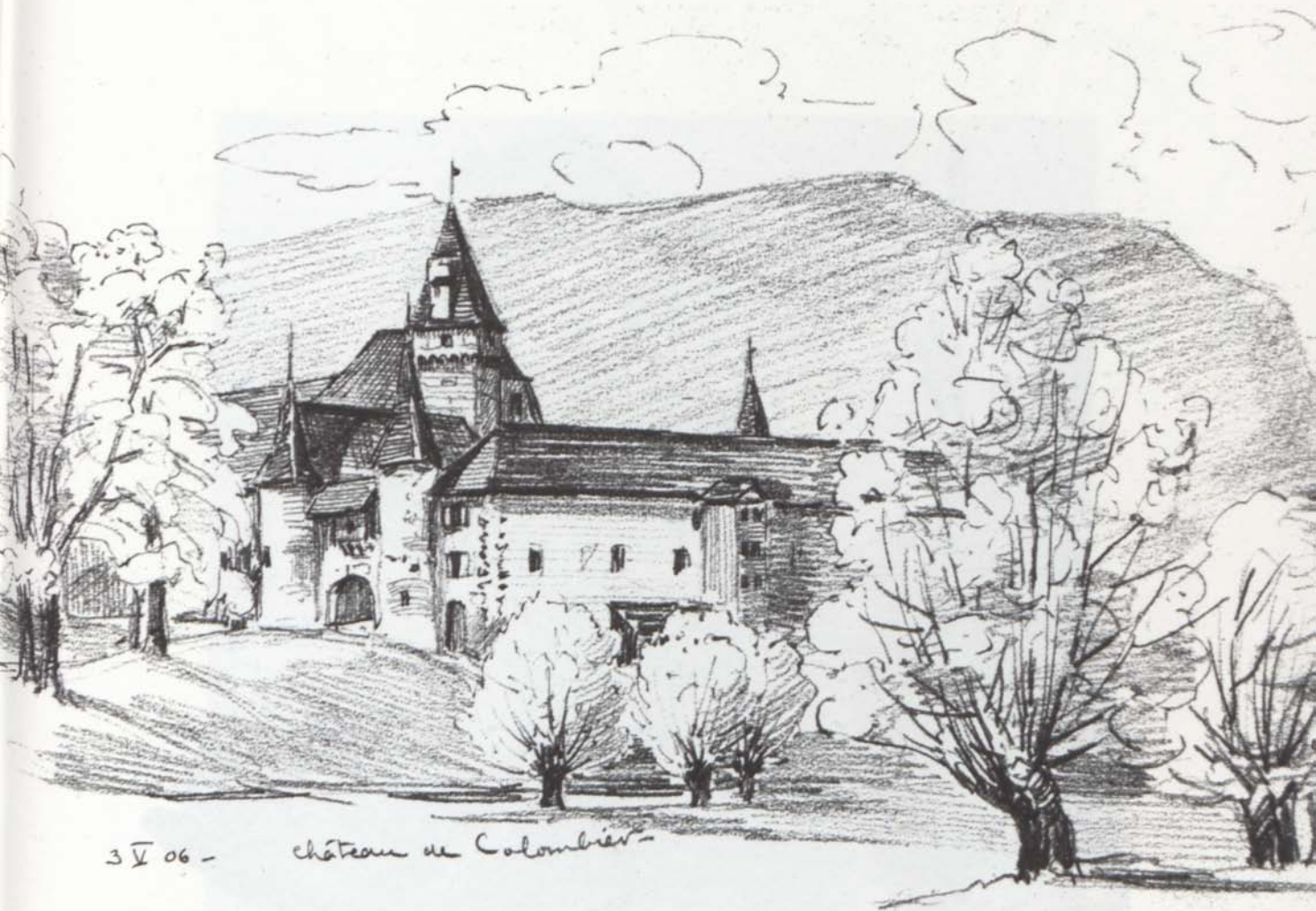
(Pres à mi-côte de Jom)





AVERNIER

Nov. 07



3 V 06 - château de Colombier



Etude d'une mésange.



Etude d'un épervier.



ROITELET

NOUVELLE REVUE NEUCHÂTELOISE

N° 4	<i>Autrefois la fête en Pays neuchâtelois</i> , 48 pages	Fr. 9.-
N° 5	<i>Nos chers impôts</i> , 48 pages	Fr. 9.-
N° 6	<i>Môtiers 85</i> , 48 pages	Fr. 9.-
N° 7	<i>Autour de la Carte de la Principauté de Neuchâtel dans les années de 1838 à 1845</i> , 40 pages	Fr. 15.-
N° 8	<i>Mais où sont passées les bêtes d'antan ?</i> 52 pages	Fr. 9.-
N° 9	<i>Urbanisme, expression d'une communauté</i> , 36 pages	Fr. 9.-
N° 10	<i>Etre et paraître : la ronde des modes</i> , 48 pages	Fr. 12.-
N° 11	<i>Cadrams solaires neuchâtelois</i> , 48 pages	Fr. 12.-
N° 12	<i>Description des Montagnes de F.-S. Ostervald</i> , 40 pages	Fr. 12.-
N° 13	<i>Au-delà de l'aménagement du territoire</i> , 40 pages	Fr. 12.-
N° 14	<i>Les mines d'asphalte du Val-de-Travers</i> , 48 pages	Fr. 15.-
N° 15	<i>Hauterive a 12000 ans</i> , 64 pages	Fr. 15.-
N° 17	<i>Promenade musicale dans le Pays de Neuchâtel</i> , 40 pages	Fr. 12.-
N° 18	<i>La dentelle aux fuseaux en Pays de Neuchâtel</i>	Fr. 15.-
N° 19	<i>La mosaïque en Pays neuchâtelois</i> , 56 pages	Fr. 15.-
N° 20	<i>L'affiche neuchâteloise : le Temps des Pionniers (1890-1920)</i> , 64 p.	Fr. 20.-
N° 21	<i>Histoire de la pêche dans les lacs jurassiens (XVIII^e-XX^e siècle)</i> , 32 p.	Fr. 9.-
N° 22	<i>Médaille, Mémoire de métal</i> , 64 pages	Fr. 15.-
N° 23	<i>40 ans de création en Pays neuchâtelois : histoire, peinture, littérature</i> , 88 pages	Fr. 15.-
N° 24	<i>Jean-Paul Zimmermann</i> , 64 pages	Fr. 15.-
N° 25	<i>Liliane Méautis, peintre de la lumière</i> , 64 pages	Fr. 15.-
N° 26	<i>La Chaux-de-Fonds vue par Charles-E. Tissot</i> , 40 pages	Fr. 15.-
N° 27	<i>Le bestiaire de la montagne des Ruillères sur Couvet</i> , 48 pages	Fr. 18.-
N° 28	<i>L'art monumental dans les bâtiments publics</i> , 96 pages	Fr. 20.-
N° 29	<i>Promenade : Valangin - La Borcarderie - Boudevilliers</i> , 48 pages	Fr. 15.-
N° 30	<i>Confiseries et confiseurs</i> , 48 pages	Fr. 15.-
N° 31	<i>Jules Humbert-Droz et la Suisse</i> , 48 pages	Fr. 15.-
N° 32	<i>Autour de la carte de D.-F. de Merveilleux</i> , 48 pages	Fr. 15.-
N° 33	<i>Childéric le lutin</i> , 56 pages	Fr. 15.-
N° 34	<i>L'essor de l'Art nouveau à La Chaux-de-Fonds</i> , 48 pages	Fr. 15.-
N° 35	<i>Neuchâtel : aux premiers temps du cinéma</i> , 48 pages	Fr. 15.-
N° 36	<i>Le closel Bourbon de Thielle-Wavre</i> , 56 pages	Fr. 15.-
N° 37	<i>Neuchâtel : aux premiers temps du cinéma (2)</i> , 56 pages	Fr. 15.-
N° 38	<i>Don Quichotte, illustré par Marcel North</i> , 128 pages	Fr. 27.-
N° 39	<i>Marat</i> , 96 pages	Fr. 15.-
N° 40	<i>Vieilles pierres 1933/1993</i> , 56 pages	Fr. 15.-
N° 41	<i>Description pittoresque et critique de La Chaux-de-Fonds, par Marin Laracine</i> , 56 pages	Fr. 15.-
N° 42	<i>Le Griffon, 50 ans d'édition 1944-1994</i> , 56 pages	Fr. 15.-
N° 43	<i>Douze heures et tant d'art</i> , 64 pages	Fr. 15.-
N° 44	<i>Journal de voyage de Chs Bovet, Neuchâtel (Suisse)</i> , 64 pages	Fr. 15.-
N° 45	<i>Le Pâquier, Combe-Biosse, Chasseral</i> , 36 pages	Fr. 15.-
N° 46	<i>Mémoires, Jacques-Louis Grellet</i> , 48 pages	Fr. 15.-
N° 47	<i>Denis de Rougemont</i> , 84 pages	Fr. 15.-
N° 48	<i>La Saga des Borel</i> , 60 pages	Fr. 15.-

Aux Editions de la Nouvelle Revue neuchâteloise :

Samuel de Chambrier, *Description topographique de la Mairie de Valangin*, réédition, 1988, Fr. 60.-.

Carte géographique de la Souveraineté de Neufchatel et Vallangin en Suisse de D.-F. de Merveilleux (1694), 81 x 52 cm, réédition, 1991, Fr. 84.-.

Edouard Elzingre, Martini, 1907, affiche de 82 x 141 cm, réimpression, Fr. 30.-.



30 JANV
1909

QT 303 / 50

nouvelle
revue
neuchâteloise

Neuchâtel, ou le temps
de la Suisse en crise

ROGER FAURE



N° 50 - 13^e année

Eté 1996

nouvelle
revue
neuchâteloise

13^e année
Eté 1996 – N° 50

Publication trimestrielle
ISSN 0035-3779

Case postale 1827
CH 2002 Neuchâtel 2

Comité de rédaction:

Caroline Calame
rédactrice responsable
Maurice Evard
Michel Gillardin
Jean-Bernard Grüning
Daniel Mesot
Michel Schlup

Administration

Imprimerie Typoffset Dynamic SA
9, allée du Quartz
2300 La Chaux-de-Fonds
Tél. 039/26 04 74/75

Abonnement pour une année civile:

4 numéros: Fr. 40.–

Etranger: Fr. 50.–

Abonnement de soutien dès Fr. 45.–

Sauf avis contraire, abonnement
renouvelé d'office

Prix de ce numéro: Fr. 15.–

Compte de chèques postaux: 20-61-6
(pour s'abonner, le versement au CCP
suffit, avec adresse complète lisible)

Couverture:

Page 1:
Les automates Jaquet-Droz

Prochain numéro:

Les vins de Neuchâtel et l'étiquette

R 2088 87360

BPU Neuchâtel



1031001761

2, 3n

ROGER FAVRE

Neuchâtel, ou le temps de la Suisse en crise

Introduction
de Caroline Calame

Photographies
d'Eric Gentil

Don

ROGER BAVIER

Neuchâtel, ou le temps de la Suisse en crise

par Roger Bavier
de l'Académie de la langue

QT 303 / 50



1996 / 2612

ENTRETIEN AVEC ROGER FAVRE

Caroline Calame: Roger Favre, vous êtes né au Locle en 1942. Et ensuite ?

Roger Favre: J'ai quitté Le Locle à six ans lorsque ma famille est venue habiter Neuchâtel. A l'époque, mon père était fondeur en métaux précieux. Nous avons déménagé plus tard, en 1955, à Rochefort. Vivant à Rochefort, j'ai fréquenté l'Ecole d'Art de La Chaux-de-Fonds pour devenir bijoutier. Ce métier est aujourd'hui ma seule qualification sur le papier.

C.C.: Et comme travail, ça ne vous plaisait pas ?

R.F.: Si. Mais tel qu'il me fut enseigné, par Edouard Thiébaud en particulier qui en stimulait la dimension humaniste et universelle, ce métier n'a pratiquement plus cours aujourd'hui. On y crée parfois ses outils, on dessine, on modèle, on y fond le métal. C'est une formation complète mobilisant toutes vos facultés. D'où ce sentiment d'être un peu démiurge parfois.

C.C.: Pourquoi avez-vous arrêté, alors ?

R.F.: J'ai tenté d'en vivre tout de même une quinzaine d'années. Dans sa tradition, ce métier est une voie de connaissance. A l'image de saint Eloi, patron des orfèvres, qui œuvrait en lisant la Bible et figurait ainsi le lien entre la Parole et la mise en œuvre de la matière. Tout le symbole ici évoqué a complètement éclaté à l'heure qu'il est.

C.C.: C'est-à-dire ?

R.F.: Ce sont les critères purement commerciaux qui prédominent aujourd'hui dans l'esthétique bijoutière. La publicité la plus performante impose ses «must» et la grande majorité des acheteurs y souscrit en acquérant ainsi un peu d'estime de soi. – Sous le label Cartier, je vends n'importe quoi, m'a dit un jour un vendeur de bijoux neuchâtelois.

Le résultat, c'est qu'en pratique, le créateur de bijoux a cédé sa place au voyageur de commerce sachant flairer les «tendances du marché». Un peu comme si, à l'intérieur du corps humain, le système digestif avait été greffé à la place du cerveau.

Le désastre est d'autant plus marqué que, contrairement au meuble ou à la céramique, la fonction du bijou à l'origine est purement symbolique. Considérez les splendeurs, la puissance rythmique de ce qu'ont façonné les Celtes, les Etrusques ou les Précolombiens. Puis comparez avec la misère imaginative de ce que les vitrines de bijouterie vous offrent. Bref. Le fait d'avoir été lauréat des concours fédéraux pour les arts appliqués, en 1966 et 1967, le fait aussi que mes bijoux-sculptures m'aient valu des succès médiatiques n'y a rien changé. J'ai fini par fermer boutique. La mort de mon métier m'a fait prendre conscience de ce qui se passait dans le même sens dans d'autres corps d'activité.

C.C.: Par exemple ?

R.F.: La musique, le cinéma sont aussi sous le coup de la commercialisation sans précédent des mœurs. Dans une *Nouvelle Revue neuchâteloise*

de 1986, j'ai évoqué en clair le mal qui touche l'urbanisme et l'architecture sans que personne ne critique ouvertement mes propos. Bien évidemment, notre époque a développé certains acquis, en termes de pensée analytique avant tout. Nous n'avons guère de cathédrales, mais quantité de banques de données qui n'empêchent ni l'éclatement du langage, ni le vide du sens...

C.C: Du point de vue de la création ?

R.F: De la création et du reste. Ce qui aboutit à ce qu'on voit dans les «arts». En poète souvent génial de la provocation, Marcel Duchamp a fait le procès, voici quatre-vingts ans, de ce qui nous pendait au nez. Puis de consacrer le reste de sa carrière, comme on sait à jouer aux échecs. Ses «successeurs» pourraient s'en inspirer. Or, le comble, c'est que la crétinisation de l'expression plastique qu'il a mise en lumière se perpétue aujourd'hui en son nom. Quand le doigt montre la lune, dit un proverbe chinois, l'imbécile regarde le doigt...

C.C: Ce métier de bijoutier a donc été un point de départ pour vous ?

R.F: Une première sonde pour l'exploration de la réalité. Faute de pouvoir en vivre, j'ai été amené peu à peu à toutes sortes de petits métiers. A élargir mon expérience de vie, par conséquent. Mon premier fond de culture en est résulté. J'ai dû confronter les pratiques sociales, les façons qu'ont les gens les plus divers de s'exprimer. D'avoir prêté l'oreille à tous ceux que je côtoyais est à la source de mon écriture, un peu dans le sens de Bohumil Hrabal. Le cas

le plus flagrant de déconstruction et reconstruction de la langue dont j'ai tiré parti est celui de Dante Garofalo dont je parle dans la revue.

C.C: Dans tous vos livres, il y a un étranger qui a un accent particulier.

R.F: Par sa manière de s'approprier notre langue, l'étranger nous force à en redécouvrir les fondements. Quoi qu'il en soit, personne ne s'exprime jamais comme personne. Le langage des journaux est rarement celui de la rue. Combien de journalistes, au demeurant, sont vraiment lus ? J'aime Rabelais qui a tenté de faire la somme expressive de ce qu'il entendait autour de lui. Je n'aime pas trop Voltaire, en revanche, qui se trouve loin de cette faculté d'ouïe. Sa langue est d'abord l'instrument d'une caste d'intellectuels soucieuse de s'expliquer, d'imposer ses vues.

C.C: Et vous avez voulu recréer une langue expressive ?

R.F: Les trente ou cinquante métiers que j'ai été amené à faire m'y ont poussé. Pilleur de bouillons dans une fabrique de métallurgie à Bâle, instituteur remplaçant, aide-chauffeur, vous obligeant diversement à vous faire comprendre.

C.C: Et maintenant, vous êtes jardinier ?

R.F: Aide-jardinier à la mi-journée, au service de la Ville depuis sept ans. Tant que j'avais à découvrir le milieu, j'ai aimé. Aujourd'hui j'y tue le temps pour survivre, c'est aussi cela la crise. Dire qu'il y aurait tant de choses où je serais plus utile socialement... Dans l'animation culturelle, en particulier.

C.C: Par animation culturelle, qu'est-ce que vous entendez?

R.F: Simple exemple: des universitaires comme Fabrizio Sabelli, Rui de Sousa, Jacques Neiryinck d'une autre manière, s'inquiètent d'un illettrisme rampant qui touche jusqu'à certains milieux étudiants. Les deux premiers proposent d'y remédier en formant des conteurs d'histoires. Dans ce sens, j'ai imaginé des ateliers combinant l'improvisation orale et l'écriture sur le modèle du *work in progress*, la méthode de création littéraire du poète James Joyce.

C.C: Mais pour qui, ces ateliers, à quel niveau?

R.F: Pour les écoliers et les adolescents d'abord. J'ai proposé à la Ville de me donner l'équivalent de mon salaire d'aide-jardinier pour défricher ce terrain-là. En dépit de maints rappels, treize mois plus tard je n'avais pas reçu le moindre accusé de réception du responsable d'alors pour l'instruction publique et la culture. Il a fallu une intervention du Conseil général pour contraindre ce brave homme à me donner une réponse, négative, mais là n'est pas la question. Cette attitude est d'autant plus dommageable que, dans un cadre d'entreprise, la maîtrise de la parole – qui n'est pas littéralement celle du français correct – importe plus généralement que la compétence purement professionnelle. Rien de décoratif dans cette dimension-là de la culture.

C.C: Revenons-en à l'écriture. Depuis quand écrivez-vous?

R.F: Ah! L'écriture... J'ai longuement hésité sur le choix de mon support d'expression. Mon

regret est de ne pas être devenu musicien, dans le sillage de mon frère Pierre dont la trajectoire m'a beaucoup marqué. C'est un texte publié au revers d'un de ses disques en solo qui m'a valu d'être salué d'ailleurs pour la première fois. Par *Jazz Hot* et *Jazz Magazine*, en France. J'ai pensé aussi faire de la sculpture.

C.C: C'était plus proche de la bijouterie.

R.F: C'était dans le prolongement. Mais la sculpture ne touchait qu'un aspect de ce que je voulais dire. Tout compte fait, le verbe mobilise chez moi quelque chose de plus vital et d'essentiel. Par ailleurs, la pratique de la sculpture me posait des problèmes financiers insurmontables, location d'atelier, frais de transport de pièces et j'en passe. Déjà que mes bijoux ne se vendaient pas...

C.C: L'écriture demande moins... d'infrastructure.

R.F: Je peux écrire au café, en attendant le bus, en voyage. Il me suffit d'une poche de veste pour y entreposer mes outils. En fait, j'ai toujours beaucoup écrit. Correspondances fleuves à des proches ou des amis, même à ceux que j'aurais pu rencontrer directement. C'est qu'une lettre vous rapproche de quelqu'un de par le fait paradoxal qu'elle impose d'abord une distance. Il en résulte un espace propice à la métaphore et la méditation. L'écriture vous entraîne dans des dimensions de communication autres que l'expression verbale spontanée. Toutes deux pour moi sont complémentaires.

C.C: Et à côté des lettres?

R.F: J'ai alimenté un petit fond de tiroir, des textes que je n'imaginais pas voir publier. *Poemonomatopées*, mon premier recueil, relève d'une expérience limite caractéristique des années soixante. Il relève du collage, d'une recherche effusionnelle d'un langage primordial. On peut y voir un équivalent verbal du free-jazz d'Albert Ayler, de Cecil Taylor, de John Coltrane que j'écoutais beaucoup alors...

C.C: Vous n'imaginiez pas pouvoir le publier?

R.F: Je l'ai fait publier à compte d'auteur chez un éditeur parisien. Stupide, parce que l'éditeur qui figure votre premier lecteur ne tient pas dans ce cas son rôle. Vous ratez un acte essentiel dans la transmission de ce que vous racontez. J'en ai pris ultérieurement la pleine mesure avec Zoé et Marlyse Piétri, une animatrice dont j'aimerais bien trouver l'équivalent pour la création théâtrale en ville de Neuchâtel. Hélas, hélas... L'écriture a correspondu aussi aux articles que j'ai placés à certaine époque dans *l'Impartial* sous la rubrique culturelle. Des textes sur Josef Beuys, Gaston Chaissac... Plus tard, j'y suis allé de pamphlets antinucléaires sous forme de lettres de lecteurs. Ce qu'on appelle *culture*, pour moi, inclut le lien que nous entretenons avec notre milieu vital. Je m'en explique dans un texte paru récemment dans le cadre de l'exposition du Musée d'Ethnographie: *Natures en tête*.

C.C: Le roman est aussi un moyen de transmettre un message, de mener une polémique?

R.F: Il le peut. Reste que j'ai gommé toute polémique dans mes premiers romans, *Monsieur*

Hippo surtout qu'on peut considérer comme intimiste et épistolaire.

C.C: Pourtant, dans *Monsieur Bopp* et dans *Ivano*, il y a une critique assez forte d'un certain climat... d'une manière de penser. Et dans *La petite danse de L'Arbogast* aussi. Je ne trouve pas que l'aspect polémique est tellement gommé!

R.F: La dimension polémique s'y trouve, c'est vrai. Suggérée.

C.C: A propos de votre dernier roman, *Diabole d'acteur et Dieu en bouteille*, je voulais vous poser une question. L'histoire d'Apollonie Tröscher¹, du procès en sorcellerie, vous l'avez trouvée dans les archives? Il y a une base historique?

R.F: Oui oui! Il y a le mélange de la fiction symbolique et des faits historiques. La mésaventure du violoneux contraint de devenir bourreau par un pasteur qui lui trouve la tête de l'emploi est une satire de la doctrine calviniste de la prédestination. Elle est de mon cru. En revanche, l'histoire d'Apollonie Tröscher serre d'aussi près que possible ce que les documents rapportent sur cette sinistre affaire. L'historien Fritz Chabloz² l'a tirée lui-même des registres de l'inquisition protestante neuchâteloise. Les faits sont incontournables. Elle relève de cette Histoire criminelle où les Eglises figurent le déguisement du diable. Du concile de Nicée jusqu'à cette prière d'un pasteur luthérien bénissant l'équipage qui va bombarder Hiroshima, la Sainte Eglise n'invoque le plus souvent la

Parole d'Amour que pour mieux la violer et pour mieux sacraliser l'inhumanité du pouvoir établi. Le mépris de la parole est à la base, en fait de mon livre, de l'absurde qu'il décrit.

C.C: Comme dans l'histoire des Indiens Wayepiewie ?³

R.F: Cette histoire-là s'inspire, très librement, du témoignage d'un voyant-sorcier sioux né vers 1900, Tahca Ushte. Ce qui me frappe à travers ce qu'il décrit, c'est d'abord le mépris des Yankees pour les traités de paix qu'ils proposent et transforment systématiquement par la suite en chiffons de papier. Les Rouges eux n'ont que leur parole, sans papier dessous, mais qu'ils révèrent comme une dimension sacrée de ce qui relie l'homme au cosmos.

C.C: La Bible dit la même chose. Vous savez: «Au commencement était le Verbe et le Verbe était avec Dieu...

R.F: Et le Verbe était Dieu». C'est la citation que je mets dans la bouche de Constantin s'adressant à son tailleur muet, avant qu'il n'ajoute: «Eh! Bien moi, tailleur, je suis le cancer des mots». Si l'on sait la cruauté des meurtres ordonnés par notre saint empereur après avoir jeté les bases de la chrétienté (ceux de son fils Crispus et de sa femme Fausta, entre autres), le masque dont je l'affuble ne fait que révéler le visage qui se tient dessous «Vous serez jugés selon vos actes», vous connaissez...

C.C: Il y a eu des réactions contre ce dernier livre ?

R.F: Dans la *Vie protestante*, le pasteur de Montmollin parle de récits «abracadabrants», de dérision «un peu facile quand elle s'en prend à la Sainte Eglise.» C'est une réaction type. Même le rayonnement humain d'ecclésiastiques comme Dom Helder Camara ne suffit pas à exorciser les Eglises des démons surgis de leur passé et qui hantent encore leur présent. Dans la présente revue, je rapporte le «dialogue» auquel les représentants des Eglises réunis dans l'ASOT m'avaient convié voici quelques années. Avant de se débiter face aux questions que je leur posais sur injonction du futur conseiller d'Etat Jean Guinand. Libre au pasteur de Montmollin de se substituer à mes interlocuteurs alors défaillants. Je suis prêt à débattre publiquement, s'il le souhaite, avec lui. D'ici là, la question que j'avais formulée alors garde toute son actualité: – Quand vous dites Dieu, de quoi au juste cherchez-vous à parler?

Notes

¹ *Diable d'acteur et Dieu en bouteille*, pp. 34 sqq.

² Chabloz, Fritz, *Sorcières neuchâteloises*. Neuchâtel: James Attinger, 1868.

³ *Diable d'acteur et Dieu en bouteille*, pp. 56 sqq.

⁴ *Ibid.*, p. 23.

ÉLÉMENTS D'INTERPRÉTATION

Bien souvent, les romans de Roger Favre suscitent en nous un rire irrésistible. Les errances de ses personnages à la fois loufoques et attachants, rapportées par un narrateur qui n'est sans doute que leur alter ego, sont riches de possibilités comiques. Il est, par exemple, bien difficile de conserver son sérieux en lisant les aventures des sept Beppo ou le récit du concert donné en Grèce par les Optimistes de l'harmonica.¹

Nous rions donc. Jusqu'à une petite phrase qui nous arrête et nous fait murmurer «Tiens, c'est vrai!» ou «Je n'y avais jamais pensé...» Une idée a surgi là, discrète et sérieuse. Car, dans le monde de Roger Favre, «le rire est propice à la réflexion»². Par le biais du comique, divers sujets sont abordés. Souvent les mêmes, d'ailleurs, mais repris, approfondis, parfois différemment traités d'un roman à l'autre. Parmi ces sujets récurrents, citons: l'altérité, l'exil, l'écologie, l'angoisse, la mort, la standardisation de la société, l'industrialisation...

De tous ces thèmes, un des plus apparents est sans doute celui de l'altérité, des rapports avec l'autre. Le héros est toujours entouré de personnages étrangers, italiens, turcs, égyptiens. Ceux-ci apportent leur culture, leur accent, qui rendent la communication parfois difficile. Mais aussi un mystère, et une sagesse qui conduit souvent le roman à son achèvement.³

Le thème de l'altérité est inséparable de celui de l'exil. A priori, il serait facile de croire que l'exil est un problème qui se pose au seul étranger.

Profonde erreur. Le héros, bon Neuchâtelois pourtant⁴, se révèle beaucoup plus dépaycé que son ami immigré. Maschek a un physique qui dérange. Plötzk également: «Ta tête te vaudra des ennuis»⁵. Monsieur Hippo vit dans un monde qui n'appartient qu'à lui. A la question de l'exil, la réponse définitive sera apportée par Maschek. Après vingt-deux ans passés loin de chez lui, Maschek retourne dans sa Tchécoslovaquie natale. Pour se sentir aussi exilé là-bas qu'ici. Il revient finalement à Neuchâtel «parce que mieux vaut être étranger ailleurs que dans son propre pays»⁶. La leçon est donnée. Tout homme est, comme Maschek, un exilé «pas tout à fait d'ailleurs ni tout à fait d'ici»⁷. L'«autre» n'est pas que l'étranger mais nous-même aussi, puisque chacun est l'autre de quelqu'un. Et de ce fait partout exilé.

Il arrive cependant que l'homme trouve sa place en ce monde et se sente en harmonie avec ce qui l'entoure.

«Nous avons débouché enfin dans la cour en tremplin qui domine la mer. Avec cet étonnement qui nous saisit parfois face à l'évidence. Face à ce qui n'a ni son, ni forme précise, mais que chacun perçoit en clair.»⁸

«Je l'ai reconnue, la montagne que je porte en moi!»⁹

Moments heureux, fugitifs, d'autant plus précieux. Tous ont pour cadre la nature. D'abord parce qu'elle fournit le calme, le recueillement nécessaire. Et surtout parce que de la forêt, du lac, des montagnes émane quelque chose de primitif et d'essentiel qui seul permet cette

communion avec la réalité. Là, l'homme retrouve ses origines et la vérité de son existence.

«... toute une constellation de sources babillant sous les mousses, d'ombres furtives sous les futaies, de regards sans yeux, d'odeurs fécondes, de brindilles craquant sous le pied, de rires secrets, de brûlantes morsures et d'agonies bercées, de signes enfouis, de désirs et de mémoires chuchotées.

Tout ce qui a nourri nos sens quand tout a commencé, bien avant les premiers mots...»¹⁰

Cette union profonde entre la terre et l'homme explique la persistance du thème écologique dans les romans de Roger Favre. Elle est telle, on le verra, que l'agonie de la première peut condamner l'autre au silence.

«Si les arbres meurent, c'est que les hommes ne sont pas bien portants...»¹¹

A noter cependant que si le héros est toujours écologiste, tous les écolos ne sont pas des héros. Du moins l'ironie ne les épargne-t-elle pas.

«Jean-Bernard, on sentait vraiment qu'il lisait *Charlie-Hebdo*.»¹²

Hors ces instants privilégiés, le monde n'est que bruit, angoisse, mort et absurdité. Tirailé entre ses peurs, coïncé par ses contradictions, l'homme se reconnaît pleinement exilé.

«Statistiques macabres. Mort des forêts: les arbres meurent sans qu'on le réalise et peu à peu les mots nous manquent. La mort elle-

même parle à la radio souvent le matin. Ou bien elle chante. Ça me glace le sang. (...) Et par ses yeux, j'aperçois à ce moment-là mon corps tel un objet étranger.»¹³

«Rends-toi compte, Plötzk, statistiquement, tous les risques que nous avons de mourir à chaque instant. Logiquement nous devrions être morts toi et moi. Le miracle c'est que nous voilà vivants!»¹⁴

Persister à vivre sous de telles menaces semble totalement absurde. Voire insolent.

«Mais mouvoir ne serait-ce que ma main me paraît alors une prétention insoutenable.»¹⁵

Mais il y a en l'homme, en dépit – ou à cause – de toutes ses angoisses, un instinct, animal, terrestre qui le force à vivre.

«Chaque instant de la vie, c'est tout l'univers, Plötzk. Chaque micro-seconde, n'importe quel petit rien, le plus misérable grain de poussière, c'est sacré, unique, irremplaçable! Même aux pires moments, il ne faut pas s'en laisser distraire!»¹⁶

L'homme doit parvenir à concilier la vie avec ses peurs. C'est le prix de la liberté, sinon du bonheur. Mais il lui faut, pour y parvenir, faire face à ses angoisses.

«Celui qui renonce à descendre au fond de cette question renonce à être libre en même temps.»¹⁷

Et accepter la nuit, le vide, la mort. Ils constituent, avec la vie, un tout indissociable.

«La nuit n'est pas notre ennemie. Elle n'est que quelque chose de nous que nous ne connaissons pas encore.

Quand nous accepterons de nous laisser glisser totalement en elle, alors tout s'éclairera.»¹⁸

«Tu vois, le saxophone de Charlie Parker, il était fait de vide essentiellement. Sans le vide qu'il comportait au milieu, il n'y aurait pas eu de musique... Si le ciel était plein, Plötzk, on n'y entendrait pas chanter les oiseaux !»¹⁹

En niant le décès de son épouse, dont il fait congeler la dépouille dans l'espoir de la ressusciter un jour; en niant sa propre vieillesse par le biais du lifting, Monsieur Bopp aboutit à un état pire que la mort. Il faudra l'incendie provoqué par Syracuse – l'étranger – pour rendre Eurydice Bopp à sa juste mort.

«Diable de Syracuse ! Par delà ses maladresses, il avait l'art de rendre son sens à la vie.»²⁰

La catastrophe peut être salvatrice et même créatrice. Là aussi, les extrêmes sont complémentaires. Il faut pouvoir détruire pour oser créer.

«...cette faculté de construire et détruire avec rigueur sans laquelle il n'est ni quête de vérité, ni liberté, ni création.»²¹

La culture n'est pas autre chose que ce pouvoir.

Notons encore, à propos de Monsieur Bopp si soucieux de sa conservation, que ses restes, ainsi que ceux de son épouse, seront disséminés à tous vents. Par la faute d'un chien !

Le courage d'affronter ses peurs n'est pas dévolu à tous. Ceux qui en sont dépourvus ne connaissent pas ces instants d'harmonie où tout semble s'expliquer. Ils ignorent aussi la communion avec la nature. Il ne leur reste que le bruit et les pièges de notre société. Privés de point de comparaison, de valeur autre, de culture réelle, ils acceptent toutes ses croyances, et tous ses préjugés.

«L'idolâtrie de ce temps, on le sait bien, n'est pas dans les églises en premier lieu. Elle se déguise sous l'apparence des machines et des méthodes rationnelles de gestion.»²²

«L'humain est devenu l'outil de ses instruments.»²³

Et le cri même de la liberté est étouffé sous «le brouhaha du café et [le] cliquetis des billards électriques.»²⁴

«Les masses, mes frères, elles n'ont rien à foutre de la vie, ni de la liberté, ni de l'accomplissement de l'Histoire. Elles ne veulent rien que la certitude d'un anéantissement tout confort, en shorts avec un Coca.»²⁵

L'humanité devient un produit standard doté des mêmes besoins, des mêmes désirs, des mêmes rêves, tous également préfabriqués. Celui qui y échappe est inévitablement dévisagé avec curiosité.

«C'est un original sans voiture ni télé.»²⁶

La majorité, le groupe n'ont jamais bonne presse dans les romans de Roger Favre. La sottise, la

lourde gaieté et la fausse culture l'accompagnent inévitablement.²⁷

Les Optimistes de l'harmonica, formation musicale grand public, massacrent allègrement la musique.

«Et pan dans le lard ! Glenn Miller, Franz Liszt, Yvette Horner, Mozart : ils auraient tout passé au mixer.»²⁸

Pourtant, lorsque les Optimistes de l'harmonica donnent leur concert impromptu en Grèce, la culture grecque émerge réellement, malgré eux, terrassant le piaillage des harmonicas. Parce que le peuple a chanté avec eux, quelque chose a surgi, la sincérité, peut-être, l'authenticité indispensable à la musique, à la littérature, à tout art.

«Sans ce don de soi, d'ailleurs, qui peut prétendre donner vie au matériau inerte des mots ?»²⁹

Il est rare, hélas, que la sincérité, que l'esprit soient vainqueur. Le nivellement par le bas est bien plus fréquent.

«Le diable a toutes les ruses, Plötzk. Il est ancien d'église et tient une agence publicitaire. Il sait bien que la pire tyrannie peut venir d'en bas, du plus grand nombre.»³⁰

Triste peinture de notre époque. Mais les autres temps ne valaient guère mieux. Roger Favre le démontre dans *Diable d'acteur et Dieu en bouillie*. Ce dernier roman – auquel on pourrait reprocher de «diluer» quelque peu les pensées fortes parmi d'autres qui le sont moins – est une promenade au travers du temps.

En quelques épisodes choisis, peuplés de personnages qui malgré leurs noms historiques sont les frères de ses héros habituels, Roger Favre brosse un passé qui vaut bien notre présent.

Il n'était pas, alors, question du machinisme. Néanmoins, les moyens de dominer l'homme ne faisaient pas défaut. En premier, et à la base de tous les autres, venait le christianisme. Utilisé par des hypocrites sans scrupule, il s'est révélé une fêrule excellente.

«Au nom de la Sainte Eglise du Christ, l'esclavage s'appellera liberté et le meurtre amour du prochain.»³¹

D'un christianisme mal entendu découle la superstition, qui n'est souvent qu'une des formes de la peur de l'autre. L'Eglise autorisait les bûchers et éliminait ainsi les marginaux et les déviants. Cela enlevait à la plupart des autres le goût de la révolte...

Sur les autres continents, on se livrait à l'esclavage et à la colonisation – première forme de standardisation de la culture. Et manifestation, encore, de la peur de l'étranger.

Que reste-t-il à l'homme sinon l'intégrité de son esprit, la terre et... le pouvoir de rire ?

«Quand on jette un caillou en l'air et qu'il nous retombe sur la tête, il ne sert à rien de se révolter. Le rire seul alors peut nous libérer de la tyrannie du sort.»³²

Caroline Calame

Notes

- ¹ *Monsieur Bopp promène son chien et Ivano fait la colonne droite.*
- ² *Neuchâtel, ou le temps de la Suisse en crise*, p. 29.
- ³ Par exemple dans *Monsieur Hippo cherche un lieu pour la méditation* et *Monsieur Bopp promène son chien*.
- ⁴ A l'exception de Maschek.
- ⁵ *Ivano fait la colonne droite*, p. 47.
- ⁶ *La petite danse de l'Arbogast avec sa cognée*, p. 166.
- ⁷ *Ibid.* p. 7.
- ⁸ *Ivano fait la colonne droite*, p. 140.
- ⁹ *Monsieur Hippo cherche un lieu pour la méditation*, p. 72.
- ¹⁰ *La petite danse de l'Arbogast avec sa cognée*, p. 102.
- ¹¹ *Ibid.* p. 14.
- ¹² *Ivano fait la colonne droite*, p. 85.
- ¹³ *Monsieur Bopp promène son chien*, p. 5.
- ¹⁴ *Ivano fait la colonne droite*, p. 24.
- ¹⁵ *Monsieur Bopp promène son chien*, p. 5.
- ¹⁶ *Ivano fait la colonne droite*, p. 168.
- ¹⁷ *Monsieur Hippo cherche un lieu pour la méditation*, p. 22.
- ¹⁸ *Monsieur Bopp promène son chien*, p. 127.
- ¹⁹ *Ivano fait la colonne droite*, p. 129.
- ²⁰ *Monsieur Bopp promène son chien*, p. 161.
- ²¹ *Neuchâtel, ou le temps de la Suisse en crise*, p. 34.
- ²² *Monsieur Bopp promène son chien*, p. 24.
- ²³ *Neuchâtel, ou le temps de la Suisse en crise*, p. 20.
- ²⁴ *La petite danse de l'Arbogast avec sa cognée*, p. 14.
- ²⁵ *Monsieur Bopp promène son chien*, p. 96.
- ²⁶ *Neuchâtel, ou le temps de la Suisse en crise*, p. 29.
- ²⁷ Par exemple, cf. *Monsieur Hippo cherche un lieu pour la méditation*, pp. 113 sqq.
- ²⁸ *Ivano fait la colonne droite*, p. 30.
- ²⁹ *Neuchâtel, ou le temps de la Suisse en crise*, p. 34.
- ³⁰ *Ivano fait la colonne droite*, p. 26.
- ³¹ *Diable d'acteur et Dieu en bouteille*, p. 28.
- ³² *Ivano fait la colonne droite*, p. 126.

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres de Roger Favre

Poemonomatopées. Paris: Debresse, 1968.

Monsieur Hippo cherche un lieu pour la méditation, roman. Genève: Zoé, 1984.

Monsieur Bopp promène son chien, roman. Genève: Zoé, 1985.

Ivano fait la colonne droite, roman. Genève: Zoé, 1989.

La petite danse de l'Arbogast avec sa cognée, roman. Genève: Zoé, 1993.

Diable d'acteur et Dieu en bouteille, roman. Genève: Zoé, 1996.

«Un drôle de rire», in *Dits Zoé*. Genève: Zoé, 1986.

Urbanisme: expression d'une communauté. Nouvelle Revue neuchâteloise, N° 9, 1986.

Wahrscheinlich, théâtre.

La dernière fugue de Madame Trotteur, théâtre.

Le plan Grütli, œuvre pour la radio.



Roger Favre, collection privée

Pour deux soleils

UN LIEU POUR LA CONTEMPLATION?

Rêveurs, producteurs des cauchemars qui vous
torturent l'esprit, réveillez-vous !
Prenez le temps, celui qui n'est ni des
cadrons, ni des aiguilles. Regardez !
Changez de point de vue, déplacez-vous.
Notre cité est à la taille d'un marcheur ordinaire.
Quelques enjambées vers le nord et vous voilà
à flanc de montagne avec la ville à vos pieds.
Revenez d'un bond vers le sud et vous voilà
sur les quais, face à l'étendue du ciel et de l'eau.
Là, vous clignez légèrement des paupières et
la rive opposée s'estompe. Et du coup, notre lac se
métamorphose en mer.

Immense, la vision s'élargit encore si vous
passez sur la berge vis-à-vis au matin d'un flamboyant
jour d'été.
Notre petite ville vous apparaît au nord, sous
l'aile de la montagne où vous l'avez laissée, un creuset
dans lequel tremblent l'or et le bleu.

A distance, là-bas, en suspens dans la transparence,
à cet instant précis, elle n'a plus vraiment de murs.
Et regardant, vous vous dites aussitôt: un lieu
pour la contemplation, un point de rencontre entre les
éléments, les hommes et la lumière.

Peut-être même pensez-vous: c'est ici
maintenant le plus vrai que la réalité, ce qui se tient
de toute origine en nous.

Et les yeux grands ouverts, peut-être songerez-
vous:

– Quel beau jour pour mourir! selon la formule de
Tahca Ushte, le voyant-sorcier sioux à l'heure de son illumination.

Puis, tout à coup, le hit-parade de la radio
locale mitraillant depuis un yacht à l'ancre un peu plus
loin, sinon un chasseur à réaction déchirant le satin de
l'air, viendront vous rappeler que le diable, ici aussi,
est de la partie.

«Diable» étymologiquement veut dire: «ce qui désunit».

A travers la fissure qui, de cet instant, vous aura
divisé l'esprit, vous saurez que le temps diabolique,
celui des machines et des crises, est ici aussi opérant.

Le diable, dit-on, est le Prince du Temps.

C'est à partir de quoi, il faut plonger son regard ici
dans l'Histoire. La «grande» Histoire y compris les «petites»
histoires qui en font partie.

C'est ce dédale que je vous invite ici à parcourir.

LA STATUE DU BRISEUR DE STATUES

De par les traditions iconoclastes qui l'ont marquée, rien de moins enclin que notre cité pour célébrer les noces du ciel et de la terre.

La dimension collective et sacrée des symboles fait ici totalement défaut.

Et la vigne, et le vin ? protesteront les responsables locaux de la promotion touristique.

La fête automnale qui leur est prétendument consacrée est un triste assommoir qui déguise mal la névrose collective du temps exploitée en cette circonstance à des fins commerciales.

Si l'on en juge, d'autre part, par la transformation du territoire viticole depuis cinquante ans, Bacchus ou Dionysos ne serait plus ici qu'un spéculateur foncier souffrant de neurasthénie et de cirrhose du foie après avoir liquidé le patrimoine de ses ascendants.

D'un point de vue plus général, rien de plus éloigné du poète, du contemplatif ou du visionnaire que ceux qui ont jadis marqué le destin de notre cité.

Les signes parlent, ils sont partout. Je n'invente rien.

Considérez les deux seules statues de personnages historiques en silhouette pleine qui fixent ici la mémoire communautaire.

L'une de ces statues est celle du briseur de statues Guillaume Farel, réformateur de la contrée. Le commandement : « *Tu ne feras point d'images taillées...* » inspira à ce dernier une fureur iconoclaste qui déclassa les interdits des anciens Hébreux pour rivaliser avec les intégrismes les plus virulents d'aujourd'hui.

La prohibition des arts englobant alors celui de la danse, imaginez un émule du roi David dansant devant l'Arche pour glorifier le Très-Haut. Sous la Réforme, il se serait fait étriller par la justice du lieu et jeter peut-être même au trou.

Farel mort, dans les temps puritains qui suivirent, la sanction se durcit encore. Imaginez alors un Nietzsche avant l'heure déclarant qu'il ne pourrait croire qu'en un Dieu qui saurait danser. Sa graisse, ajoutée à celle d'autres malheureux n'aurait pas tardé à grésiller sur les bûchers ordonnés par les pasteurs et les consistoires paroissiaux d'alors.

Ce n'est pas qu'à Salem, dans le Nouveau-Monde, que la chasse puritaine aux sorciers et sorcières a eu lieu.

DAVID DE PURY, ANCÊTRE D'ACTUALITÉ

L'histoire de notre petite ville depuis Farel coïncide avec l'émergence de l'Ordre marchand « consubstantiel » de la société machiniste. (Au même titre que le Père et le Fils furent déclarés « consubstantiels » au premier concile de Nicée.) Notre cité et le pays qui l'entoure furent des acteurs précoces et vigoureux du capitalisme industriel et le payèrent par la destruction des vieilles cultures terriennes qui avaient précédé. Chasse sanglante aux survivances du « paganisme », guerre aux images, mise en place du dogme calviniste selon lequel les riches sont prédestinés d'autorité divine à l'être : sauf pour les sadomasochistes éventuels, la mise en condition n'eut rien d'une partie de plaisir.



La dernière victime de l'inquisition protestante sous l'accusation de sorcellerie dans le pays date de 1743, tandis que David de Pury travaillait à l'édification de sa fabuleuse fortune à l'étranger.

C'est ce dernier qui figure la deuxième statue d'homme historique en silhouette pleine symbolisant on ne peut mieux les aspirations de la communauté locale.

Dans le prolongement de la Réforme qui l'a inspirée, David de Pury illustre on ne peut mieux la religion puritaine de la réussite en affaires. A la mesure de notre cité, son exemple toujours vénéré et son rayonnement dépassent de loin celui de Jésus-Christ, original et sympathique sans doute aux yeux des patriciens locaux, mais dont le fiasco au plan économique n'a pas de quoi les inspirer concrètement.

Né de la même époque et du même esprit qui virent l'éclosion des premières manufactures horlogères de notre pays, Pury exprime au plus haut degré le rapport codifié et systématique entre le temps et l'argent.

A l'origine du capitalisme moderne voici sept siècles en Italie, on le sait, les premiers livres de comptabilité allèrent de pair avec les premières machines à mesurer le temps. Et sans ces deux outils conjugués, comment imaginer que l'Ordre marchand qui domine aujourd'hui la planète ait pu s'ériger ?

En d'autres termes, la mesure mécanique du temps, c'est l'âme quand l'esprit est à la banque. Pétri de cette évidence, de cette conviction opérant sur fond de piété protestante d'une terrifiante efficacité, David de Pury, qui s'appelait alors Purry, partit de rien et de Neuchâtel à l'âge de dix-sept ans. A pied.

Après un long séjour à Londres, il finit par s'établir à Lisbonne, alors tête de pont du commerce transatlantique fondé sur la traite en masse des esclaves noirs africains déportés au Brésil. Ce contexte, on ne peut plus rentable, tint lieu de soubassement pour l'édification d'une fortune qui équivalait à quelque trois cents millions de nos francs actuels lorsque David de Pury mourut en 1786.

Héritière désignée du pactole, notre petite ville ne dépassait alors guère quatre mille habitants. Ce capital a modelé le visage de Neuchâtel de façon durable dans la mesure où des bâtiments officiels comme le Collège latin, l'Hôtel de Ville, l'Ancien hôpital ou le Musée d'histoire naturelle sont une part de sa matérialisation. Quant aux intérêts de la somme calculés sur plus de deux cents ans, ils se chiffrent à plusieurs milliards.

Je sais bien des chrétiens qui se sentiraient touchés par la grâce à moins et qui, même en n'ayant jamais chanté de leur existence par souci d'économie, se répandraient en psaumes à tue-tête à la gloire de leur Tout-Puissant.

TEMPS RYTHMIQUE ET TEMPS MÉCANIQUE

Imaginez le bouleversement que provoquerait la suppression des montres et autres instruments de chronométrie dans les pays industrialisés.

La perception du temps y redeviendrait ce qu'elle fut avant l'apparition des premières horloges de beffroi, voici sept siècles environ. Perception dictée par la course du soleil et



autres manifestations des cycles naturels. Perception par ailleurs à la base de tout art, de toute célébration dans les cultures qui ont précédé l'ordre industriel.

Sous le diktat du temps uniforme énoncé par les machines, nous avons rompu le lien à travers lequel nos ancêtres répondaient des rythmes vivants du cosmos et de la nature.

Alors que ces rythmes exprimés par la danse faisaient l'objet d'une connaissance supérieure aux mathématiques ou à l'astronomie dans l'Inde millénaire, connaissance personnifiée par le dieu Çiva, leur fonction vitale n'est que très rarement perçue de nos jours.

Les ballets les plus savants du siècle n'y changent rien, pas plus que les effeuilleuses qui se dandinent au cabaret de l'Escale: il n'est guère d'époque aussi arythmique que la nôtre.

A Neuchâtel, dès la Réforme, rythme et danse furent de très tôt associés au démon. Loin d'être danseur, Dieu évoquait bien plutôt l'ingénieur horloger de l'univers. Et quand la fabrication de la montre trouva dans notre pays son terrain d'élection, nul doute qu'elle dut répondre à une aspiration préexistante, à un idéal rigoriste sublimé par la Réforme et trouvant son support dans la mesure mécanique du temps.

Sans prétendre ici que chacun, chez nous, a une montre qui bat à la place du cœur, il n'est pas moins vrai que le temps des horloges a marqué profondément les comportements. Ainsi la pensée de Le Corbusier, née de cette tradition mécaniste, sublimée dans un moralisme architectural condamné aujourd'hui par les échecs cuisants de son urbanisme «rationnaliste et cartésien».

Quant à notre patrimoine artistique jusqu'au siècle passé, il ne traduit rien de ce «chaos»

dont Nietzsche a écrit qu'il faut en porter en soi «pour créer une étoile dansante».

Rien, chez nous, du feu qui dévaste et régénère. Rien, même en modèle réduit, de ce qu'un Franz Hals ou un Rembrandt figurent à la taille de la Hollande, pourtant protestante elle aussi. La température, chez nous, fut plutôt celle qui résulte d'un chauffage central dûment contrôlé. Jusqu'à l'orée du XIX^e siècle, l'écrivain, le dessinateur et le musicien neuchâtelois les plus connus demeurent les automates Jaquet-Droz qui œuvrent encore certains dimanches au Musée d'histoire.

Aurait-il voulu pasticher le modèle du parfait citoyen et croyant d'ici que leur créateur ne s'y serait pas pris autrement, déclassant bien avant l'heure le pâlichon Tinguely et ses machines caricaturant, paraît-il, le monde où nous vivons.

DENIS DE ROUGEMONT, POUR NE PAS DEVENIR LES OUTILS DE NOS INSTRUMENTS

Est-ce la conséquence de l'héritage de Pury ?

Toujours est-il qu'en 1815, la Diète fédérale taxa Neuchâtel comme l'un des trois cantons les plus riches de Suisse en compagnie de Bâle et de Genève.

L'argent est un bon serviteur, mais un mauvais maître, dit à raison le proverbe. Même chose pour le capital dont l'utilité ne peut avoir de sens que par rapport à une finalité humaine qui le dépasse.



Dans ce qu'on appelle *capitalisme*, l'argent devient le maître imposant sa dynamique, asservissant les esprits, pliant les comportements aux fins prioritaires de sa propre expansion.

C'est dans le sens de cette inversion absurde, aliénante et meurtrière que Karl Marx a évoqué l'ouvrier esclave de sa machine comme «la prothèse vivante d'un mécanisme mort».

Si pareil constat ne peut que rallier les esprits que l'inhumanité de la Machine capitaliste a révoltés, tous dans nos régions n'ont pas été ou ne sont pas marxistes, loin s'en faut.

On sait ainsi le rôle historique qu'ont eu, aux côtés de Bakounine, les anarchistes du Haut du canton.

Mais la critique sans doute la plus originale de la société industrielle chez nous fut l'œuvre de Denis de Rougemont qui suffirait à lui seul pour illustrer ce que l'héritage calviniste, sous certains de ses aspects, a pu stimuler de salutaire et de fécond.

Né dans notre région, Rougemont fut un de ces fils de pasteur rebelles au façonnage des humains comme rouages et boulons de la Grande Machine dont la manifestation centrale, pour lui, était figurée par l'Etat-Nation.

Fondant sa démarche sur une culture créatrice de sens illustrant parfaitement le propos d'Einstein selon lequel «L'imagination est plus importante que le savoir», Denis de Rougemont exprime une vision de l'homme «ami de la liberté et du non-laisser faire» en recherche perpétuelle de son intégralité, de sa nature multiple et universelle.

Contre la culture ornementale des clercs, il réactualise le rôle actif du philosophe dans la Cité grecque antique et prend ouvertement position sur les sujets concrets de la vie publique: l'école, l'effet de l'automatisation dans l'économie, les totalitarismes dont celui qui germe sous le couvert du libéralisme, la destruction du milieu vital.

Sa proposition d'une Fédération européenne des régions n'est alors qu'un des éléments de sa réponse à la nature des questions soulevées.

Visionnaire doté d'une vaste érudition, prédateur de ces idolâtres à majuscules qui ont pour noms Science et Progrès, railleur de la logique du Marteau sans Maître qui domine le monde d'aujourd'hui, Rougemont en vient à décrire l'interdépendance des crises dont souffre notre civilisation et le système qui les ramifie sur une même souche d'origine. C'est à l'heure de *L'Avenir est notre affaire*, réquisitoire instruisant l'escroquerie atomique demeuré sans réponse à ce jour et dans lequel le fonctionnement de nos sociétés rappelle de façon troublante le cœur d'un réacteur nucléaire dans sa dynamique de désintégration.

La Machine qui nous gouverne est ici à la taille des bénéfices produits. Mais que faire des déchets qui s'accumulent, radioactifs ou humains?

L'enjeu vital qu'il y a d'y répondre peut-il expliquer l'ignorance dans laquelle on a tenu récemment Denis de Rougemont, même au lieu de sa jeunesse?

NEUCHÂTEL-SUR-TOKYO

«Je sens venir une série de catastrophes organisées par nos soins diligents quoique inconscients. Si elles sont assez grandes pour réveiller le monde, pas assez pour tout écraser, je les dirai pédagogiques, seules capables de surmonter notre inertie et l'invincible propension des chroniqueurs à taxer de psychose d'Apocalypse, toute espèce de dénonciation d'un danger bien avéré, mais qui rapporte», écrivait encore Denis de Rougemont au milieu des années septante.

Si bon nombre de catastrophes annoncées par le penseur neuchâtelois, André Gorz, ou d'autres, se sont bel et bien produites depuis vingt ans, il serait téméraire de parler de «réveil» des consciences face au pire d'ores et déjà programmé. Mais écoutons Rougemont, toujours lui, surtout ceux d'entre nous qu'il énerverait: «Jusqu'aux débuts du XX^e siècle, les crises étaient localisées dans une région ou un secteur, une nation, au pire un continent, et pouvaient être localement dénouées. Mais l'état de crise où est entrée l'humanité contemporaine est proprement universel, en ce sens que chaque crise locale en déclenche d'autres qui tendent à l'aggraver, à tel point qu'un système se constitue dans lequel chaque facteur de trouble en nourrit plusieurs autres qui le lui rendent bien; jusqu'à tant que leurs cercles vicieux s'étendent aux dimensions même de la Terre.» (Extrait de *L'Avenir est notre affaire.*)

DE CES MORTS AU GOUVERNEMENT DES VIVANTS

– Vous rappelez-vous, répondit Tchouang-Tseu aux émissaires venus lui demander s'il accepterait d'être conseiller de l'empereur, vous souvenez-vous de la tortue d'eau qui se trouvait l'an dernier juste ici, dans l'étang? On l'a emmenée en ville où sa carapace vide est désormais en bonne place au temple comme objet de vénération.

Si on lui avait proposé soit de demeurer vivante et ignorée, soit d'être l'objet mort d'un culte, qu'aurait-elle choisi selon vous?

– De demeurer vivante, répondirent les envoyés.

– Alors, moi aussi, trancha Tchouang-Tseu.

– Sombre connerie, ton histoire chinoise, ça ne veut rien dire! m'a lâché le directeur du Centre culturel neuchâtelois quelques jours après m'avoir entendu la rapporter publiquement.

Eclairer le rôle des carapaces vides, de ces morts qui dirigent malgré nous notre vie commune, pourrait définir en revanche assez joliment la tâche que s'est assigné notre Musée d'ethnographie dans son évolution récente.

Jusqu'à la fin des années septante, l'exotisme caractérisait, de fait, les expositions de ce dernier. L'ethnographie définissait alors le regard que notre société industrielle portait sur les mœurs, les arts, les traditions de peuples dont le degré de développement, jugé implicitement inférieur au nôtre, permettait d'éclairer de manière indirecte notre évolution passée.

L'installation du conservateur Hainard, au début des années quatre-vingts, coïncida dans les



nations dites «évoluées» avec la remise en cause d'un ordre de représentation fixé sur le dogme industrialiste et les litanies du Progrès.

En se retournant vers nous, l'œil du Musée se mit à scruter nos propres comportements, nos mœurs bizarres, l'étrangeté de nos rites plus ou moins cachés.

A rôles inversés, c'était comme si les fétiches, momies et autres «objets de collection» s'étaient mis à nous examiner du fond de leurs vitrines.

Ceux qui se croyaient spectateurs se retrouvaient par conséquent mis en scène, acteurs du quotidien malgré eux et ce, à contre-courant d'une décennie qui semblait devoir couper tous les élans, engendrer les pires formes d'impuissance et de résignation.

A ce titre, la mise en représentation orchestrée par le Musée d'ethnographie est sans équivalent dans notre petite ville de tradition iconoclaste. Elle rétablit le rôle actif des images et des symboles à la mesure de notre cité. Autant dire qu'elle assume la fonction politique, au sens noble, que le théâtre devrait revêtir si tant est qu'il existait une vie théâtrale digne de ce nom chez nous.

MISÈRE DE LA PROSPÉRITÉ

Musée d'ethnographie ou pas, celui qui disposerait d'un œil radiographique lui permettant de voir notre petite ville à travers les murs distinguerait en plus discret, les mêmes signes qu'on décèle à Zurich, Londres, Berlin ou d'autres métropoles ailleurs.

Comme déjà dit, la crise est désormais planétaire. Je ne décris notre cité que parce qu'elle figure la portion concrète du monde et de l'humanité que j'ai sous les yeux.

Les signes donc, en transparence.

Ici quelques quidams dégustant l'horreur d'une cassette vidéo dans un local orné de reliques guerrières et de croix gammées. Là, un notaire en faillite en train d'armer l'orgueil de sa collection de la balle qu'il s'apprête à se loger dans le crâne, témoignant de cet ultime sursaut de dignité dont sont bien incapables nos frères inférieurs le poulet de grain, le cheval de selle ou le rat de laboratoire.

Vitrines borgnes de boutiques en liquidation.

Des chantiers se sont immobilisés. Vidées de leurs habitants, des maisons pourrissent doucement et avec elles tout un vieil art de vivre que le pilon aurait déjà réduit en poussière si le marché immobilier ne s'était pas effondré juste avant.

Désormais, le bénéfice d'un emploi découle de moins en moins de l'exercice d'une compétence et de plus en plus d'un privilège résultant du hasard des circonstances, voire du «pistonage» par le biais d'un pion important dans la machine du pouvoir. Le clientélisme devenu traditionnel en Italie du Sud se profile, encore très loin.

Reste que dans les rues, au café, dans les entreprises traîne un relent de peur. Crainte de n'être plus demain qu'un boulon humain hors d'usage de la Grande Machine qui domine la vie collective.

Crise donc. Mais qu'est-ce que crise signifie ici ? Serait-ce que le blé ne pousse plus ? Que les fruits se sont arrêtés de mûrir ?

Non, bien sûr. Jamais tant qu'aujourd'hui, l'humanité n'a disposé de moyens si performants de produire des biens en tous genres.

Mais alors ?

LA «QUESTION CAPITALE» SELON DENIS DE ROUGEMONT

Prophétisée de longtemps, l'automatisation de l'économie dans tous ses secteurs pourrait libérer rapidement jusqu'à la moitié du temps consacré par les humains à des tâches aussi ennuyeuses que tyranniques pour l'esprit.

Et ceci, sans une quelconque diminution des salaires.

Dès 1933 et jusqu'à sa mort, Denis de Rougemont n'a cessé de poser la question de savoir pourquoi la société industrielle, se glorifiant de ce qu'elle est capable de libérer le temps de l'homme par le pouvoir des machines, n'arrive qu'à produire le «contraire de la liberté, une sorte de damnation sociale» appelée chômage «qui résulte paradoxalement de la réussite de nos efforts!» Et de préciser:

«J'estime que c'est cela la question capitale à poser aujourd'hui ! Je n'en vois pas qui soit plus

générale, qui soit moins limitée à un groupe d'intellectuels, c'est un problème qui intéresse toute l'humanité.»

Redistribuer les bénéfices de l'automatisation, faire circuler l'argent jusque dans les moindres parties du corps communautaire, voilà qui implique l'établissement d'un nouveau contrat de société à visée planétaire mais qui, dans un premier temps, exige qu'un groupe important de pays industriels harmonisent leurs politiques sociales.

L'Europe en formation voudrait-elle contourner cette exigence ? Sa construction se ferait dès lors sur une poudrière dont le conflit bosniaque n'aurait été qu'un des avatars.

CRISE DU SENS

Quand un de nos conseillers d'Etat fustigeant l'arrêt de la croissance démographique en vient à me déclarer que, faute de faire assez d'enfants, «on risque d'avoir bientôt des tours mécaniques sans mécaniciens», je sais que la crise est là.

Bien qu'on se trouve à cette époque-là en pleine euphorie économique.

En quoi, le fait de servir une machine fabriquant d'autres machines peut-il donner son sel à une existence d'homme ?

Devenir l'outil hautement qualifié d'un instrument est-il plus porteur de sens que la seringue qu'un adolescent s'appête à s'enfoncer dans le bras ?

Ou bien n'est-ce que sa préfiguration ?

– Il y a crise de valeurs profondes, vous avez raison. Mais hélas, cher Monsieur, l'économie et la rationalité économique, on n'y peut rien ! C'est elles qui font d'ailleurs que nos villes sont devenues ce qu'elles sont. Je suis le premier à le déplorer, d'ailleurs je suis membre du Heimatschütz...

Tiens donc ! Mais la « rationalité économique », au fait, c'est quoi ? Rien de plus rationnel, sous entendu *d'efficace*, que les chambres à gaz ou la bombe d'Hiroshima par rapport aux buts qui leur étaient assignés.

Et qu'est-ce que l'économie, sinon une réflexion sur les moyens ?

Un alpiniste qui veut atteindre un sommet gère de l'argent, des techniques d'escalade, de l'énergie. Il calcule les risques de son entreprise, joue au dompteur avec sa folie. Puis, parvenu à son but, jouit d'un instant de pure contemplation, hors du temps. Enfin, il redescend en général à son point de départ, refermant la parabole qui résume tout le sens d'une existence humaine.

Si le fait de produire pour produire en devient le but, à quoi donc cette dernière peut-elle donc bien correspondre ?

A partir de là, rien de plus « rationnel » et « d'économique » que ce slogan d'une entreprise de pompes funèbres américaine qui disait : « A quoi bon continuer à vivre quand il ne vous coûte que quarante dollars pour vous faire enterrer ? »

PAS TOUT À FAIT D'ICI, PAS TOUT À FAIT D'AILLEURS

Parmi mes frères, mon aîné Pierre quitta notre ville à l'âge de dix-sept ans. Menant depuis l'existence d'un pigeon-voyageur, consacré un peu partout dans le monde comme maître rythmicien, il n'a jamais réussi, en revanche, dans sa cité d'origine qui ne le revendique nullement comme l'un des siens.

– Ton frère, dis-donc, m'a soufflé un jour le directeur du Centre culturel neuchâtelois, c'est une vedette par exemple en Allemagne. Mais moi, ici, j'ai pas de sous, pas de public. Tu pourrais pas lui demander de venir jouer aux entrées ? Que *Paris, France-Musique* ou le *Monde*, rende compte d'un concert ou d'un enregistrement récent m'est rapporté, toutefois, à l'occasion par un ami qui me demande alors :

– Ton frère, au fait, pourquoi il ne vient jamais jouer ici ?

Alors que les Alémaniques ont établi Pierre de longue date comme un de leurs créateurs, l'exclusion de fait de ce dernier dans son propre pays paraît une spécificité bien neuchâteloise.

Est-ce par effet de symbiose fraternelle ? Toujours est-il que j'ai toujours éprouvé cette mise à l'écart comme si elle était la mienne.

De toute façon, quoiqu'attaché à cette ville où j'ai passé la plus grande partie de ma vie, elle ne me demeure pas moins étrangère et je n'arrive pas à m'y trouver vraiment chez moi.

Ceci explique peut-être pourquoi je me retrouve si volontiers en compagnie d'émigrés.



Pierre Favre

Photo Marcel Zürcher

– C'est une petite ville, vous aussi vous devriez vous en aller d'ici, me chuchote parfois une âme bien intentionnée.

– Nul n'est prophète en son pays !

Bref.

Canard sauvage battant ses ailes aux extrémités coupées sans pouvoir quitter la terre, je regarde avec nostalgie les oiseaux voler. Et s'il n'en était pas ainsi, sans doute n'aurais-je pas écrit, du moins de la même manière.

C'est dans la parole que je trouve l'espace et le mouvement qui me font défaut. C'est à travers l'écriture que j'ai fini par donner forme à mon exploration de l'univers neuchâtelois.

J'ai eu ici tant d'activités différentes que j'en viens à croire qu'elles ne sont que les produits de mon imagination.

Toutes espèces de rôles.

J'ai été bijoutier, modéliste, dessinateur en mobilier de cuisine, instituteur auxiliaire, correcteur de presse, aide-déménageur, terrassier, cofondateur de partis politiques dont j'ai presque aussitôt démissionné, manœuvre de nettoyage chez Philip Morris, agitateur radiophonique, enseignant à l'Université populaire, employé postal et j'en passe.

Ce qu'on m'a reproché souvent comme instabilité cachait en fait une curiosité du monde à ma portée concrète.

Mon exploration d'ici fut d'autant plus bénéfique que, de par sa taille, notre petite ville force des proximités et des rencontres salutaires qui vous font côtoyer le poseur d'affiches et le maître universitaire en droit, le requérant d'asile et le physicien nucléaire, la prostituée antillaise et le haut magistrat.

En rencontrant le président du gouvernement cantonal au bar, j'ai essuyé le reproche, un jour, de me comporter en ennemi de l'Etat. J'eus beau faire remarquer à mon interlocuteur qu'un carrossier tapant à coups de marteau sur une voiture ne cherche pas à la démolir, mais à la redresser, l'autre ne fut pas convaincu.

En revanche, cela le fit rire, chose propice à sa réflexion.

Se voir traiter d'ennemi public, voire de destructeur de la société, lors même que vous ne faites qu'exprimer vos vues de citoyen, voire même réagir à la violation par l'Etat des idéaux et des principes qui sont censés l'inspirer, ce n'est bien évidemment pas que d'ici.

L'avantage, dans le cas cité, c'est de pouvoir en traiter de vive voix avec ceux de l'autorité.

Voici plus d'une décennie, je fis parvenir un pamphlet de ma plume contre la croissance routière au même que précédemment. Ce grand fumeur de pipe, lecture faite, transmet le brûlot pour information à son collègue, chef des Travaux publics mais aussi de toutes les polices du canton.

– Comment ! sursauta ce dernier, découvrant mes salutations annotées en marge, tu connais ce type ? Mais il est complètement fou !

– C'est un original sans voiture ni télé. Mais à part ça, il est à peu près constitué comme nous... Des événements ultérieurs me l'ont fait comprendre : mon pamphlet une fois lu, notre chef des gendarmeries en fit faire rubrique à transmettre dans ce fichier intercantonal des polices sans base légale découvert à grand bruit à la fin des années quatre-vingts.

Ça n'empêcha pas ce fort brave homme de manifester sa sympathie la plus vive par la suite

en me rencontrant. Comme ce fut le cas dans le public d'une salle lors d'une conférence sur l'énergie.

– Venez vous asseoir à côté de moi, cher Monsieur! Nous parlerons de votre mouvement de l'écologie.

– Parce que vous avez l'intention d'y adhérer?

– Oh! Vous savez, je dis moins de mal de vous que vous n'en dites de moi!

– Pour tout dire, j'aime bien que vous et moi nous rencontrions sans avoir à nous cogner sur le nez. Reste que tout ce que vous racontez politiquement équivaut pour moi à un plaidoyer pour le cancer.

– De parler comme ça, aussi ouvertement, voilà qui fait vraiment plaisir!

– Favre est un type formidable pour boire un verre, lança-t-il plus tard à la ronde lors d'une rencontre au café.

– Pour boire un verre, vous êtes formidable, vous aussi. Vous seriez d'ailleurs bien meilleur cafetier que conseiller d'Etat. Tenez, je m'en vais collecter les annonces de tripots à remettre. Du jour où vous en tenez un, je suis votre meilleur client, c'est juré!

C'est sur ce ton mêlant la calembredaine et les demi-vérités que je me suis initié tant bien que mal au monde politique de chez nous. Le plus enjoué des partenaires avec lequel j'ai de la sorte échangé fut l'ennemi dans son propre parti, le prédateur naturel du conseiller d'Etat que je viens d'évoquer.

AUTRE GRANDEUR

A contrario de ce que je viens d'évoquer, une remarque toutefois.

Même à l'échelle d'une ville comme la nôtre où chacun peut approcher physiquement tout le monde, rien de plus frappant que le cloisonnement entre différents domaines d'activité, à commencer par les sphères artistiques ou intellectuelles. Il en résulte un profil général qui fait d'à peu près chacun le manœuvre spécialisé d'un secteur de la vie de l'esprit.

Compartimentation membre par membre du corps social, lequel fait penser au quidam paralysé par les troubles circulatoires et ne cesse de réclamer des autoroutes pour plus de communication.

Comme si l'incommunicabilité n'était pas d'abord entre les différentes parties de lui-même.

Trente-deux mille habitants, c'est la taille de notre cité, avec une extraordinaire diversité d'origines résultant, pour une part, de la présence de l'Université.

Trente-deux mille habitants, c'est, par coïncidence, le volume de population qu'Howard assigna comme limite supérieure de taille à ses Cités-Jardins pour que ceux qui y vivent aient toutes chances de communiquer entre eux.

Le succès du chiffre magique expérimenté par l'urbaniste anglais étant largement attesté, Neuchâtel pourrait en tirer un sujet de méditation. Miser sur l'interaction entre ses différents composants, sur la mobilité.

Ce serait la réponse qu'une petite ville peut donner au gigantisme «dinosaurien» qui caractérise une crise désormais planétaire.

Comme le dit le précepte tao, encore une de ces «chinoiseries qui ne veulent rien dire» mais que l'évolution n'a jamais démentie: «Ce qui est rigide et fort est proche de sa mort. Si tu veux détruire ton adversaire, donne-lui encore de la force!»

L'AUTRE CÔTÉ DE LA RUE

Autre signe dans la cité, de portée purement personnelle, cette barrière à pommeaux dorés d'une propriété du faubourg de l'Hôpital abritant aujourd'hui une banque de dépôt et de gestion. C'est avec ces pommeaux sous les yeux que j'ai été initié, dans ma jeunesse, à des notions comme Dieu, Le Tout-Puissant, Le Très-Haut, L'Eternel des Armées et tutti quanti.

Ce qui me reste de cet enseignement me fait penser à cette histoire de moine errant, lequel fait irruption dans les rues d'une ville un jour. S'adressant aux passants, il les touche par sa chaleur et la rayonnante simplicité de son propos. Un grand prêtre du lieu finissant par en prendre ombrage dépêche un de ses disciples pour espionner l'autre. Pour connaître la raison de cette audience.

Le jeune homme ne revenant pas, d'autres disciples sont envoyés qui ne réapparaissent pas davantage.

Des mois plus tard, le grand prêtre rencontre fortuitement son premier enquêteur et l'accablant aussitôt d'amers reproches lui demande: – Pourquoi m'as-tu trahi? N'est-ce pas moi qui t'ai instruit en Esprit et en Vérité?

– Avant de vous connaître, mon regard était pur, répond l'autre. C'est avec vous que j'ai appris à loucher.

Mais la barrière, pour en revenir au cœur du sujet.

C'est au premier étage de l'immeuble vis-à-vis que, chaque dimanche matin de mon enfance, je

fus soumis au dressage évangélique censé faire de moi un bon chrétien. Mais impossible alors de regarder droit devant sans souffrir le spectacle déprimé déprimant d'une demoiselle aux chairs affaissées dans la quarantaine qui devait avoir renoncé aux joies du mariage par amour pour le Seigneur divin.

La malheureuse nous aurait-elle asséné une fois pour toutes que Dieu étant le Marteau-Tout-Puissant, nous n'étions que des clous dont le devoir était de rester plantés droits, l'essentiel aurait été dit.

Chacun y aurait gagné du temps.

Mais hélas, la pauvre nous réchauffait chaque dimanche le même brouet à base de citations bibliques qu'elle-même avait fort mal digéré.

Le seul moyen de me sauver, au sens propre comme au figuré, c'était de fuir du regard par la fenêtre. Du coup, mes yeux tombaient sur la fameuse barrière dont j'essayais de compter à vue les pommeaux.

En vain.

A la vingt ou trentième extrémité, mon regard se brouillait, me forçant à tout reprendre depuis le début. Jamais, en quelque dix ans de catéchisme, je n'ai réussi à boucler le compte de ces satanés pommeaux.

Quant au Dieu Vrai, Seul et Unique, je n'ai jamais compris qu'Il puisse être aussi nombreux.

Tout dépend de qui en parle et de ce que chacun attend de Lui. Ainsi les Confédérés, nos ancêtres, qui priaient Christ avant la bataille et se livraient au pillage après invoquaient-ils Un tout autre que Celui cherché par Nikos Kazantzaki quand il écrivait :

«Amandier, mon frère, parle-moi de Dieu.

Et l'amandier a fleuri.»

C'est sans parler ici de ces guerres où le même Dieu Unique se trouve dans deux camps ennemis à la fois, à l'état schizophrène si ce n'est diabolique.

Tout est affaire de foi bien sûr, chacun la sienne. Dans les rassemblements dominicaux de fidèles, combien de ces garagistes hurlant des cantiques dans l'espoir de faire monter leurs ventes d'autos en semaine ? Combien de ces humbles pour lesquels tout ce qui monte dans la hiérarchie va vers Dieu, et qui lèchent professionnellement le cul de leur supérieur dans le but d'honorer le Tout-Puissant ?

Comment ignorer, d'autre part, les tendances suicidaires de groupes entiers de croyants qui vont jusqu'à se donner collectivement la mort par haine de notre «bas-monde» et besoin d'absolu ? Et comment ne pas songer à ce «désir d'anéantissement» décrit sans nulle complaisance par Nietzsche ?

– Vous parlez là de malheureux égarés ! La seule véritable Eglise, elle, n'a rien de meurtrier ni de suicidaire !

La «seule véritable Eglise», qui sont plusieurs, n'en finit pas de négocier son unité. Et de quelle manière !

Voici quelques années, ses délégués cantonaux réunis dans une «assemblée synodale œcuménique temporaire» me firent téléphoner par l'intermédiaire d'un jeune pasteur de Bôle des plus sympathiques :

– L'ASOT cherche à établir le dialogue entre nous, les croyants, et des laïques comme vous dont l'action est de valeur éthique. Accepteriez-vous de discuter avec nous ?

– Non, s’il s’agit de produire un de ces innombrables discours dont Dom Helder Camara disait que nous avons fait nos stocks pour un demi-siècle au moins. Oui s’il s’agit d’aller des mots vers des actes concrets...

Toutes garanties m’ayant été données, je rejoignis le groupe en proposant de répondre à une enquête de l’Etat sur les conceptions possibles de l’aménagement du territoire. Ce dernier impliquant une vision des rapports en société, des critères d’équilibre et de justice sociale, des chrétiens se devaient d’y apporter leur témoignage de près ou de loin.

Ma suggestion ayant été adoptée, on se mit au travail.

La quatrième séance commença toutefois par la lecture d’une lettre du président du mouvement, papiste bon teint, jeune loup de la politique programmé pour le poste de conseiller d’Etat qu’il a conquis d’autorité depuis.

– Pas question d’aborder pareils sujets, de près ou de loin... ordonnait la missive en substance. Un silence suivit la communication, rompu bientôt par un maître universitaire, darbyste semble-t-il.

– Notre président a raison ! commença-t-il. En prenant position sur ces terrains brûlants, nous risquons de diviser les chrétiens...

Puis de continuer, débordant d’œcuménisme : ...de toute façon, notre invité représente une action sans pensée, cette pensée que nous représentons et qui permet à l’Eglise hier d’éclairer, de guider la société. Comme ce sera peut-être à nouveau le cas demain !

Privé par décret de mon cerveau et réduit à ma moelle épinière, je regardai idiotement l’universitaire dont l’œil étincelait de tous

les bûchers de l’inquisition protestante. C’est alors que je m’exclamai bêtement :

– Je n’arrive pas à m’expliquer que je vous voie avec la tête cinquante centimètres au-dessus des épaules...

– Rien, coupa l’autre, rien ne nous empêche d’organiser un séminaire de deux ou trois jours au Louverain pour parler d’une plus grande fraternité dans le monde !

Il se fit trois secondes d’éternité, puis :

– Je me sens vraiment très mal à l’aise, intervint le jeune pasteur qui m’avait contacté. J’avais juré à notre invité que jamais nous n’en arriverions là...

– Vous nous comprenez, Monsieur, n’est-ce pas ? me lança une déléguée d’une voix suppliante comme j’allais sortir de salle. Etait-elle mennoise ?

Comprendre ? Mais de quoi, diable, avait-on en fait parlé ?

A quelqu’un qui me demandait une fois si je croyais en Dieu, j’ai demandé en retour s’il croyait en Joseph Brun.

– Joseph Brun ? Mais c’est qui, ça ? m’a fait l’autre ahuri.

– C’est toute la question, justement, comme pour Dieu !

Mais pourquoi tous ces mots, tous ces noms qui divisent les esprits, lors même qu’une seule phrase musicale de Claudio Monteverdi peut ouvrir au royaume qui habite en chacun de nous ? Tout le reste ne vaut même pas les extrémités d’une barrière que vous comptez et recomptez strictement pour tuer l’ennui. Je n’aurais guère de raisons de rapporter ces histoires si elles n’étaient pas le reflet des rapports que j’ai eus, le plus souvent, avec les milieux d’ici.

Mais pourquoi diable un tel degré de dérobadès, de non-lieux et de malentendus ?

Neuchâtel, bien sûr, n'est pas faite heureusement que de cela. L'évocation qui suit pourrait même tenir lieu de contrepoison à ce pénible état d'esprit.

CITOYEN

«Le droit administratif est une matière ennuyeuse me disait Flavia. Mais notre prof à l'Uni arrive à le rendre passionnant en expliquant sans notes, de façon précise et claire. Puis, sa démonstration posée en termes pour nous irréfutables, notre prof nous dit : – «A mon avis, cette disposition est une sombre idiotie, je vais essayer de vous expliquer pourquoi...» Du coup, le voilà qui démolit le tout d'une façon non moins irréfutable...»

Cette histoire en l'occurrence ayant trait au juriste Philippe Bois démontre, en passant, que l'Université n'exclut pas forcément la culture qui n'est pas l'érudition, mais cette faculté de construire et détruire avec rigueur sans laquelle il n'est ni quête de vérité, ni liberté, ni création. Ce sens de la dialectique, du retournement, ne serait toutefois qu'un article de virtuosité gratuite s'il n'était pas inspiré par une passion désintéressée au service de la cité.

– «Il n'y a rien chez moi que je ne doive à mes maîtres Grossen et Aubert» m'a dit Bois un jour que nous savourions je ne sais plus quel étonnant nectar. Et d'ajouter : – «La façon d'Aubert par exemple. D'un samedi et dimanche,

il m'est arrivé de faire avec lui le tour du canton à pied, avec arrêt dans les cafés pour lire la Constitution...»

Ce qui me frappait le plus chez Bois, pourtant, était encore ailleurs.

Dans un monde crevant de la violation de ses principes et des idéaux qu'il s'est assignés, un «ordre» dans lequel plus que jamais une signature peut décider *réglementairement* du sort de millions de gens, c'était un sens de la parole impliquant l'engagement total de sa personne. Sans ce don de soi, d'ailleurs, qui peut prétendre donner vie au matériau inerte des mots ? Comment éviter même que le langage se transforme en cette machine imaginée par le juriste Kafka dans la *Colonie pénitentiaire* et qui grave ses sentences au burin dans la chair vive de ceux qu'elle met du même coup à mort ?

Je me souviens d'avoir rencontré Bois un jour qu'il se rendait au tribunal pour répondre du non-paiement de sa taxe militaire.

Tant les pasteurs que les conseillers d'Etat à l'époque étant dispensés de cette dernière au contraire des handicapés, notre juriste n'hésitait pas à se mettre en situation irrégulière. Par cette provocation, il renvoyait le grotesque de la mesure judiciaire à sa propre absurdité. Ce d'autant plus que le juge tenu de jouer ici les Ponce Pilate était un des anciens élèves du prévenu et que le montant de la taxe était versé par poste juste avant la séance.

L'efficacité de l'opération, pour le reste, étant assumée par les journalistes, la disposition mise en cause semble avoir été corrigée depuis.

Fauché par le mal qui de longtemps le minait, Philippe Bois est aujourd'hui disparu sans cesser d'être pour autant des nôtres.

Mais pour en venir au rôle que j'assume pour l'heure sur la scène de la cité.

Voici un lustre, un peu plus, mon travail d'alors en tant que « créateur » de médailles me laissait de moins en moins de quoi vivre. Les ventes de l'usine représentant mon seul client étaient sérieusement en baisse.

L'occasion de tirer un bilan était d'autant plus propice que le fait de besogner dans la miniature a toujours eu, pour moi, quelque chose de mortifiant.

Sentiment accablant en relevant les yeux, la tâche finie, que des nuages, des oiseaux sont passés sans que vous ayez rien perçu. Et que par l'effet de votre distraction, la vie réelle vient de vous échapper.

Comment dire, d'autre part, mon irritation croissante en pensant à ces sportifs s'entraînant à longueur de semaine au risque de ruiner leur santé. Et pourquoi ? Dans le but de s'accrocher une de mes saloperies de médailles au paletot ! Convaincu tout soudain de n'être pas tout à fait né, d'avoir flotté toute mon existence comme une théorie d'homme incapable de s'incarner, voilà que je me mets à observer les jardiniers de la Ville bêchant, plantant, sarclant, creusant, tondant, ratissant, balayant, arrosant, désherbant, montant et descendant des échelles. Et du coup me vient l'envie d'avoir, moi aussi, des bras, des jambes, des gestes et des mouvements, un corps enfin quoi sur lequel ma tête pourrait délicieusement se poser.

— Fais quelque temps comme si tu faisais vraiment partie du monde et de l'humanité, me souffle mon maître intérieur, et tu te sentiras beaucoup mieux.

Je ne me suis pas repenti de m'être exécuté.

Jamais tant que dans ce rôle-là, je n'ai pris la mesure concrète de notre cité.

Au même titre qu'un acteur la mesure de la scène où il se produit.

En dépit des voisinages que j'ai dit résultant de sa petite taille, notre ville est faite de mondes multiples qui ne communiquent pas tous entre eux. Je fus convaincu, dès lors, que mon rôle était de les relier.

Acteur donc je me révélai, acteur dans la cité. Qui s'est jamais arrêté, par exemple, pour assister à l'émondage des arbres en hiver comprendra de quoi plus précisément je veux parler.

Un chantier de taille, c'est du théâtre à l'état brut, un espace, des corps en mouvement.

Le spectacle a ses temps forts, ses mots de bravoure, ses intermèdes, ses jeunes premiers, ses accoutrements de couleurs éclatant contre le lourd ciel d'hiver, ses décors d'échelles, ses figurants casqués. Son public aussi qu'on prie de temps en temps de bien vouloir se tenir à l'écart. Parce qu'une branche qui tombe d'un trait sur plusieurs mètres à la verticale, c'est une flèche rudimentaire à même de vous entailler le crâne, de vous en extraire un œil pour vous le déposer délicatement sur la joue.

L'escalade du tailleur a beau avoir un but purement professionnel, une part de libre-jeu s'y mêle inévitablement. Les plus hardis quittent bientôt leur échelle pour aller directement de branche en branche par sauts d'écureuils. Au risque de se retrouver sur la tête quatre ou cinq mètres plus bas, d'où Dieu les rappellerait à Lui.

Un chantier fini, les tréteaux se déplacent vers d'autres squares, d'autres allées, d'autres avenues, d'autres préaux d'écoles.

Soit dit en passant, pourquoi pratique-t-on la taille des arbres ? Et depuis quand ?

L'opération répond à deux fonctions distinctes. Dans le cas des arbres à fruits, on opère de manière à favoriser la production, à répartir harmonieusement les branches aussi, de façon que les cueilleurs puissent les atteindre sans trop de peine. Les origines de la taille dans le temps, l'idée qu'on pouvait guider les forces d'un arbre et les concentrer, correspondent sans doute à l'époque qui vit les premières domestications de la nature sauvage. Celles qui devaient aboutir à la culture des céréales ainsi qu'aux premiers troupeaux d'élevage.

Sans qu'on puisse apparemment dater cette période qui fonde ainsi la culture à ses différents niveaux de sens, on sait en revanche cette légende selon laquelle Dionysos, après avoir observé un âne en train de brouter un sarment, aurait fini par en tirer l'art de la vigne. (Et le vin, il va sans dire, lequel en compagnie du pain forme un couple de très vieux symboles recyclés par suite comme très chrétiens.)

Reste qu'un âne aurait été ainsi le premier tailleur de végétaux tenant lieu de modèle aux humains.

La deuxième fonction de la taille a un but d'ornementation.

Au gré des coutumes, des fantasmes à la mode, des manies d'un royal potentat ou des délires de l'imagerie publicitaire en cours, un arbre peut être façonné en sphère, cube, cône. Et pourquoi pas, à la demande, en phallus, en buste de Billy Graham ou en bouteille de Coca-Cola.

Quant à la façon dont on taille et réduit les hommes, c'est une toute autre variante de la même histoire.

LA LÉGENDE DES PARCS ET PROMENADES

Faut-il même préciser ? La parole tient un rôle essentiel dans nos relations de travail. A l'aube d'une journée de taille en janvier, aucun tord-boyaux ne vaut ainsi les paillardises de Vinicio Camozzi pour activer la circulation à partir de l'entrejambe et conjurer le froid mordant. La parole !

Si les mots sont affaires de gens qui besognent en silence et assis, de scribes triturant l'encre, le papier et les abstractions, la parole est d'abord affaire de gens qui salissent leurs mains.

D'un certain point de vue elle danse, dotée de bras, munie de jambes.

Et sinon, est-ce un hasard si Jésus fut éduqué dans l'art de la charpente, que Socrate fut cor donnier ? Et que ni l'un ni l'autre autant qu'on sache ait jamais rien mis sur le papier ?

D'entre mes divers collègues, celui qui a frappé le plus vivement mon imagination prend désormais une dimension légendaire qui résulte de son absence. Voici plus de deux ans, en effet, il est retourné dans son pays.

Résumant le génie dramatique de son peuple et de son terroir, Dante Garofalo était moins un acteur qu'une troupe théâtrale à lui seul.



– La Souisse, cette pays dé merde qu'il écrase l'ouvrier! pestait-il ainsi un jour de tempête où le ciel d'encre écrasait l'horizon blafard.

– C'est vrai que, rien quand on pense à la spéculation foncière...

– Ah! Ça, la spéculation, moi je suis pas contre. Si tu peux le faire, tu le fais...

– Mais... Sacré nom de Dieu, t'es une véritable ordure, un opportuniste!

– Si, si, c'est exactement comme tu dis: je suis un opportuniste parce que je suis capitaliste mais communiste parce que je suis libéral.

Dante, Dante Garofalo s'entend, fut donc une de ces figures dont les pires défauts, avec la distance et le temps, s'imposent comme des qualités.

Tard, très tard dans votre vie, quand le parchemin de la mémoire s'est effacé, c'est ces figures-là qui vous font vous rappeler.

Et qui rendent vie aux autres.

La première fois que Garofalo et moi avons fait équipe à deux, il y a toutes ces feuilles déjà. Automne alors aussi bariolé qu'un coq avec folle exubérance de plumage et partout, partout autour de nous, ce miel volatile mêlé à la liqueur de l'air. Et tout autour encore, grande fraternité des arbres jetant leurs cent bras, griffant tout en haut le ciel et, par dessous nos pas, mêlant mille racines et radicelles aux os des gisants enterrés là. Et tandis que je besogne, je sens mon honoré collègue qui m'observe, intrigué, en poussant son balai à feuilles.

Intrigué, Dante Garofalo, et plus encore mûrisant quelques questions, l'air du joueur hésitant à jeter ses dés. Puis d'un seul coup sa voix:

– Et alors comme ça, toi, il paraît que tu fabriques des livres. J'ai vu dans le journal...

Je ne les fabrique pas, je les écris. Après, j'envoie mon texte à l'éditeur qui fait tout le reste. Ah! Tu les écris seulement! Alors ça aussi, moi je suis capable. Tiens, même que j'ai l'idée pour un livre que j'ai déjà le titre pour la couverture. Tiens, regarde!

L'extrémité de son balai de fer au creux de son bras, Garofalo figure un rectangle en cadrant de ses mains:

– Alors tu vois qu'ici tout en haut, c'est écrit avec les lettres très très grosses: *La Souisse*. Et juste en dessous avec les lettres très très grosses mais un peu plus petit: *et*. Et dessous, le *et* avec les grosses lettres de nouveau les plus grosses, c'est écrit: *L'Emigration*.

Et tout en bas, ici, avec des grosses lettres de grosseur normale, mais sur toute la largeur, c'est mon nom: *Dante Garofalo*.

– Ah, ben dis donc! Ton projet m'a l'air déjà drôlement avancé. Avec le texte, t'en es où?

– Pour le texte, j'ai pas encore commencé. C'est qu'à la maison, j'ai beaucoup du travail avec le jardin.

Garofalo ajoute ici quelques coups de balai, histoire de marquer l'entracte, puis en changeant de ton:

– Et une livre, a toi, ça te rapporte à peu près combien?

– Au départ, rien du tout. Mais je finis généralement par toucher une bourse de l'Etat ou un prix...

– Rien du tout! Ça alors, moi je serais pas d'accord! A moins de trente millions de lires au départ, je refuse!

Puis Dante se remet à balayer, rouge de colère. L'air de celui également qui sait désormais à qui

il a affaire. Cette histoire de livres écrits pour rien par un soi-disant écrivain travaillant en tant qu'aide-jardinier, comme lui, cette histoire sent décidément des pieds.

Décrire comment nos rapports ont évolué à partir de là depuis ferait éclater le cadre du présent récit. Il m'arrive d'en faire état par des sketches que j'interprète en public à travers lesquels Garofalo prend son autonomie par rapport au modèle qui l'a inspiré. Car, faut-il même le préciser, vous ne trouverez le nom de Dante dans aucun registre du personnel employé par le service des Parcs et promenades de notre cité.

Reste qu'à l'heure de retourner dans son pays, des années plus tard, Garofalo m'a lancé en guise d'adieu :

— Le jour que quand j'écirai mon livre, je dis que je t'ai rencontré !

— Moi aussi, je parlerai de Dante l'écrivain, le vrai, dans un de mes prochains livres, Garofalo, tu peux y compter.

LA MESURE DES ARBRES

Le révélateur d'une cité, ce sont aussi ses arbres. Tout connaisseur d'arbres découvrant notre petite ville sera donc frappé par sa population de séquoia qu'on ne trouve, semble-t-il, nulle part ailleurs dans nos contrées à pareil degré de concentration.

Amené d'Amérique du Nord par des gens d'ici au retour de leurs voyages d'affaires, le séquoia adulte évoque quelque chose d'impassible et de puissant qui rend dérisoire notre mesure habituelle du temps.

D'une taille qui peut atteindre cent cinquante mètres dans sa Californie d'origine, ce géant figure le témoin d'une chronique qui se confond avec la légende immémoriale d'un continent. Avec ces visages seigneuriaux d'hommes rouges dont un chef réputé, See-Quayah, aurait inspiré le nom.

Mais, d'un point de vue plus général, les arbres ne sont-ils pas les compagnons privilégiés de notre histoire commune ? Nos alter ego ?

Comment ignorer en les regardant que s'ils devaient disparaître, ç'en serait fait de nous aussi ?

Du chêne, support des rites druidiques, au figuier sous lequel le Bouddha aurait reçu l'illumination, à l'olivier façonné en croix où Christ agonisa et dont une légende prétend qu'il reverdira de nouveaux rameaux un jour, les arbres ont une fonction symbolique essentielle dans l'histoire des peuples, leurs cultures et leurs religions.

A ce jour, ils troublent plus que jamais et émeuvent même les moins écologistes.

Le moindre spécimen, ici comme ailleurs, tend à devenir symbole de survie sans diminuer pour autant son rôle de pissoir pour chiens.

– Cet arbre, Monsieur, pourquoi l'arrachez-vous ? Il n'était pas pourtant malade...

– Si, justement.

– Et de quoi ?

– Voyez, ici, des voitures en manœuvrant en ont arraché l'écorce...

– J'ai de la peine à vous croire.

– Et puis aussi, l'urine des chiens, à doses répétées, vous savez...

– Impossible ! Cela ne tient pas debout ! De toute façon, le mien il ne fait pas !

Prédateurs d'arbres, les automobilistes et les chiens ont acquis eux aussi le statut de symboles, de révélateurs pathologiques de la société.

Pendant que la voiture matérialisait par degrés la mesure brutale dictée par les machines à la vie de la communauté, le chien s'est vu investi d'un rôle compensatoire de refuge pour l'âme qui relègue parfois les humains au rang d'animaux de compagnie.

Marchez sur la queue d'un chien, la plupart du temps, c'est son maître qui aboie.

On m'a même parlé de certains catholiques intégristes férus de Walt Disney qui conserveraient sa virginité à leur chienne après l'avoir baptisée *Immaculée conception*...

Quoi qu'il en soit, le fait demeure : la gent canine n'est pas en odeur de sainteté auprès des jardiniers communaux.

C'est que les relents de pisse et d'excréments qui montent des gazons les plus verts leur en mettent plein le nez. Même en période de taille, il n'est pas rare qu'une chiure canine collée sous le soulier d'un collègue escalade une

échelle et provoque un vent de râles et de suffocations tout en haut, dans l'arbre.

– Qui est-ce qui a encore foutu le pied dans la merde ?

Dans l'état de puanteur qui accable de plus en plus le cadre de la vie publique et faute de compostage instantané, on a les symboles qu'on peut.

BONJOUR ALICE... ET SALUT L'ÉTRANGER !

Le buste en bronze de la poétesse Alice de Chambrier, à l'est du jardin anglais, figure chez nous le seul monument consacré à une femme. Sans confusion possible avec la contrebassiste rock du même nom, issue d'ailleurs de la même famille, Alice est née en 1861. Contemporaine de l'épopée industrielle des chocolats Suchard et du club anarchiste fondé par le prince Kropotkine à La Chaux-de-Fonds, auteur de *Sybille ou le châtelard de Bevaix* qui décrit les épreuves d'une jeune fille déjouant le Moyen Âge bestial pour parvenir avec sa virginité intacte au mariage, Mademoiselle de Chambrier inspire-t-elle encore les jeunes Neuchâteloises d'aujourd'hui ?

En tout cas pas l'étudiante qui a écrit sur un mur des lavabos du Collège latin : «Excusez les mecs. J'ai squatté vos gogues pour me faire triquer par mon copain».

Témoignage d'une sensibilité protestante d'ici au siècle passé, la poétesse n'en fut pas moins marquée par la voix de Hugo. Au même titre qu'une jolie souris blanche peut l'être par le rugissement surpuissant d'un fauve.

Son buste donc.

Il était voisin, voici deux ou trois ans, d'un petit amandier, seul du domaine communal, qui se couchait aux premières colères du temps. En dépit des soins diligents que nous autres, jardiniers de la Ville, lui vouions, rien n'y faisait, aucun tuteur, aucun étai.

Dès que le vent gonflait par trop ses joues, l'amandier ne tenait pas plus debout qu'un homme ivre.

Aussi, dûmes-nous finalement le débiter à la tronçonneuse avant d'en remplir une benne à déchets.

Disparition prématurée, lourde d'évocations poignantes.

Avant de quitter ce bas-monde et ses turbulences, à guère plus de vingt-deux ans, Mademoiselle de Chambrier avait durement fustigé le Turc, oppresseur du Bosniaque, sorte d'Antéchrist brutal que sa sensualité goulue lance aux troussees des jeunes filles pour les réduire au statut de bêtes à plaisir dans son gynécée infâme. Dans un récit intitulé *Emineh*, on voit même une Turque ravissante, mais christianisée, sauver sa virginité par un saut dans la mort plutôt que de la céder à l'un de ses compatriotes qui, sans le moindre sens des convenances, la poursuit.

La mosquée que des Turcs ont fondée dans une ancienne boucherie chevaline à deux pas de l'église réformée de la Coudre en dit long sur les mutations qu'a subies la vie de notre cité. Sous l'exigence croissante en main-d'œuvre du

commerce et de l'industrie, notre petite ville s'est enrichie de plusieurs communautés d'immigrés représentées au demeurant par un parti dans notre parlement local.

Que notre cité ait changé, l'immigration en constitue le signe le plus parlant.

Au nombre de mes collègues jardiniers se trouve un fondateur de la mosquée turque de la Coudre fidèle à la légende en tous points: fort comme un Turc, capable de soulever d'une seule main le tronc d'arbre qu'il vient de déraciner, fervent amateur des fessiers charnus des calendriers Jakob Maier dont les gros plans polychromes colorent les murs gris de nos entrepôts. Notre Turc est encore un grand patriote, capable de couvrir d'un seul jour le trajet d'ici à Rome et retour en voiture pour soutenir son club de football favori, l'imprévisible et redoutable Galatasaray d'Istanbul.

Dans notre service, qui dira jamais toute la fierté éprouvée d'avoir un Turc aussi turc parmi nous?

Un siècle après Mademoiselle de Chambrier, quel auteur de notre cité oserait prétendre qu'il n'est pas des nôtres?

L'AIR DE VERSAILLES

Travailler dans les jardins du Peyrou me laisse une impression que je ne trouve nulle part ailleurs. Celle qu'aurait pu me procurer le métier de friseur ou de perruquier du roi, par exemple. Toujours est-il que ces jardins symbolisent l'influence qu'a toujours eu chez nous certaine vision du monde bien française à l'opposé de la gauloise, ce goût bien français de la géométrie, de l'uniformité réductrice et des beaux alignements que l'officier Descartes sublima dans son système de pensée.

Loin d'une simple fantaisie ornementale, la conformation infligée depuis le Roi Soleil aux jardins le fut aussi, entre autres, à la langue et à l'urbanisme au nom du modèle culturel de l'Etat. Qu'a été notre petit pays sinon l'avatar calviniste, individualiste, intériorisé, chronométrique d'une même essence de représentation ? Triomphe du temps mécanique chez nous, triomphe de la Machine étatique, qui n'est pas que jacobine, dans l'Histoire du grand pays voisin.

L'un et l'autre, tout compte fait, se complètent admirablement.

Voici quelques décennies, le cadre « bien français » de la propriété du Peyrou abritait les activités « bien françaises » d'une personnalité qui résume à elle seule ce milieu royaliste, maurassien, qui n'a pas été sans poids dans notre chef-lieu républicain. En fondant le lycée artistique, ce témoin pittoresque a d'ailleurs marqué lui-même de façon indélébile la vie culturelle de notre cité.

Pour cet excellent homme, le Grand siècle français dominait toute l'histoire de la culture,

à commencer par ce chef-d'œuvre absolu de la peinture universelle que représentait, à ses yeux, le portrait de Louis XIV par Lebrun. Aussi, dans les réunions préparatoires d'un Cercle d'étude français qu'il tenta, dans son optique, de mettre sur pied en ralliant les principaux responsables culturels locaux, il ne manquait pas de lever son verre en s'écriant soudain : « Vive la monarchie ! », à l'ébahissement de ses invités.

Convert était le nom sans aristocratie ni particule du personnage qu'on présenta un jour à un Allemand, sans culture il fallait s'y attendre, à preuve qu'il s'esclaffa aussitôt de façon barbare. – Est-ce donc mon nom qui vous amuse ? demanda, plein de dignité, le royaliste Goth.

– Non, répondit le mal-léché, c'est seulement la couleur !



Kurt Etter, ancien chef jardinier

CULTIVATEUR CULTURAL CULTUREL

Ayant vécu la dénatura-tion du métier de bijou-tier après l'avoir appris, j'ai mesuré la déconsi-dération des métiers du paysage dès que j'y ai été lié.

La «mort des métiers» ne signifie pas forcé-ment leur disparition.

Il fut un temps où ces derniers n'avaient pas pour but la seule production de biens utiles. Ils constituaient tout autant une voie de connais-sance, une quête du sens ouvrant à une vision du monde.

C'est ainsi que la franc-maçonnerie à laquelle adhéra Mozart tire effectivement son origine et ses symboles du métier de maçon.

Aujourd'hui encore dans la tradition du boud-dhisme japonais, l'entretien ou la contemplation d'un jardin sont des moyens plus propices à l'approche de la vérité que la lecture du livre le plus érudit. Mais même sous la forme où il est pratiqué aujourd'hui chez nous, le métier de jar-dinier pourrait servir plus sûrement l'épanouis-sement de l'homme complet que le métier de danseur ou de réalisateur pour la télévision. Sa pratique conjugue tout un vocabulaire de gestes et de mouvements avec un savoir jamais achevé, constamment modifié par l'expérience. Ainsi, comprendre pourquoi tel arbre planté dans les règles de l'art dépérit met à mal bien des vérités générales et des abstractions.

Reste que l'estime de la profession dans l'échelle des valeurs sociales n'est pour rien dans l'éveil des vocations. Dans l'esprit du public, le jardi-nier, tout comme le paysan célébré par les

chants patriotiques, s'apparente moins au philo-sophe Goethe méditant sur la métamorphose des plantes qu'à ces nains de céramique flan-qués de brouettes qui déco-rent certaines plates-bandes.

– Ah! Monsieur, quel beau métier vous faites là, si près de la nature...

– Ah! Madame, si seulement je pouvais me trouver aussi près de la vôtre...

DYNAMITANTES DRAMATURGIES

– Imaginez que les retombées sociales de l'automatisation vous permettent de gagner autant qu'à l'heure actuelle en travaillant deux fois moins de temps. Que feriez-vous de cette part de temps qui vous serait rendue ?

La question posée au détour d'une discussion à tel ou tel de mes collègues suscite généralement la raillerie incrédule, prolongée par une contre-question du genre :

– En fait, un écrivain comme toi, le matin, ça se lève à quelle heure ?

– Ça dépend. Mais même en composant étendu sur mon lit, la dépense d'énergie, t'imagines pas. Le travail le plus dur que je peux venir partager ensuite avec vous l'après-midi, c'est strictement pour me détendre...

Le zigoto croit que je plaisante.

Mais, par delà le désenchantement de notre fin de siècle, imaginons tout de même que le plus grand nombre transforme sa manière de voir.

Que vaudrait pourtant une société du « temps libre » sans la redécouverte de l'être communautaire au fondement de la cité ? Une foire d'attractions pour oisifs, une salle d'attente où l'on finit par se cogner la tête aux murs dans le vain espoir de tuer l'ennui ? Quelle différence majeure avec ce que nous offre déjà la télévision ?

Voici quelques années, les indépendantistes corses, dynamitant l'antenne-relais de la TV française, provoquèrent le retour de leurs concitoyens dans la rue. Ces derniers pour quelques jours redécouvrirent les joies du jeu de boules sur les places publiques et l'art de la palabre à l'intérieur des cafés.

Si les Corses en fin de compte retombèrent bientôt sous la dépendance du petit écran, c'est que les bombes quelles qu'elles soient, ne seront jamais assez puissantes. Qu'il nous faut réinventer une dramaturgie de la cité.

Et si Ramuz a pu écrire que « ce qu'il y a de plus nouveau, c'est ce qu'il y a de plus vieux », pourquoi ne pas s'inspirer de ce qui faisait de la ville entière une constellation de symboles à ses origines, depuis celui qui ornait le moindre ustensile jusqu'à celui de la cathédrale qui rassemblait toute la tribu des autres, en passant par les célébrations innombrables, les fêtes, les processions et les carnivals qui rythmaient le corps de la communauté.

De la vieille souche, tirer une croissance nouvelle, un langage nouveau. Si la culture n'est pas dans ce sens-là, dans quel autre alors ?

Celui d'une camisole de force taillée par un grand couturier dans un asile tout confort dessiné par Mario Botta ?

TEMPS MORT RESSUSCITÉ

Mugissement doux du ventilateur de la cheminée du crématoire les longs après-midi où j'ai eu à désherber sur le parking à proximité.

Rien autant que ce son-là, sinon le doucereux de quelque publicité pour tampon hygiénique chantée par un chœur hollywoodien sur la radio neuchâteloise, n'est en mesure de me faire aussi subtilement froid dans le dos.

Le pire que la mort, c'est cet écho du gouffre climatisé qui hulule au cœur de nos existences. Faute de ce qui pourrait rendre son sens à notre vie collective, les carrières les plus brillantes comme les plus anonymes trouvent ici la commune mesure de leur unité perdue.

Selon d'où vient le vent, l'odeur de chair grillée se répand à distance égale, soit vers le home pour vieillards des Charmettes à l'est, soit vers l'école publique et obligatoire située à l'ouest, sur l'emplacement de l'ancien gibet de la cité. Cette odeur varie d'autant plus qu'elle se mêle parfois aux effluves des usines Philip Morris qui se trouvent à moins d'un kilomètre vers le lac, en contrebas.

– Tiens, tu vois là, ce qui sort... me fait un col-lègue. Ça doit être la fumée du gros de la voirie, l'ancien lutteur, il a eu le cancer des os. En tout cas, je sais qu'ils le brûlent cet après-midi... Cotiser comme ça toute sa vie pour la retraite et d'un seul coup, hop ! Fini avant d'être arrivé au bout, ça valait la peine !

Mais le son, ce dernier signe. Rien de plus saisissant que cette invariable monotonie. Le ventilateur de la cheminée de Beauregard, c'est

un peu notre automate Jaquet-Droz du chant funèbre, du requiem et du blues.

L'art y perd tous ses pouvoirs transfigurateurs. Funèbre ou non, il existe un pouvoir du chant humain de vaincre la mort au présent. J'en ai parlé un soir à la Colonia libera de la rue du Tertre avec Ercolino, peintre en bâtiment venu de la région des Marches. Je faisais allusion à ces mélopées des terrassiers et des maçons italiens du temps que j'allais à l'école, posant la question de savoir quand et pourquoi les chantiers désormais se sont tus.

– C'est vrai, m'a fait Ercolino. J'ai chanté moi aussi, jusqu'à voici dix ans à peu près. Même qu'un jour, j'étais en train de repeindre le cabinet d'un médecin qui me fait tout à coup :

– Mais, vous chantez du grégorien !

C'est vrai, j'ai dit. C'est du grégorien...

Puis Ercolino de décrire ce sentiment d'échapper au temps tandis qu'il chantait, d'être pleinement présent au présent. Sans plus attendre la fin de la journée, puis de la semaine, puis de l'année. Sans plus attendre la mise à la retraite et la voix de la cheminée qui finira par aspirer votre dernier fumet...

– Pourquoi je me suis arrêté, poursuit Ercolino, je n'en sais rien. Comme par exemple aussi, dans mon village là-bas dans le temps, il y avait des bergers illettrés qui savaient par cœur des strophes entières d'*Orlando furioso* et pouvaient improviser dans le même style en vers. Il doit en rester un très vieux s'il n'est pas déjà mort. Pourquoi tout ça disparaît, je n'y comprends rien...

Est-ce une réponse à cette interrogation ? J'ai entendu un chef d'orchestre italien raconter

comment il s'était soustrait, sous le fascisme, aux miliciens qui le recherchaient.

A l'ombre d'un caveau, il subit alors involontairement le genre d'épreuve à laquelle se soumettent les adeptes du soufisme et du vaudou, sans parler de l'initiation nocturne du prince Tamino à l'ordre maçonnique évoqué par la *Flûte enchantée* de Mozart.

Seul au cœur de l'obscurité, privé de tout ce qui parle d'ordinaire aux sens et les nourrit, contraint d'aller puiser au plus profond de lui-même les ressources mentales nécessaires à sa survie, le musicien décrivit ce qui équivalait pour lui à une sorte de mort.

– Puis vinrent les cloches de la libération qui fut aussi ma libération, enchaîna-t-il. En retrouvant la lumière du jour, parcourant les bois et les champs, je fus submergé d'une musique que je croyais entendre pour la première fois: celle que la nature nous dispense quand nous lui prêtons l'oreille. Malheureusement, la plupart des gens non seulement n'écoutent pas, mais en plus, ils se promènent en forêt avec un walkman.

Une ville pour la contemplation, a écrit Charles-Ferdinand Ramuz à propos de Neuchâtel.

Pour le percevoir pleinement, peut-être faut-il avoir été «mort» avant ?

NOUVELLE REVUE NEUCHÂTELOISE

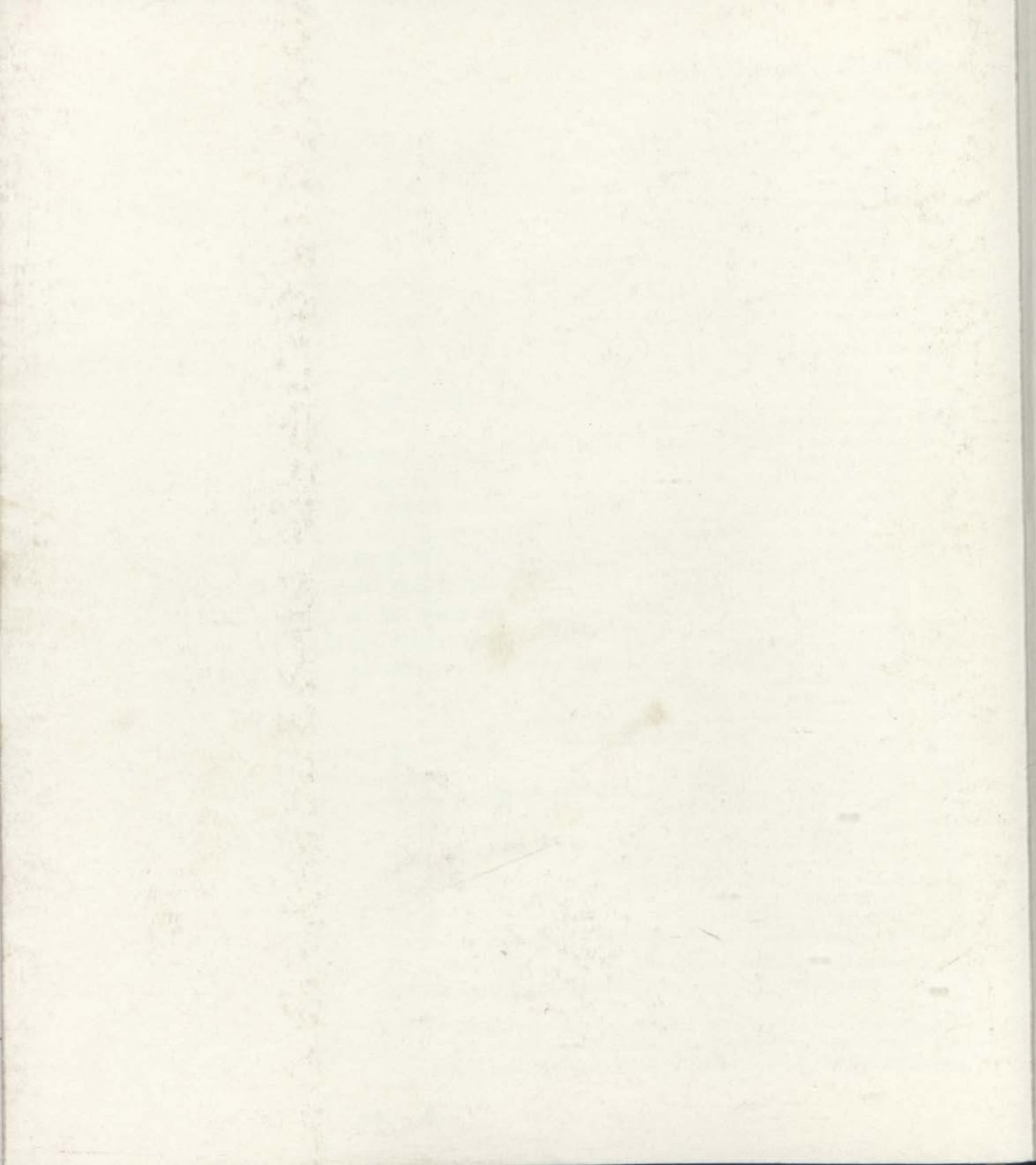
N° 4	<i>Autrefois la fête en Pays neuchâtelois</i> , 48 pages	Fr. 9.-
N° 5	<i>Nos chers impôts</i> , 48 pages	Fr. 9.-
N° 6	<i>Môtiers 85</i> , 48 pages	Fr. 9.-
N° 7	<i>Autour de la Carte de la Principauté de Neuchâtel dans les années de 1838 à 1845</i> , 40 pages	Fr. 15.-
N° 8	<i>Mais où sont passées les bêtes d'antan ?</i> 52 pages	Fr. 9.-
N° 9	<i>Urbanisme, expression d'une communauté</i> , 36 pages	Fr. 9.-
N° 10	<i>Etre et paraître: la ronde des modes</i> , 48 pages	Fr. 12.-
N° 11	<i>Cadrans solaires neuchâtelois</i> , 48 pages	Fr. 12.-
N° 12	<i>Description des Montagnes de F.-S. Ostervald</i> , 40 pages	Fr. 12.-
N° 13	<i>Au-delà de l'aménagement du territoire</i> , 40 pages	Fr. 12.-
N° 14	<i>Les mines d'asphalte du Val-de-Travers</i> , 48 pages	Fr. 15.-
N° 15	<i>Hauterive a 12000 ans</i> , 64 pages	Fr. 15.-
N° 17	<i>Promenade musicale dans le Pays de Neuchâtel</i> , 40 pages	Fr. 12.-
N° 18	<i>La dentelle aux fuseaux en Pays de Neuchâtel</i>	Fr. 15.-
N° 19	<i>La mosaïque en Pays neuchâtelois</i> , 56 pages	Fr. 15.-
N° 20	<i>L'affiche neuchâteloise: le Temps des Pionniers (1890-1920)</i> , 64 p.	Fr. 20.-
N° 21	<i>Histoire de la pêche dans les lacs jurassiens (XVIII-XX^e siècle)</i> , 32 p.	Fr. 9.-
N° 22	<i>Médaille, Mémoire de métal</i> , 64 pages	Fr. 15.-
N° 23	<i>40 ans de création en Pays neuchâtelois: histoire, peinture, littérature</i> , 88 pages	Fr. 15.-
N° 24	<i>Jean-Paul Zimmermann</i> , 64 pages	Fr. 15.-
N° 25	<i>Liliane Méautis, peintre de la lumière</i> , 64 pages	Fr. 15.-
N° 26	<i>La Chaux-de-Fonds vue par Charles-E. Tissot</i> , 40 pages	Fr. 15.-
N° 27	<i>Le bestiaire de la montagne des Ruillères sur Couvet</i> , 48 pages	Fr. 18.-
N° 28	<i>L'art monumental dans les bâtiments publics</i> , 96 pages	Fr. 20.-
N° 29	<i>Promenade: Valangin - La Borcarderie - Boudevilliers</i> , 48 pages	Fr. 15.-
N° 30	<i>Confiseries et confiseurs</i> , 48 pages	Fr. 15.-
N° 31	<i>Jules Humbert-Droz et la Suisse</i> , 48 pages	Fr. 15.-
N° 32	<i>Autour de la carte de D.-F. de Merveilleux</i> , 48 pages	Fr. 15.-
N° 33	<i>Childéric le lutin</i> , 56 pages	Fr. 15.-
N° 34	<i>L'essor de l'Art nouveau à La Chaux-de-Fonds</i> , 48 pages	Fr. 15.-
N° 35	<i>Neuchâtel: aux premiers temps du cinéma</i> , 48 pages	Fr. 15.-
N° 36	<i>Le closel Bourbon de Thielle-Wavre</i> , 56 pages	Fr. 15.-
N° 37	<i>Neuchâtel: aux premiers temps du cinéma (2)</i> , 56 pages	Fr. 15.-
N° 38	<i>Don Quichotte, illustré par Marcel North</i> , 128 pages	Fr. 27.-
N° 39	<i>Marat</i> , 96 pages	Fr. 15.-
N° 40	<i>Vieilles pierres 1933/1993</i> , 56 pages	Fr. 15.-
N° 41	<i>Description de La Chaux-de-Fonds</i> , par M. Laracine, 56 pages	Fr. 15.-
N° 42	<i>Le Griffon, 50 ans d'édition 1944-1994</i> , 56 pages	Fr. 15.-
N° 43	<i>Douze heures et tant d'art</i> , 64 pages	Fr. 15.-
N° 44	<i>Journal de voyage de Chs Bovet, Neuchâtel (Suisse)</i> , 64 pages	Fr. 15.-
N° 45	<i>Le Pâquier, Combe-Biosse, Chasseral</i> , 36 pages	Fr. 15.-
N° 46	<i>Mémoires, Jacques-Louis Grellet</i> , 48 pages	Fr. 15.-
N° 47	<i>Denis de Rougemont</i> , 84 pages	Fr. 15.-
N° 48	<i>La Saga des Borel</i> , 60 pages	Fr. 15.-
N° 49	<i>Eric de Coulon, dessins, aquarelles de jeunesse</i> , 36 pages	Fr. 15.-

Aux Editions de la Nouvelle Revue neuchâteloise:

Samuel de Chambrier, *Description topographique de la Mairie de Valangin*, réédition, 1988, Fr. 60.-.

Carte géographique de la Souveraineté de Neufchatel et Vallangin en Suisse de D.-F. de Merveilleux (1694), 81 x 52 cm, réédition, 1991, Fr. 84.-.

Edouard Elzingre, Martini, 1907, affiche de 82 x 141 cm, réimpression, Fr. 30.-.



nouvelle
revue
neuchâteloise

Les vins de Neuchâtel et



L'ÉTIQUETTE

nouvelle
revue
neuchâteloise

13^e année
Automne 1996 – N° 51

Publication trimestrielle
ISSN 0035-3779

Case postale 1827
CH 2002 Neuchâtel 2

Comité de rédaction:

Caroline Calame
rédactrice responsable

Maurice Evard
Michel Gillardin
Jean-Bernard Grüring
Daniel Mesot
Michel Schlup

Administration

Imprimerie Typoffset Dynamic SA
9, allée du Quartz
2300 La Chaux-de-Fonds
Tél. 039/26 04 74/75

Abonnement pour une année civile:

4 numéros: Fr. 40.–

Etranger: Fr. 50.–

Abonnement de soutien dès Fr. 45.–

Sauf avis contraire, abonnement
renouvelé d'office

Prix de ce numéro: Fr. 24.–

Compte de chèques postaux: 20-61-6
(pour s'abonner, le versement au CCP
suffit, avec adresse complète lisible)

Prochain numéro:

La Tour Jürgensen

Les vins de Neuchâtel et l'étiquette

par

Patrice Allanfranchini

Conservateur
du Musée de la Vigne et du Vin
du Château de Boudry

2276297

BPU Neuchâtel



1031015318

2, n

Don



Vin rouge de Cortaillod  Cant. de Neuchâtel en
Suisse.

La plus ancienne étiquette neuchâteloise.

Photo Alain Germond, Neuchâtel

QT 303/51



1996 / 3079

REMERCIEMENTS

La majeure partie des étiquettes reproduites appartiennent au Musée de la Vigne et du Vin du Château de Boudry.

Quelques-unes proviennent des collections de M. Jean-Paul Bourquin, de M. Alexandre David, du Domaine E. de Montmollin Fils et de la Maison Mauler & C^{ie} SA à qui l'auteur exprime ici toute sa gratitude.

Ce numéro spécial n'aurait pas vu le jour sans l'appui généreux de :

La Loterie romande

et des sociétés et entreprises suivantes :

La Compagnie des Vignolants du Vignoble neuchâtelois ;

Les Fabriques de Tabac Réunies SA ;

L'Honorable Compagnie des Vignerons.

Le comité de la Nouvelle Revue neuchâteloise tient à leur exprimer ici ses plus vifs remerciements.

INTRODUCTION

A notre époque où tout est réglementé, répertorié, catalogué, où l'informatique permet de suivre la trace de n'importe quel produit à travers les divers circuits de consommation, la présence d'une étiquette sur une bouteille de vin semble tout à fait normale. Même, il est presque inconvenant de découvrir un flacon qui en est dépourvu ! Notre statut de consommateur exige que nous soyons renseignés sur les marchandises que nous acquérons et des lois veillent pour que les produits vendus soient rigoureusement conformes aux indications données sur les emballages. Les vins n'échappent plus à ces exigences.

Cependant, entre la législation actuelle et l'apparition des premières étiquettes de vins, quel long chemin a été parcouru !

Et celles-ci, à travers le monde, se comptent désormais par millions à tel point qu'il est impossible de dresser des inventaires exhaustifs. Nous nous bornerons donc ici, tout en étant fort lacunaire, à survoler ce que, un peu pompeusement, nous appelons l'histoire de l'étiquette neuchâteloise, soit un regard sur celles qui ont été utilisées dans le pays de Neuchâtel au XIX^e siècle, au début de ce siècle et sur quelques exemplaires d'aujourd'hui.

Le vignoble neuchâtelois ne recouvre maintenant que 615 hectares de vigne et ne compte que quatre-vingts encaveurs. Il y a un peu plus de cent cinquante ans, les ceps couvraient une surface de plus de 1300 hectares et les vignerons-encaveurs se comptaient par centaines !

La plupart ne commercialisaient pas leurs vins ou le faisaient dans un cercle restreint. Rares étaient ceux qui exprimaient le besoin de faire connaître leur marque par des supports publicitaires. Une clientèle bien fidélisée suffisait à l'écoulement. Du reste, sur les quelque cinq à six millions de litres produits annuellement, les deux tiers étaient bus dans le canton ; le tiers restant, exporté vers la Suisse alémanique. Et seuls les vins qui sortaient des frontières cantonales avaient besoin avant 1848 de certificat d'origine. C'est le 7 août 1809 que le Conseil d'Etat avait mis en place cette pratique, afin d'aplanir les difficultés rencontrées avec le canton de Berne. Ces papiers délivrés au début par six fonctionnaires assermentés, puis seize dès 1820, garantissaient la provenance et l'origine des vins qui quittaient le pays. Chaque préposé devait tenir une comptabilité exacte des délivrances qu'il effectuait au cours de l'année puis rendre des comptes au Conseil d'Etat. Les certificats délivrés servaient ainsi de marque d'appellation ; en quelque sorte, ils furent les précurseurs des étiquettes !

Doit être visé avec
indication de dates,
à chaque douane ou
bureau de péage.



CERTIFICAT D'ORIGINE

POUR LE BLÉ, LES VINS ET VINAIGRES, FROMAGES,
ET TABAC EN FEUILLES.

*Moi soussigné nommé Préposé de
déclare par le présent que le ^{batelier}_{voiturier}
a chargé aujourd'hui les marchandises suivantes : savoir*

*J'atteste que ces marchandises chargées chez
et destinées pour le Canton de sont,
ainsi que cela a été déclaré sermentalement, un vrai produit
du sol du Canton de Neuchâtel, et ne contiennent rien qui soit
d'origine étrangère.*

*Les tonneaux ou caisses (lorsqu'il sera question de vin ou vi-
naigre) ont été cachetés ou plombés du même sceau apposé au
présent certificat.*

*Le présent certificat ne doit pas être séparé de la marchan-
dise à laquelle il est relatif, ni de sa lettre de voiture; il n'est
valable que pour trente jours.*

*En foi de quoi j'ai délivré le présent certificat, et l'ai muni
de mon cachet.*

A

le

Visé pour authenticité de la signature ci-dessus,

L'Officier de la Juridiction,

Louis de Muron.

LA PLUS ANCIENNE ÉTIQUETTE NEUCHÂTELOISE

Il s'agit de celle qui fut utilisée par le D^r Henry-Louis Otz.

Ce médecin, né en 1785 et décédé en 1861, appartenait à une famille originaire d'Oberbalm (BE) établie à Cortaillod au milieu du XVIII^e siècle. Parallèlement à la pratique de la médecine, qui s'exerçait chez eux de père en fils, les Otz avaient acquis à Cortaillod un important domaine viticole dont ils commercialisèrent les produits. Et, pour les vins rouges qu'ils vinifiaient, ils utilisèrent, dès les années 1820, une étiquette particulière.

Gravée sur bois en planche de huit exemplaires et tirée sur des feuilles qu'il fallait découper avant de pouvoir les utiliser, sans doute par un ouvrier travaillant dans une des fabriques d'indiennes de Cortaillod, cette étiquette présente de petites différences entre les spécimens d'une même planche, dues à la répétition de la gravure.

L'intérêt de cette étiquette réside principalement dans l'image qu'elle présente. A l'instar de la mode mise en place par les védutistes suisses, elle offre un regard topographique sur Cortaillod. Et rares en effet sont les anciennes vues de ce village, dont l'iconographie ancienne reste fort modeste. Seule une estampe d'Abram-Louis Girardet, parue en 1797 dans les *Etrennes historiques* et intitulée *Vue de Cortaillod prise du sud-ouest*, donne presque le même regard sur le village. Cependant, les visées recherchées par Girardet et le graveur anonyme de l'étiquette sont très différentes. Girardet a respecté assez

fidèlement le paysage et la topographie du site alors que l'étiquette n'offre que la silhouette générale du village, puisque plusieurs immeubles ont été contractés ou carrément supprimés.

Pour saisir Cortaillod sous cet angle, le dessinateur de l'étiquette s'est placé sur une petite colline au lieu-dit la Rondinière. De là, on embrasse tout le village ainsi que son port, hameau dit le Petit-Cortaillod, supprimé ici par le dessin du tronc d'arbre et du pampre de vigne.

DATATION DE CETTE ÉTIQUETTE

Certains affirment que cette étiquette aurait été utilisée depuis 1796, comme l'indique une reprise de cette vue, il y a une trentaine d'années par une cave coopérative de Cortaillod. Cependant, cette datation est erronée: premièrement parce que l'étiquette originale porte en légende «Cant de Neuchatel en Suisse» et que Neuchâtel est devenu canton suisse le 12 septembre 1814; deuxièmement, à cause de la redingote et du chapeau du propriétaire, qui sont propres à la mode de la Restauration.

Et troisièmement, on sait que la maison située tout à droite fut bâtie en 1801 et qu'avant cette date, cette parcelle était en vigne. L'importance du verger au sud de la maison laisse bien penser qu'il est planté depuis une bonne vingtaine d'années!

Tout concourt à dater cette étiquette aux alentours de 1820.



Vin rouge de Certaillos ^{7/22}/₂₃ Cant. de Nuchatel en Suisse



Vin rouge de Certaillos ^{7/22}/₂₃ Cant. de Nuchatel en Suisse



Vin rouge de Certaillos ^{7/22}/₂₃ Cant. de Nuchatel en Suisse



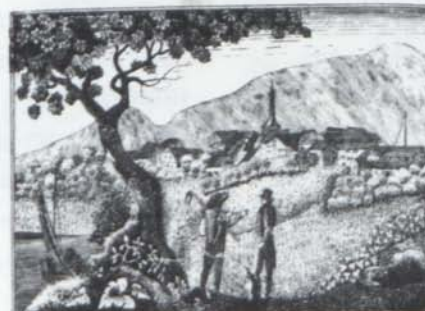
Vin rouge de Certaillos ^{7/22}/₂₃ Cant. de Nuchatel en Suisse



Vin rouge de Certaillos ^{7/22}/₂₃ Cant. de Nuchatel en Suisse



Vin rouge de Certaillos ^{7/22}/₂₃ Cant. de Nuchatel en Suisse



Vin rouge de Certaillos ^{7/22}/₂₃ Cant. de Nuchatel en Suisse



Vin rouge de Certaillos ^{7/22}/₂₃ Cant. de Nuchatel en Suisse

UNE SCÈNE DE VIE VITICOLE

Au-delà de ces considérations chronologiques, cette étiquette intéresse à plus d'un titre l'historien du vignoble. En effet, elle met en scène le propriétaire, en l'occurrence le D^r Henry-Louis Otz, avec un vigneron, portant hotte et croc ou fossoir, au pied d'un arbre qui est un mûrier. En effet, à la fin du XVIII^e siècle, on avait tenté à Cortaillod la culture du ver à soie; de nombreux mûriers avaient été plantés. Cette sériciculture avait été introduite afin d'éviter les pénuries de coton dont les fabriques d'indiennes pouvaient souffrir.

Les bourgeois avaient alors recours aux vignerons-tâcherons, auxquels ils remettaient leur domaine à cultiver selon divers types de contrats allant du simple métayage au salariat. Toutefois, les bons propriétaires veillaient à ce que les différentes saisons à donner aux vignes soient correctement effectuées. Pour cela, ils se groupaient en associations ou compagnies de vignerons afin de réglementer et surveiller, par de fréquentes visites menées par des experts, le travail des vignerons, qui étaient récompensés ou mis à l'amende selon la qualité du travail fourni.

LE VIN DE CORTAILLOD

Ce village, célèbre pour la civilisation néolithique qui porte son nom, l'est aussi pour son clone de pinot noir homonyme. Au début du

XIX^e siècle, la production des deux mille ouvriers de vigne du cru était d'environ 320 bosses, soit 295 000 litres par année, dont 120 000 litres étaient consommés sur place, dans les cabarets ou chez les particuliers comme nous l'apprend Moïse Matthey-Doret dans sa *Description topographique et économique de la Mairie de Cortaillod*. Le reste était exporté. A cet égard, le port du Petit-Cortaillod jouait un rôle considérable. Pour rappeler l'importance des transports par bateau, l'artiste a dessiné une barque chargée de tonneaux qui évoque la fameuse voie de Soleure, soit de la Suisse allemande, grande consommatrice de vins de Neuchâtel.

Est-elle vraiment la plus ancienne étiquette à vin du pays? Nous pouvons l'admettre si nous prenons comme critère le fait qu'elle ait été gravée et imprimée. Cependant, certains vignerons posaient sur leurs bouteilles des étiquettes manuscrites dont les millésimes fort anciens pourraient susciter la convoitise de nombreux amateurs! Néanmoins, cette étiquette fut précédée par des exemplaires utilisés pour des alcools ou de l'absinthe, qui prouvent que, dès la fin du XVIII^e siècle, des Neuchâtelois se sont préoccupés de donner des marques aux produits qu'ils commercialisaient. Par exemple, la maison DuPasquier de Gélieu de Colombier fit imprimer des feuilles pour permettre l'étiquetage de leurs alcools: «Parfait amour», «Crème de noyaux fine», «Anisette fine de Bordeaux», «Curaçao fin», «Eau de canelle».

LE MILLÉSIME 1834

Parmi les années exceptionnelles que la viticulture du XIX^e siècle a connues, il en est une qui fut unanimement reconnue à travers tous les vignobles d'Europe comme la plus fameuse, c'est 1834. En Champagne, les vins de cette année furent millésimés; dans les vignobles allemands, de nombreuses étiquettes furent alors imprimées; il en fut de même en Suisse. A Neuchâtel, on vendangea le 24 septembre et la récolte fut qualifiée d'excellente et d'abondante; les vins rouges étaient parfaits. Auguste L'Hardy d'Auvernier la commente ainsi: «En 1834, la récolte des vignes a été très abondante, surtout dans les terres légères & dans les vignes tardives & élevées des Villaret, Creux de Boudry, & ca... Les bonnes vignes dans les fortes terres du bas n'ont pas donné dans la proportion des terres légères. Il y a plusieurs vignes de très bas prix de 5, 6 ou 7 Louis l'ouvrier (de 342 mètres carré) qui ont rapporté en 1834, le 25% d'autres le 50%, d'autres le 75% de leur capital; mais cela arrive très rarement & de mémoire d'homme on n'a fait une récolte aussi abondante. Il y a du vin & du vin...»

Pourtant l'étiquette que nous conservons pour le vignoble neuchâtelois et qui annonce fièrement ce millésime n'a pas été dessinée en 1835 mais après 1848 comme la présence des armes de la République et Canton de Neuchâtel l'atteste.

Ainsi, le vin blanc proposé à ce concours agricole de Colombier au prix de deux francs était un vin qui avait quinze ans d'âge. On peut se demander si un Neuchâtel blanc de quinze ans



était encore buvable. Pour répondre à cette question, il faut se pencher sur les pratiques de vinification en usage à l'époque. Un texte anonyme de 1822 nous apprend: «Les vins blancs ou rouges de Neufchatel sont conservés dans de grands tonneaux d'une contenance de 6000, 10000 jusqu'à 20000 litres et au delà. On les sépare de leur lie en les soutirant aux mois de Mars et d'Avril de l'année qui suit la vendange. Les blancs se conservent en tonneaux pendant 6 à 8 ans. Les rouges, étant plus délicats, se conservent moins longtemps. Pour avoir des vins dans toute leur bonté, on les met en bouteilles dès la seconde ou la troisième année, alors on peut les garder 15 à 20 ans.»

Et à la question de savoir quels sont les vins qui se conservent le mieux, l'auteur répond: «Les vins blancs se conservent plus longtemps que les rouges. Les uns et les autres perdraient de leur force et de leur arôme par un séjour dans des tonneaux prolongé au delà de 5 à 6 ans. Les vins faibles que produisent certaines localités demandent seuls à être bus dans l'année qui suit la récolte.»

A l'instar de nombreux autres documents, ce texte prouve que nos ancêtres préféraient les vieux vins blancs. Ceux-ci prenaient de la couleur et se madérisaient quelque peu, qualité recherchée à l'époque. De plus, l'absence d'une chaptalisation favorisait le vieillissement.

Cependant, les viticulteurs de l'époque n'essayaient pas systématiquement de conserver longtemps leurs vins. La plupart du temps, ils les commercialisaient le plus rapidement possible,

surtout si l'année avait été moyenne ou médiocre. Dès que le vin était jugé prêt, il était mis sur le marché à un prix souvent plus élevé que celui du vin de l'année précédente. En suivant l'évolution du prix du vin au cours des mois, on remarque fréquemment que sa valeur chute avec l'arrivée de l'été, laissant supposer qu'il perdait de sa qualité, voire qu'il se piquait ou s'oxydait. Seuls quelques millésimes de garde et des vins qui étaient conservés en bouteilles pouvaient voir leur prix augmenté au cours du temps.

D'après certains témoignages, au début du XIX^e siècle, le commerce n'était plus aussi facile que durant le dernier tiers du XVIII^e siècle. Un grand nombre de mauvaises années (1810, 1813, 1816, 1817, 1821, 1823, 1829, 1830, 1831) a mis à mal les vignerons à tel point qu'Auguste L'Hardy peut écrire: «A présent que les affaires et le commerce de vin devient très difficile & qu'il faut des vins choisis: pour-quoi ne spéculer-t-on pas sur du vin choisi absinthé ou non qu'on mettrait en bouteilles en mars sur sa lie, qui mousse comme du Champagne et qui est goûté et bu comme une liqueur?»

Cette pensée permet de comprendre pourquoi les frères Bouvier se sont lancés dès 1811 avec succès dans l'élaboration de vins de Neuchâtel mousseux. Il leur semblait en effet nécessaire de trouver d'autres débouchés pour les vins. L'Hardy dit: «Si la population a beaucoup augmenté, on boit cependant beaucoup moins et l'on voit moins de soulons que ci-devant en France & partout.» Il convenait de trouver comment améliorer la qualité des vins locaux pour concurrencer les importations de vins étrangers.

Dès le milieu du XVIII^e siècle, avec le développement des premiers encavages commerciaux, des vigneron commencent à mettre plus fréquemment du vin en bouteilles, choisissant pour cela des vins qu'ils jugeaient dignes d'être conservés et vieillis, suivant ainsi la mode et le goût des habitants des Montagnes neuchâtoises qui préféraient les vins vieux aux jeunes, habitués qu'ils étaient aux vins de France, dont ils faisaient le commerce malgré la résistance farouche des habitants du Vignoble, qui souhaitaient des mesures protectionnistes.

Cependant, les années où les vins étaient jugés dignes d'être embouteillés ne se suivaient pas systématiquement et il était fort fréquent que deux ou trois bonnes années soient suivies par une série de fort mauvaises. Des vigneron affirment alors qu'une récolte sur quatre mérite la bouteille !

Dans son journal, Auguste L'Hardy d'Auvernier nous dit à ce propos : « Dans le Vignoble, on boit toujours les vins nouveaux et les mauvais vins ; au Val-de-Ruz & hors du Vignoble, c'est toujours des vins vieux des bonnes années. En 1835, on buvait hors du Vignoble avant le soutirage que des 1832 et 1833. En 1836, on ne boit que des 1834 & pas de 1835 ; en sorte qu'il faut toujours des vins vieux des bonnes années. » On considère donc les vins qui ont plus d'une année comme vins vieux.

Les premières bouteilles étaient soufflées à la main et toutes avaient une forme différente. Le verre lui-même pouvait être fort épais d'un

côté et fort mince de l'autre. Au moindre choc, ces bouteilles cassaient. Auguste L'Hardy confirme : « En août 1835, je mis en bouteille environ 800 bouteilles de vin de 1834 de choix. Le vin travaillait dans les bouteilles qu'on a entassées de suite. Des bouteilles sautoient déjà en entassant. Etant dans le cas de remuer des bouteilles d'une case d'environ 80 bouteilles, j'en ai trouvé 29 cassées dont 3 à 4 non vidées mais coulant étant cassées : je remarque que le verre des bouteilles de Semsales est plus cassant que le verre de France Vieille Loye et Bélieux. Je ne remettrai jamais en bouteilles si vite : il faut attendre les fraîcheurs de septembre ou bien au mois de mars suivant, alors le vin est vif et ne dépose pas dans les bouteilles ; il faut laisser faire le vin mousseux à Mrs Bouvier et autres. On dit qu'il ne faut pas d'abord entasser les bouteilles après les avoir bouchées. »

L'Hardy précise encore : « Il est de fait que nos vins mis jeunes en bouteilles sont meilleurs et se gardent beaucoup plus longtemps que quand on attend trop tard. Il faut que le vin soit parfaitement limpide pour le mettre en bouteilles surtout en mars sur sa lie et pour y parvenir, il faut le mettre en perse pendant quelque temps et en tirer de temps en temps quelques bouteilles ; alors il s'éclaircit plus promptement. »

Les effets de la fermentation malo-lactique étaient fort mal maîtrisés et l'impossibilité que les vigneron avaient de pouvoir chauffer ou refroidir leurs caves à leur guise impliquait que cette deuxième fermentation survenait avec le retour de premières chaleurs durant le mois de mars. Mettre alors les vins en bouteilles, c'était

encourir que celles-ci explosent sous l'effet de cette prise de mousse non désirée. Le témoignage de L'Hardy est à cet égard révélateur.

Et avant d'utiliser des bouchons en liège, les vignerons fermaient leurs flacons avec des chevilles en bois entourées d'étoupes. Ils badigeonnaient ensuite les goulots avec une sorte de goudron. Cette manière de faire n'assurait pas une étanchéité parfaite et par voie de conséquence, une garantie de vieillissement optimale.

La venue du liège au cours du XVIII^e siècle permit des bouchages de bien meilleure qualité, bien qu'il fallût encore choisir les bouchons en fonction des bouteilles qui n'étaient pas calibrées.

Quant aux bouchons eux-mêmes, avant de pouvoir les employer, ils devaient subir quelques opérations décrites dans les articles 4, 5 et 6 d'un placard de la fin du XVIII^e siècle intitulé *Manière de mettre en bouteilles les vins rouges de Neuchâtel*. Il est intéressant de les citer :

«4. On se sert toujours de bouchons neufs en liège fin, que l'on prépare avec un pressoir, qui en comprime fortement les pores. Ce pressoir est composé de deux lames de fer qui tiennent ensemble par une charnière, & qui présente intérieurement deux encoches pour y mettre & presser les bouchons; ce qui se fait à la faveur d'un manche qui termine l'une des lames, tandis que l'autre est fixée par deux vis à un bloc de bois pour donner l'appui.»

«5. Les bouchons étant ainsi pressés; à mesure qu'un ouvrier remplit les bouteilles, un second

choisit pour chaque bouteille un bouchon qui y entre bien difficilement, & se contente d'abord de le faire entrer avec la main aussi avant que possible.»

«6. On tape ensuite les bouchons avec un petit marteau de bois, en observant avant de taper, de tremper le bout du bouchon dans un verre de même vin, pour le rendre plus glissant; le bouchon tapé, on passe la main dessus, pour enlever toute humidité.»

Ces opérations montrent à l'envi à quel point une mise en bouteille à la fin du XVIII^e siècle relève du pur artisanat. Quant aux bouchons eux-mêmes, ils coûtaient relativement cher. Même, au gré des ans, leur prix variait. Par exemple, en 1790, cent bouchons se vendaient six batz, soit l'équivalent d'une journée de travail d'un vigneron-tâcheron. En 1793, 7 batz; en 1796, 13 batz; en 1798, 9 batz.

Les premières bouchonneuses firent leur apparition au cours du XIX^e siècle. En bois d'abord et souvent de fabrication artisanale, elles furent ensuite fabriquées par des maisons spécialisées.

«7. Après quoi on goderonne les bouteilles avec un goderon composé d'une livre de poix blanche, autant de poix résine, & de trois lots de térébenthine, avec une cuillerée d'huile.»

A ce propos, L'Hardy ajoute: «Le goudron pour goudronner les bouteilles se vend chez les apothicaires à 5 batz la livre; on le fond dans une casse & on l'entretient chaud sur un chaudron de braise; étant fondu on plonge un peu le bout

de la bouteille dedans, on tourne un peu la bouteille dedans puis en sortant la bouteille on la tourne encore pour que le goudron fondu et chaud reste sur le bouchon & ne coule pas par terre. Cette opération va très vite quand on a l'habitude. Le goudron donne un peu de relief au vin & à la bouteille & surtout conserve le bouchon contre les vers qui les rongeraient, surtout le vin destiné à garder longtemps.»

Il semble donc qu'en 1834, on se préoccupait davantage des problèmes de mise en bouteilles que de l'étiquetage des vins, en tout cas à Neuchâtel pour les vins courants. Cependant, comme le millésime 1834 s'est révélé avec le temps devenir un nectar hors norme, il est fort possible que des négociants firent imprimer quelques années plus tard des étiquettes de ce millésime, profitant ainsi de valoriser avec de telles vignettes un cru aussi exceptionnel. Ceci expliquerait le grand nombre d'étiquettes portant ce millésime, surtout pour les vins du Rheingau.



DE L'USAGE DE LA LITHOGRAPHIE

La plus ancienne étiquette neuchâteloise fut certainement gravée sur du poirier à l'instar des bois d'impression pour les indiennages. Cependant, c'est le développement de la lithographie inventée en 1796 par Aloys Senefelder (1772-1834) qui va permettre le développement des étiquettes pour le vin. Dans le pays de Neuchâtel, plusieurs ateliers de lithographes virent le jour. Le premier fut ouvert en 1822 à Cornaux par Ferdinand-Louis Gagnebin (1783-1850) avant d'être déplacé à Neuchâtel en 1831. Parmi les autres ateliers, il faut citer celui de Prince-Wittnauer qui fut repris en 1831 par Charles-Rodolphe Weibel-Comtesse (1796-1856), puis en 1837 celui de Louis-Ami-Hercule Nicolet (1801-1872), qui utilisa la chromolithographie et qui fit faillite en 1845. Dans la procédure de liquidation, il est dit que des milliers d'étiquettes furent alors livrées à Bouvier & Cie, fabricants de vins mousseux.

Tout au long du siècle, d'autres ateliers virent le jour et imprimèrent des étiquettes, tels Furrer, Sonrel, Gendre, Château, Givord, etc...

L'atelier lithographique Gendre s'est même spécialisé à la fin du XIX^e siècle dans l'impression d'étiquettes, tant pour les alcools et spiritueux que pour les vins comme l'attestent d'innombrables étiquettes.

DES ÉTIQUETTES POUR DES MOUSSEUX

C'est au vin de Champagne que nous devons la diffusion d'étiquettes romantiques à partir de 1840. Les techniques de la lithographie sont alors à leur apogée. Les bleus, les ors, les argents, les noirs donnent à ces vignettes une qualité et une richesse incomparables.

Pour que leurs produits ne déparent pas ceux de la Champagne, les frères Bouvier utilisèrent aussi des étiquettes où l'argent et le bleu dominaient. Depuis 1831, leur qualité de fournisseur breveté de Sa Majesté le Roi de Prusse ajoutait du panache et du sérieux au produit proposé.

De 1811 à 1829, ils furent les seuls à élaborer des vins mousseux à partir de raisins neuchâtelais, utilisant toutefois les procédés de vinification affinés tout au long du XVIII^e siècle par les vignerons champenois. Il faut dire que le caractère carbonique des raisins neuchâtelais convient parfaitement à la maîtrise d'une fermentation en bouteille génératrice d'une prise de mousse.

En 1829, une concurrence apparaît avec la création à Môtiers d'un établissement de vins mousseux du pays, de vins non mousseux suisses et étrangers, de liqueurs, d'eaux-de-vie, d'absinthe et de fromages, fondé au prieuré Saint-Pierre par Abram-Louis Richardet. Toutefois, dès le départ, cet établissement eut à souffrir de difficultés financières dues à l'impossibilité que Richardet avait à faire entrer dans le Vignoble les bouteilles de vins mousseux qu'il souhaitait

écouler, bien que le raisin provienne du Vignoble et en particulier de Cortaillod. En effet, le 12 avril 1831, le Conseil d'Etat avait refusé à Louis Richardet l'exemption de droit exigé des vins étrangers qui entraient en bouteilles dans le Vignoble car on considérait que le fait qu'ils fussent élaborés au Val-de-Travers n'en faisait pas des vins de Neuchâtel! On avait surtout peur qu'il utilise des vins venant de France! Toutefois, on lui accorda des actes d'origine et de fabrication pour les vins exportés afin d'empêcher qu'une faillite ne soit prononcée.

Cette situation impliquait que Richardet ne pouvait écouler ses produits sur le Littoral qu'en s'acquittant des droits d'entrée auxquels étaient soumis les vins étrangers. Pour le reste du territoire cantonal, il jouissait des mêmes droits que les habitants du Locle ou de La Chaux-de-Fonds. Son commerce ne pouvait être viable qu'en exportant ses vins. Une étiquette pour le millésime 1849 atteste d'un commerce avec l'Australie.

En 1833, les Etablissements de la Rochette, dont le but était de promouvoir les vins de Neuchâtel hors du Vignoble, se mettent aussi à élaborer des vins mousseux. En 1835, cette maison passe entre les mains des frères Virchaux qui quittent la Rochette pour s'installer à Saint-Blaise. Un quatrième manipulant se lance en 1838 dans l'élaboration de vins mousseux: il s'agit d'Auguste Leuba de Colombier.

Suite à de longues tractations, le Conseil d'Etat de Neuchâtel avait obtenu le privilège d'exporter annuellement 40 000 bouteilles de vins mousseux

dans les Etats et l'Union douanière allemande en ne payant que les 2/5 des droits d'entrée normalement exigés. Si les frères Bouvier étaient à l'origine les seuls à profiter de ce privilège qui leur avait été attribué par décret royal, ils durent avec le temps le partager avec les autres maisons, ce qui fut source de divers conflits.

En 1838, la maison Bouvier a manipulé 125 000 bouteilles de vin mousseux. Dans une lettre au président du Département des finances datée du 31 octobre 1839, Jean-Jacques Bouvier rappelle : « Nos affaires prennent de jour en jour une plus grande extension; toute notre sollicitude tend à bonifier la qualité de nos vins mousseux & à en augmenter la réputation dans l'étranger. Ceux de notre dernier tirage seront d'une qualité supérieure à tout ce que nous avons fait jusqu'ici.

» Nous avons l'espoir fondé d'expédier très prochainement & toutes les années notre contingent de 20 mille bouteilles dans les Etats de l'Union des Douanes Allemandes & il serait bien fâcheux pour nous d'être exposés à tout moment à nous en voir retrancher une partie.

» Vous savez, Messieurs, que c'est à nous que l'on doit l'introduction de cette industrie dans notre Vignoble & que c'est nous qui avons fait tous les frais & les démarches nécessaires pour obtenir un privilège qui d'abord nous était personnel... »

Comme le contingent annuel n'avait jamais été épuisé, l'Etat en avait réparti la jouissance entre les trois, puis les quatre maisons de mousseux existantes alors, en se basant sur les expéditions

réelles qui étaient faites par chacune d'elles. Les comptes étaient faciles à tenir puisque chaque départ de bouteilles était accompagné d'un certificat d'origine. Cependant, chaque année, ces maisons essayaient de remettre en cause la répartition fixée par l'Etat pour obtenir une meilleure part de marché.

Pourtant, en 1842, alors que ce privilège semblait être remis en cause par la Direction générale de l'Union des Douanes à Carlsruhe, elles firent front commun pour demander à l'Etat d'intervenir pour que les droits acquis soient conservés. Dans une lettre datée du 24 décembre 1842 adressée au Conseil d'Etat, il est dit : « L'arrêt de la direction générale interdit l'entrée ou au moins ordonne de soumettre au plein droit tout vin mousseux désigné comme vin neuchâtelois & dont l'étiquette serait en contradiction avec le certificat d'origine et cela lors même que les certificats & le plombage seraient en tout point conformes au règlement.

» On concevra aisément que si cet arrêt reçoit son exécution, notre industrie en recevra un préjudice considérable; en effet quoique nos vins puissent par leur qualité faire concurrence aux vrais champagnes, cependant cette concurrence ne peut se maintenir au moins pour le moment présent qu'autant que les bouteilles sont munies d'étiquettes au gré des commettants; il ne faut point se dissimuler qu'il existe encore une prévention générale contre tous les vins qui ne portent pas une étiquette française, il serait inutile de lutter contre cette prévention qui ne peut être détruite qu'à la longue; c'est à quoi tendent tous nos efforts, comme à l'accomplissement

de notre intérêt le plus pressant; car il est bien clair que lorsque nous serons arrivés au point où notre marque & nos étiquettes seront demandées; ce sera seulement alors que nos efforts seront couronnés de succès et que le perfectionnement de nos produits leur vaudra une réputation justement méritée.»

Peu importe ici de savoir comment ce conflit fut résolu. Disons simplement qu'il le fut. Cette lettre, en revanche, atteste que les bouteilles de vins mousseux étaient expédiées étiquetées. Il fallait donc mettre des étiquettes aux vins qui sortaient du pays, surtout si l'on voulait rivaliser avec les produits champenois. L'étiquette devenait l'image représentative des maisons! La nécessité de se démarquer imposa les marques et par voie de conséquence, les étiquettes!

On comprend dès lors aisément que la maison Bouvier ait fait imprimer des milliers d'étiquettes par Nicolet et ait exigé de récupérer les lots tirés dans la masse en faillite de cet atelier de lithographie.

Les autres maisons firent sans doute de même. Et comme il fallait que les étiquettes aient la même tenue, voire la même qualité que celles utilisées en Champagne, les maisons neuchâtelaises imitèrent les impressions champenoises tant dans les couleurs que dans le graphisme.

Dans les dernières années du XIX^e siècle, d'autres maisons neuchâtelaises proposèrent des vins mousseux appelés simplement «Champagne», vu que le terme n'était pas encore

protégé et réservé exclusivement aux vins issus de la Champagne viticole. Par exemple, Emile Haller Fils, négociant à Neuchâtel, fait imprimer à la lithographie F. Gendre une étiquette proposant un «Champagne Grande Marque Suisse» qui aurait obtenu une médaille d'argent à Paris en 1889. Les Virchaux, quant à eux, proposent tout simplement des «Champagne de Neuchâtel»! Quant à Louis Mauler, il commercialise du Cortaillod Mousseux ou Crémant en Angleterre, aux Etats-Unis et au Canada; du Champagne Grand Mousseux; mais aussi du Sillery Mousseux qui provient de la Champagne viticole.



DE L'ŒIL-DE-PERDRIX ET DES VINS ROUGES D'HIER

L'œil-de-perdrix n'est pas qu'une petite tumeur douloureuse de l'orteil, c'est avant tout en Suisse l'extraordinaire vin de Neuchâtel tiré d'un pinot noir légèrement cuvé qui faisait dire au comte d'Escherny dans une lettre à Jean-Jacques Rousseau: «Les vins de Cortaillod, dans les bonnes années sont aussi bons que les meilleurs vins de Bourgogne.»

Aujourd'hui, cette remarque paraît totalement déplacée et quiconque de quelque peu sensé n'oserait une telle comparaison.

Au XVIII^e siècle pourtant, cette assertion était tout à fait plausible. En deux cents ans, l'art de la vinification a fait des progrès considérables et les goûts ont évolué. A l'époque, les Pommard et les Volnay n'étaient que légèrement teintés et fort légers à l'instar des vins rouges de Neuchâtel. Et comme les uns et les autres proviennent de pinot noir, la confrontation se comprenait et se justifiait !

En Bourgogne comme en Champagne, ainsi que l'attestent quelques anciennes étiquettes, le nom «œil-de-perdrix» fut utilisé au XIX^e siècle pour présenter des vins rosés ou clarets, soit des rouges peu ou pas cuvés, voire des rouges mêlés de pinot blanc, comme le dit Pigerolle de Montjeu. De plus, dans certains encavages bourguignons, lors du pressurage, on alternait sur la table du pressoir des lits de paille et des lits de raisin, de peur que le vin ne soit encore trop rouge.

En Bourgogne donc, pour obtenir cet œil-de-perdrix, on assemblait généralement moût de rouge et moût de blanc alors que dans le canton de Neuchâtel, on n'emploie que du pinot noir sans cuvage. On appelait aussi autrefois ce vin «blanc de rouge».



L'œil-de-perdrix, avant de prendre une majuscule et ses lettres de noblesse en terre neuchâteloise, est un vin qui de rose à ses débuts, acquiert avec le temps une nuance plus sombre – l'œil de la perdrix – puis, en vieillissant davantage un ton mordoré qui rappelle certains muscats.

Dans le canton de Neuchâtel, pour le millésime 1861, Louis Bovet, propriétaire encaveur à Areuse, fit imprimer une étiquette particulière portant la mention «Oeil de Perdrix». Sans que l'on sache si celle-ci est la plus ancienne ou la première qui atteste de la différence que les viticulteurs faisaient entre leurs vins rouges, elle prouve en tout cas que la tradition de l'œil de perdrix en pays de Neuchâtel n'est pas récente et qu'elle remonte à des temps reculés, comme les amis de Rousseau nous le prouvent.

Quant à l'appellation « Oeil-de-Perdrix », elle ne s'est propagée dans le public qu'avec la généralisation de l'usage de l'étiquette pour les vins, soit une pratique somme toute moderne puisque les vins du canton de Neuchâtel n'ont commencé à être systématiquement habillés qu'au cours des années vingt de ce siècle ! Par parcimonie, la plupart des vignerons se contentèrent tout d'abord d'utiliser, pour l'Oeil-de-Perdrix, des étiquettes traditionnelles, rajoutant simplement sur la bouteille une mention spécifique.

Les étiquettes spécialement imprimées pour des Oeil-de-Perdrix restèrent donc fort rares avant les années soixante.

Ce n'est que dans les années d'après-guerre que l'Oeil-de-Perdrix a commencé son irrésistible ascension vers la notoriété. Les Neuchâtelois de l'époque auraient dû en faire une marque déposée propre à un produit typique de leur terroir.

Avec l'emploi d'un terme anecdotique et marginal de la viticulture du passé, ils avaient, les premiers, élaboré un vin racé portant haut le nom de Neuchâtel. Victimes d'un excès de confiance, ils avaient supposé qu'ils seraient les seuls à utiliser ce joli nom. Quelle ne fut pas leur stupéfaction de le voir attribuer à d'autres vins rosés, et cela même par voie fédérale officielle, suite au refus d'accepter au début certaines dénominations locales comme, pour le Valais, « Dole blanche » !

Mais les œnophiles ne s'y trompent pas. Aujourd'hui, même si des vins d'ailleurs portent cette appellation, le véritable Oeil-de-Perdrix reste avant tout un produit caractéristique du terroir neuchâtelois.

Quant aux vrais rouges bien foncés, bien colorés, ils n'apparaissent systématiquement qu'avec le début du XIX^e siècle, lorsque les vignerons surent cuver dans de bonnes conditions pour éviter une oxydation, voire une piqure acétique. Plusieurs systèmes furent alors inventés comme, par exemple, le procédé de Melle Gervais. Tous tendaient à éviter au moût le contact direct de l'air.

Cette maîtrise du cuvage permit l'élaboration des vins rouges modernes. Rappelons toutefois qu'à la fin du XVIII^e siècle, seul le 6 % de la surface viticole neuchâteloise était complanté en pinot, auquel il fallait rajouter du melon noir, du pulsard et autre meudon, plants de Franche-Comté connus sous le nom général de gros noirs, qui ont été depuis extirpés.



LE VIN DU DIABLE

Plusieurs explications de ce nom bizarre furent avancées au cours du temps. D'après les uns, il viendrait des gens qui ressentaient les effets de sa violence. D'autres en le buvant se seraient écriés: «Diable! qu'il est bon!». Certains, après en avoir éclusé un grand nombre de flacons, auraient eu tendance à répéter, tout en titubant: «Diable! Diable!». D'autres encore affirment que différents sabbats se seraient tenus sur ces coteaux comme certains compte rendus de procès de sorcellerie l'indiquent.

Toutefois, l'origine qui semble la plus vraisemblable est la suivante:

En 1806, avec la prise de possession de la Principauté par la France, échangée entre Napoléon et le roi de Prusse contre les duchés de Clèves et de Berg, un corps d'armée commandé par le général Oudinot occupa le pays et en particulier le Vignoble. Les troupes étaient logées chez les habitants dans différentes localités. Cortaillod eut son contingent comme d'autres villages et les officiers ne tardèrent pas à connaître les meilleures caves. Parmi celles-ci, il y avait celle du colonel Vouga, qui avait été au service de France et qui était propriétaire d'une assez grande partie des vignes des Côtes.

Un jour, le général Oudinot avec son état-major déjeuna chez le colonel Vouga. Pendant ce repas devenu légendaire, si l'on fit grande provision de biens, on but surtout davantage portant de nombreux toasts en l'honneur de la France et de son empereur.



A l'heure du départ, un officier supérieur – certains disent le général lui-même – voulant enfourcher son cheval, passa outre et s'effondra lourdement sur le sol. En se relevant, il s'écria: «C'est un vin du diable, ce vin du Colonel». L'expression fut appréciée, elle resta.

Depuis, le vin du Diable provient des vignes des Côtes de Cortaillod, même exclusivement des vignes qui avaient été encépagées en pinot de Bourgogne par le maire Vouga et qui aujourd'hui sont cultivées par la Cave des Coteaux.

Toutefois, au cours du temps, d'autres propriétaires en ont revendiqué l'appellation. C'est pourquoi nous trouvons différentes étiquettes qui portent ce nom particulier.

SOYONS ÉCONOMES: DES PASSE-PARTOUT

Avant la systématisation des bouteilles, les vins étaient usuellement livrés en barriques ou en tonneaux. Les acheteurs pouvaient dès lors soit tirer le vin au pichet ou à la channe ou procéder eux-mêmes à une mise en bouteilles. Pour marquer ces dernières, des étiquettes passe-partout furent imprimées durant la seconde moitié du XIX^e siècle. Nous en trouvons pour tous les vignobles importants. Pour le canton, celles-ci portent avant tout le nom «Neuchâtel» ou les noms de certaines communes viticoles réputées comme «Cortailod».

Pour les vins rouges, les exemplaires les plus courants sont ceux imprimés sur papier glacé noir avec des lettres et un filet d'encadrement d'or, ou sur papier blanc, pour les vins blancs.

Toutefois, des modèles plus recherchés furent aussi proposés. Certains présentaient des décors plus fouillés avec des feuilles de vigne et des grappes, voire des impressions en plusieurs couleurs.

Avec le XX^e siècle, cette pratique perdura et de très nombreuses étiquettes semblables furent utilisées par des producteurs différents qui ne faisaient qu'ajouter leur raison sociale sur des modèles standards. Les grandes imprimeries tenaient en effet à la disposition de leurs clients des archétypes spécifiques imprimés propres à tous les vignobles.



Cette manière de faire permet de retrouver de très nombreuses étiquettes identiques sur le fonds qui ne divergent que par leurs raisons sociales. Une certaine pérennité des motifs traversent ainsi le siècle jusque dans les années septante.

Il est clair que les petits encavages pouvaient ainsi posséder des étiquettes à moindres frais. Il faut aussi rappeler que bon nombre d'entre eux ont actuellement disparu, cédant le pas à un professionnalisme de plus en plus exigeant.



DES ENCAVAGES, DES ENCAVEURS

Avec l'avènement de la République en 1848, les anciens privilèges viticoles dont le Vignoble faisait état disparaissent et les habitants de l'ensemble du canton jouissent des mêmes droits et devoirs.

Le canton connaît alors le développement d'un assez grand nombre de commerces de vins, d'absinthe et d'alcools, tant sur le Littoral que dans les Montagnes et au Val-de-Travers, berceau de la Fée verte. Ces négociants, rompus aux pratiques de l'exportation, ressentent le besoin de doter leurs bouteilles d'étiquettes portant leur marque. Ils en font donc imprimer des milliers auprès des ateliers lithographiques du canton ou même en font venir de France, par exemple de Poitiers où ils passent commande chez Gué Fils.

Il s'agit par exemple des maisons Auguste Fivaz, le successeur de Gustave Guy, Emile Haller Fils à Neuchâtel, Leuba à Colombier, Dardel-Thorens à Saint-Blaise, Pernod, Légler, Roessinger à Couvet, von Allmen et Kopp à Fleurier, Courvoisier-Grosclaude au Locle, et tant d'autres qu'il serait fastidieux de citer.

En plus de ces marchands de vins et spiritueux, il convient de citer de purs encavages comme Auguste Porret à Cortaillod, Charles Cortaillod, Samuel Châtenay à Auvernier, Clottu-Bernard à Saint-Blaise, Henry-Louis Henry à Peseux, Edmond Bovet, Paul Reuter à Neuchâtel, etc...

Toutes ces maisons avaient leurs propres étiquettes qui pour la plupart présentent des armoiries familiales, communales, cantonales et fédérales, sans compter les multiples références à des médailles d'argent ou d'or gagnées dans d'innombrables concours. Celles-ci étaient vues comme une caution de qualité. Elles faisaient aussi la fierté des viticulteurs de l'époque qui n'hésitaient pas à présenter leurs vins tant à Londres, Paris que Bruxelles.

Si certaines sont simplement noires et blanches, d'autres rivalisent de couleurs ou d'or et d'argent.



Parmi les plus riches, il convient de citer celle émise par Auguste-Henri Porret (1821-1898) pour le millésime 1859. Tirée en planche de six exemplaires avec des croix de marquage, elle devait être préalablement découpée avant de pouvoir être placée sur les bouteilles. Une autre tout à fait remarquable de ce même encavage représente une simple feuille de vigne, que l'on trouve millésimée ou déjà entièrement découpée.





Paul Reuter
Neuchâtel.



Neuchâtel rouge.

SPÉCIALITÉ
DE VINS FINS, ROUGES & BLANCS

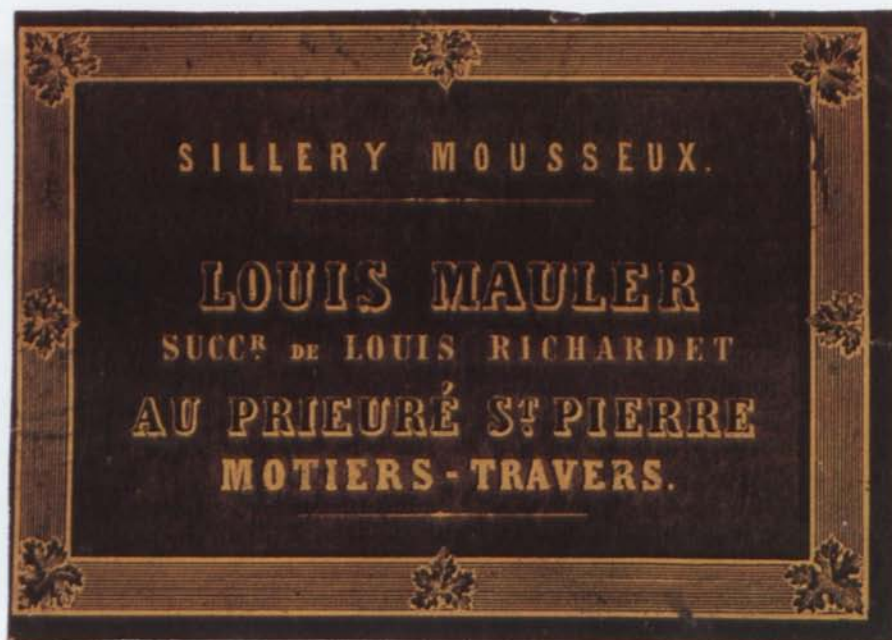


A. Porret
CORTAILLOD
NEUCHÂTEL.
(SUISSE)

PROPRIÉTAIRE -
VITICULTEUR

ESTR. A. GUYOT NEUCHÂTEL













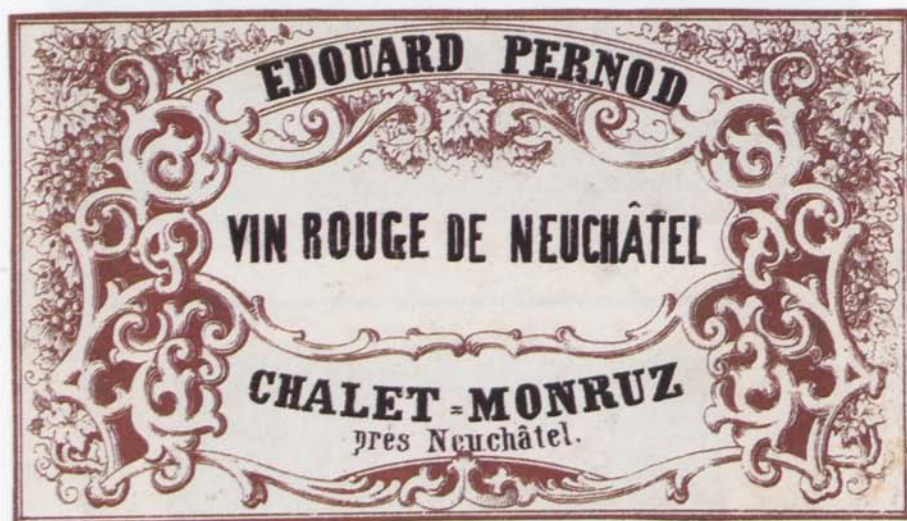














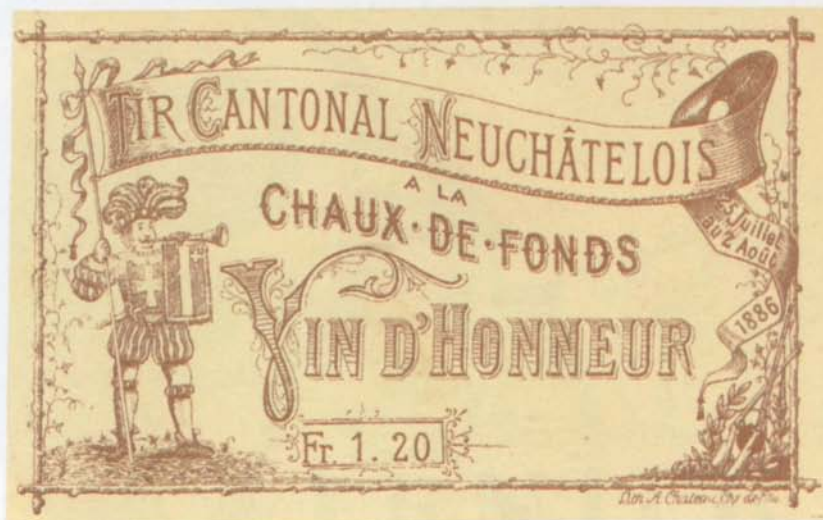


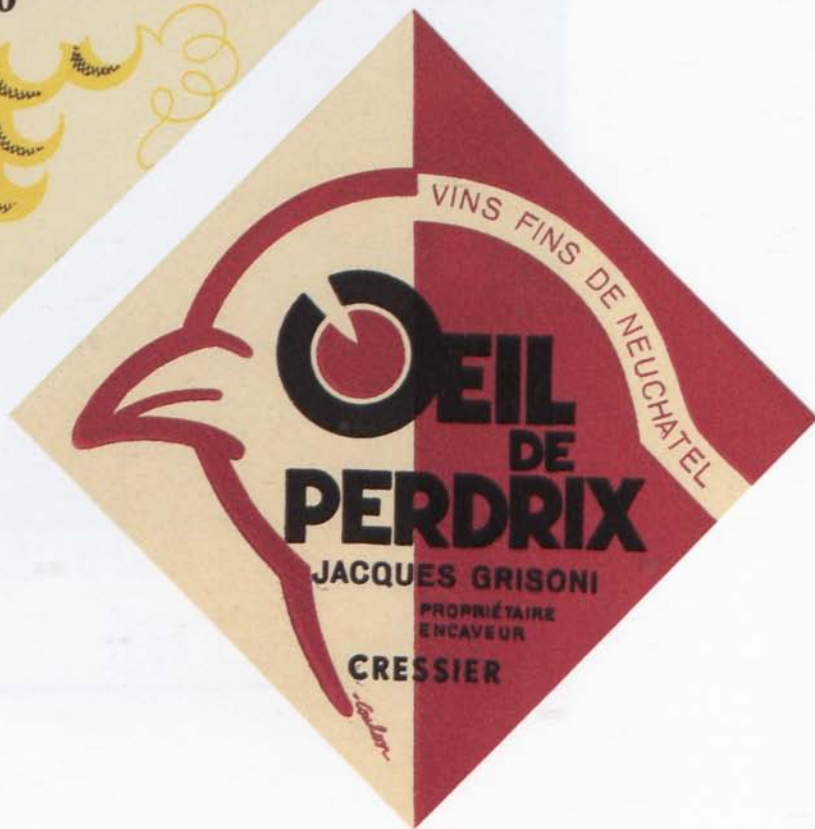
















DÉPOSÉ

Neuchâtel Crû d'Auvernier



NEUCHÂTEL
1^{er} Choix

DÉPOSÉE

LES NUAGES À TRAVERS LE VIN

Au cours de la
première des années
de l'histoire de
ce vin, le vin de
Boudry a été
produit.

Par exemple, en
de Boudry, il
y a une grande
histoire.



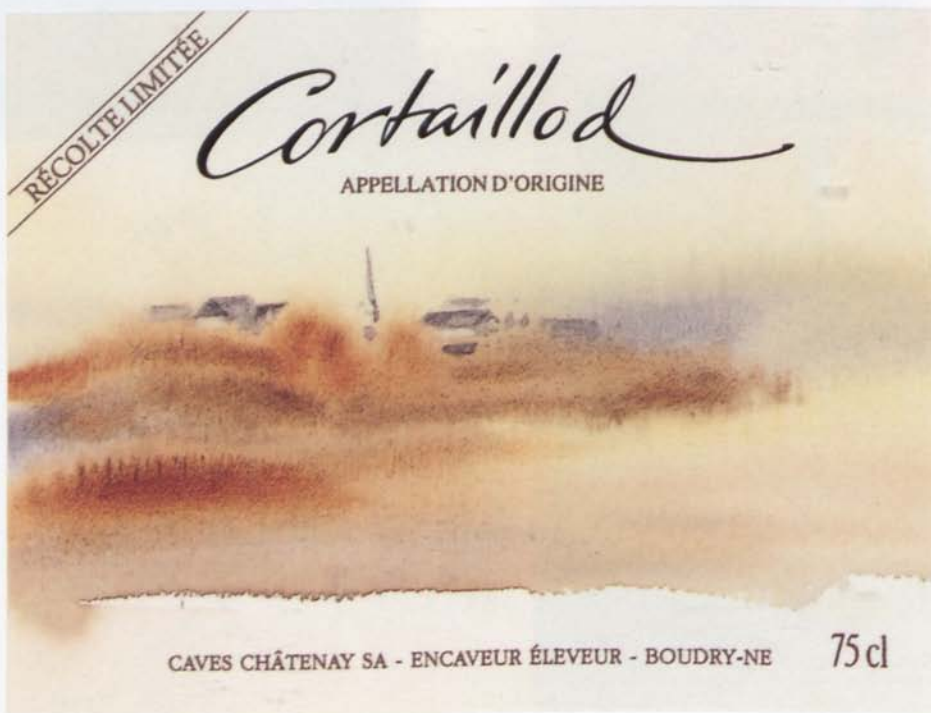


Nenchâtel

Philippe Rutenacht

Appellation d'origine contrôlée

Paul et Christian Rossel Propriétaires-encaveurs Hauterive/NE



RÉCOLTE LIMITÉE

Cortaillo

APPELLATION D'ORIGINE

CAVES CHÂTENAY SA - ENCAVEUR ÉLEVEUR - BOUDRY-NE

75cl

LES NEUCHÂTEL À TRAVERS LE MONDE

Au cours du XIX^e siècle, avec le développement des moyens de transport, des encavages se lancèrent dans des exportations de vins à travers le monde, principalement en direction des Amériques.

Par exemple, une lettre datée du 11 avril 1850 de Mexico d'un certain C. A. Fornachon dit qu'on ne connaît là «que les vins de Bordeaux et d'Espagne, qui sont dans ce moment très bon marché, ceux de Neuchâtel n'étant pas très spiritueux arriveraient piqués & outre qu'ils ne se vendraient pas parce qu'ils ne sont pas connus, ils reviendraient à des prix très élevés, pouvant ainsi nullement soutenir la concurrence de ceux de Bordeaux qui laissent aujourd'hui une grande perte en raison de leur abondance. J'attends sous peu pour mon usage une caisse de vin blanc et rouge de Cortaillod 1846 que je verrai arriver avec plaisir en bon état, mais je n'y compte guère, les vins de bourgogne sont aussi très susceptible de se piquer, c'est pourquoi on a renoncé à en faire venir.»

Cette lettre prouve simplement que quelques négociants souhaitaient alors mettre en place un commerce d'exportation pour les vins neuchâtois. Une autre lettre envoyée de Cincinnati, du 25 octobre 1872, propose à l'encavage de Bellevaux de Neuchâtel de tenter une commercialisation de vins vers les USA.

Ces deux exemples attestent que des vins de Neuchâtel partaient ainsi à la conquête du monde. Il faut dire que les blancs supportaient mieux les voyages que les rouges, grâce à leur caractère carbonique naturel.

S'il est difficile d'estimer la quantité de bouteilles qui partirent alors outre-mer, il convient cependant de présenter une étiquette qui témoigne de ces exportations. Celle-ci porte un nom de fantaisie: «Calame Tuillière & Cie»; un toponyme de Cortaillod: «Cratalup»; le pays «Suiza» et la raison sociale du négociant: «Marchand & Sandoz» au-dessus de laquelle on lit: «Solos ajentes en Colombia» et en dessous: «Bogota». Cette étiquette couvrait en réalité des bouteilles qui provenaient de l'encavage Porret de Cortaillod. Et ces dernières furent dégustées en 1887 lors de l'inauguration du Canal de Panama!

En plus de cet exemplaire, de nombreuses étiquettes pour des mousseux de Neuchâtel portent des indications qui témoignent qu'elles étaient utilisées pour l'exportation vers l'Australie et les Amériques.

Et finalement rappelons l'anecdote arrivée au Corbusier au Brésil. Lors d'un repas pris dans un restaurant de Copacabana, un ami plein d'attention lui dit:

– Voici, M. Le Corbusier, une goutte que vous n'avez jamais bue de votre vie!

Le sommelier respectueusement annonce alors:

– Monsieur Le Corbusier, c'est du Neuchâtel!

L'architecte, le visage réjoui, ne put que répondre:

– Chers amis, vous me comblez. Je n'ai bu que cela pendant les vingt années de ma jeunesse!

LES VINS DE FÊTES

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, le canton de Neuchâtel abrita quelques fêtes fédérales importantes. Parmi elles, il convient ici d'en citer deux. Premièrement la V^e Exposition Suisse d'Agriculture qui s'est tenue à Neuchâtel du 11 au 20 septembre 1887 sur les terrains gagnés sur le lac offerts au lotissement du quartier des Beaux-Arts. Au cours de cette exposition, des concours de dégustation de vins eurent lieu et des médailles d'or et d'argent furent attribuées. Le vin blanc d'honneur de cette manifestation fut un blanc de 1884 qui s'est vendu 1,20 franc la bouteille.



Deuxièmement, il faut évoquer le Tir fédéral de La Chaux-de-Fonds de 1863 pour lequel une étiquette spéciale fut imprimée à Mulhouse à la lithographie A. Massip pour le vin d'honneur.



Par la suite d'autres étiquettes spéciales furent émises à l'occasion de diverses manifestations comme par exemple la Fête cantonale de gymnastique de 1905 à La Chaux-de-Fonds.

Aujourd'hui, de nombreuses étiquettes sont spécialement imprimées pour d'innombrables manifestations qui vont des fêtes des vendanges aux soirées de contemporains ou d'entreprises. La Fête des Vendanges de Neuchâtel a pendant quelques années bénéficié du talent de Marcel North pour la réalisation d'étiquettes personnalisées. Cependant celles-ci n'ont pas fait l'objet de tirages multiples mais sont restées plutôt confidentielles.

Il serait facile de multiplier les exemples mais cela nous entraînerait au-delà des limites fixées pour cette publication.

DES FAISEURS D'ÉTIQUETTES

Edmond Bille (1878-1959), que les Valaisans ont adopté, est né à Valangin. Toutefois, avant de déranger le Valais du début du siècle par son non-conformisme, en plus d'affiches, il réalisa quelques œuvres pour promouvoir les vins de Neuchâtel. On lui doit entre autres des affiches pour la fameuse maison Perrier de Saint-Blaise ainsi qu'une étiquette pour Paul Frochaux, propriétaire-encaveur au Landeron.

Eric de Coulon (1888-1956) a connu la notoriété à Paris où il s'installe dès 1916. Durant toute la période de l'Entre-deux-guerres, Coulon devient un des affichistes en vogue de la capitale française. Il met au goût du jour la «lettre-sujet», en conférant à la lettre un rôle essentiel dans l'affiche. Il associe à ces messages publicitaires des tons simples, couleurs élémentaires qu'il applique par aplat.

Cette démarche singulière le place dans le peloton des affichistes les plus sollicités de France. Toutefois, il n'oublie pas la Suisse et en particulier Neuchâtel où il séjourne chaque été, avant de s'y installer définitivement en 1939. Sa présence dans le canton lui vaut quelques commandes, mais aussi des demandes de quelques viticulteurs ou entreprises qui désirent des étiquettes originales.

Marcel North (1909-1990) est un illustrateur et un graveur de talent. Sa contribution au monde de l'étiquette reste cependant anecdotique puisqu'il n'en réalisa que fort peu. Celles qu'il conçut sont toutes empreintes de sa patte et se reconnaissent au premier coup d'œil, tant son dessin et son trait

sont caractéristiques. Sa connaissance de l'histoire et des sites neuchâtelois apparaît sur chacune de ses réalisations qui se veulent davantage des œuvres picturales que graphiques. Les lettres des textes font elles-mêmes partie intégrante des compositions, dessinées qu'elles sont par l'artiste qui signe d'un simple N.

Marcel North réalisa aussi quelques dessins pour la Fête des Vendanges, qui furent repris sous forme d'étiquettes.

Marie-Claire Bodinier (*1911), l'épouse de Marcel North, est artiste peintre. On lui doit une étiquette très inspirée du graphisme à la mode dans les années trente.



Alex Billeter (1914-1983) aimait Neuchâtel et ses vins. A ce titre, il convient de rappeler qu'il est à la base du renouveau du Musée de la Vigne et du Vin au Château de Boudry. Il fut en effet le premier président de la Société qui permit de réactiver ce Musée en 1979. Graphiste de formation, Alex Billeter mit sa plume et son talent au service de son canton, réalisant aussi bien des affiches que des livres, des plaquettes et des étiquettes pour

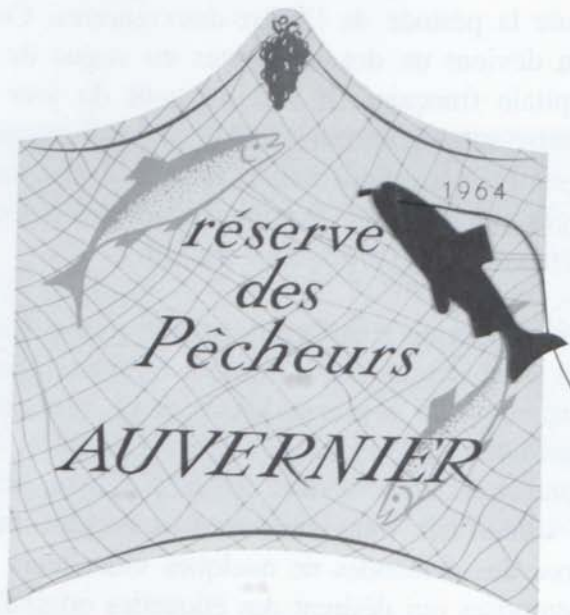
vanter les charmes et la qualité des produits de ce terroir. Rappelons aussi qu'il fut à la tête de l'Office du Tourisme de Neuchâtel de 1962 à 1981.

Paul Gerber (1915-1982) est né à Corcelles dans une famille de vignerons-encaveurs. Après un apprentissage de graphiste à Berne chez Steiger AG, puis les cours des Beaux-arts à Zurich, il séjourne quelque temps en Algérie, où il travaille dans le monde de l'édition. De retour en Suisse pour raisons familiales, il est mobilisé et traverse la guerre dans le service de cartographie. A la fin du conflit, il s'installe comme graphiste indépendant à Corcelles. Il travaille principalement pour Suchard, tout en ayant de multiples mandats tant en Suisse allemande qu'en Romandie. Au-delà d'emballages pour des chocolats, des timbres, des affiches, il réalise des étiquettes de vin pour Arthur Perret, le Prieuré de Cormondrèche et pour sa propre récolte. Sa prédilection pour la gravure sur bois transparaît dans ses réalisations.



Daniel de Coulon (*1927) embrassa comme son père une carrière de graphiste. A ce titre, il réalisa aussi un certain nombre d'étiquettes parmi lesquelles il convient de citer celle réalisée à l'intention de la Maison Carrée d'Auvernier pour l'Oeil-de-Perdrix. Par sa découpe particulière, elle se singularise par rapport aux étiquettes traditionnelles.

Gilbert Huguenin (*1934) est l'auteur d'une étiquette qui dut son succès au petit poisson rouge qui l'accompagnait. Celle-ci couvrait les premières bouteilles de non-filtré commercialisées par l'encavage Godet d'Auvernier.



En plus de ces quelques artistes nommément cités, il convient de rendre hommage à tous ceux qui, anonymement, sont les auteurs des milliers d'étiquettes utilisées dans ce canton. Par leur travail, ils ont inconsciemment développé une typologie propre aux vins de Neuchâtel, s'inspirant tant du paysage local que des outils traditionnels du pays.

VERS L'OBLIGATION D'UNE RÉGLEMENTATION

La multiplicité des vins qui existent dans le monde implique qu'impérativement des marques distinctes les rendent reconnaissables au premier coup d'œil. Sans étiquettes, il est effet impossible de différencier de manière extérieure le contenu des flacons. L'immense variété des crus rend donc obligatoire la présence de l'étiquette.

Cependant, si on s'approvisionne chez un petit viticulteur et exclusivement chez lui, les étiquettes ne revêtent pas la même importance que lorsque l'on se trouve dans le cellier d'un grand négociant. En effet, dans une cave conviviale, des dégustations précèdent n'importe quel achat si bien que l'amateur forme son opinion directement à partir du vin bu plutôt que sur l'attractivité de l'étiquette. En revanche, lorsqu'on décide d'acheter des bouteilles dans des grandes surfaces, voire dans des magasins spécialisés où les dégustations ne sont pas de mises, les étiquettes prennent toute leur importance puisque le consommateur doit leur faire exclusivement confiance pour effectuer sa sélection. Leurs images, leurs qualités graphiques vont sans conteste influencer sur les choix autant que les désignations, indications et appellations relatives à l'origine, la provenance, les cépages, les millésimes, la teneur alcoolique, la raison sociale.

Afin que tous ces critères figurent sur les étiquettes, le législateur a impérativement dû dicter des ordonnances spécifiques auxquelles les viticulteurs doivent se soumettre.

En Suisse, c'est l'Ordonnance sur les denrées alimentaires du 1^{er} mars 1995 qui est désormais valable. Elle remplace celle de 1936 afin d'être eurocompatible. Par exemple, elle ajoute par rapport à l'ancienne législation l'obligation de faire figurer la teneur alcoolique du vin.

Dans le chapitre 36 spécifique au vin, bourru, et autres jus de raisin pasteurisé en cours de fermentation ou boissons contenant du vin, le législateur a sérié les vins en trois catégories: les vins avec appellation d'origine, soit la plupart des vins neuchâtelois produits par les encavages du vignoble; ceux avec indication de provenance, soit des vins déclassés et ceux sans appellation d'origine ni indication de provenance, voire ceux issus de différents coupages.

Pour que ces trois types soient immédiatement reconnaissables, des mesures légales concernant leurs étiquettes ont été édictées. Sur les vins de la première catégorie peut figurer l'origine géographique au lieu de la dénomination spécifique «vin», par exemple les noms des communes viticoles.

L'étiquette principale des vins de la deuxième catégorie doit porter la dénomination spécifique «vin de table», qui peut être complétée par une mention de la couleur du vin. Est aussi admise la dénomination spécifique «vin de pays», complétée par l'indication de la provenance géographique si la production du raisin est soumise à une limitation de production.

Pour les vins de la troisième catégorie, les étiquettes doivent porter la dénomination spécifique «vin», complétée éventuellement par la mention

de la couleur du vin. Sont interdites les autres indications telles que des indications sur l'origine, la provenance, le cépage ou l'année de la récolte.

En plus de ces dénominations spécifiques, les étiquettes doivent mentionner le nom ou la raison sociale ainsi que l'adresse du producteur, de l'encaveur, du négociant, de l'embouteilleur ou du vendeur; le pays de production, à moins qu'il ne soit reconnaissable à la dénomination spécifique; le degré alcoolique et la contenance du flacon.

Quant aux millésimes, ils ne sont admis que si le vin est issu à 85 % au moins de raisins récoltés dans l'année mentionnée.

L'indication du nom d'un ou de plusieurs cépages n'est admise que si le vin est issu à 85 % au moins d'un ou des cépages spécifiés. Lorsque plusieurs cépages sont présents, ils doivent être mentionnés dans l'ordre décroissant de leur valeur pondérale.

Ces indications sont absolument nécessaires pour que le consommateur puisse espérer que le vin qu'il a choisi corresponde à ses attentes. Chacun sait à quel point l'étiquette peut influencer le dégustateur, qui, en fonction même du vin annoncé, change d'état d'esprit. Une étiquette de grand cru peut déclencher un réflexe pavlovien et supprimer tout soupçon d'objectivité lors de la dégustation tant l'idée préconçue l'emporte sur le produit. Réciproquement, un vin de pays, aussi bon soit-il, pourrait être dédaigné. Un immense snobisme existe dans ce domaine où la modestie devrait être de mise.

N'oublions pas que ce sont les qualités intrinsèques des vins qui doivent l'emporter et non l'habillage des bouteilles !

DES ÉPOQUES ET DES MODES

Tout au long de la seconde moitié du XIX^e siècle et au cours du XX^e, les mouvements picturaux se sont succédé au gré des modes et des mouvements, offrant à l'art une totale liberté. Il en fut de même en musique, architecture, soit dans toutes les disciplines des Beaux-Arts. L'art graphique n'est pas resté en arrière et a suivi une évolution parallèle.

L'observation attentive des étiquettes de vin autorise quelques rapprochements avec l'évolution des affiches et de la publicité. Du reste, bon nombre d'affichistes ont réalisé des étiquettes.

Toutefois, jusque dans les années quatre-vingts, la production d'étiquettes à Neuchâtel est restée dans une ligne assez conformiste. Un classicisme bon teint a prévalu, suivant pourtant avec un certain décalage l'évolution générale du graphisme. Depuis, un certain nombre d'encaveurs ont jugé utile de redéfinir leurs concepts d'étiquetage, réussissant avec plus ou moins de bonheur.

Parmi les séries d'étiquettes contemporaines intéressantes, il faut relever les « Paysages » des Caves Châtenay-Bouvier SA; les « Coccinelles » pour les vins biologiques des Caves de la Béroche; la série « Art et Vin » de Paul et Christian Rossel à quoi il faut ajouter quelques réalisations remarquables chez Grisoni, Montmollin, Egli, Keller, étiquettes dont le modernisme est patent ou du moins souhaité.

DE L'USAGE DE LA GERLE



Dans son *Dictionnaire historique du parler neuchâtelois*, William Pierrehumbert définit la gerle comme étant «un petit cuveau rond, un peu évasé au bas, que l'on porte avec un bâton passé dans les trous des deux anses formées par les douves prolongées; il sert surtout à mettre la vendange foulée et la transporter au pressoir». Ce récipient, dont le terme est déjà certifié dans des textes du XIV^e siècle, est l'emblème par excellence du vignoble neuchâtelois.

Sa capacité, étalonnée autrefois par des officiers appelés mesureurs-jurés, n'a que peu changé à travers les siècles. Durant l'Ancien Régime, elle a varié entre 51 ou 52 pots de Neuchâtel, soit l'équivalent d'environ 99 litres. Ceci correspondait à 38 pots 2/5 de vin au clair ou moût.

Avec l'introduction du système métrique, la contenance de la gerle fut fixée à 100 litres.

Autrefois, la gerle servait donc de récipient pour la vendange. Afin d'en égaliser le contenu, les vigneron(ne)s neuchâtelois devaient immédiatement fouler le raisin au pied même des parchets. Ce foulage effectué tout d'abord avec un simple pilon puis avec des foleuses particulières permettait aux dîmeurs de prélever immédiatement leur dû.

Selon les parchets, la dîme représentait soit une gerle sur onze, soit une gerle sur dix-sept. Cet impôt était un apport important de revenus pour l'Etat. C'est pour cette raison que les dîmeurs suivaient immédiatement la progression des vendangeurs et que les vignes devaient être vendangées suivant un ordre bien établi, afin de permettre de manière optimale cette perception.

Dès que des quittances de dîme étaient remises aux vigneron(ne)s, ceux-ci pouvaient faire charger les gerles sur des chars dit à brecet, sur lesquels il était possible de placer dans des rainures, l'une derrière l'autre, des séries de cinq à neuf gerles.

Ces charrois sillonnaient sans cesse le vignoble durant toute la durée des vendanges, amenant le raisin des parchets aux pressoirs. Avec l'aide d'un ténéri, la perche que l'on introduisait dans les anses de la gerle, les pressureurs déchargeaient les chars et vidaient les gerles dans des cuves de tracoulage. Les gerles nettoyées retournaient ensuite vers les vignes.

Ce matériel vinaire exigeait un entretien considérable. En effet, avant les vendanges, il était nécessaire de sortir les gerles des greniers afin

de les gorger d'eau pour les rendre imperméables. Fort souvent aussi, il fallait faire appel à des tonneliers pour réparer les cercles ou les douves abîmés. Chaque réparation impliquait un nouvel étalonnage, donc avoir recours au mesureur-juré.

Tous ces ustensiles de vendanges – gerles, brandes, seillons – avaient sans conteste un certain charme et l'on comprend que de très nombreux graphistes les aient choisis comme motifs.

De nombreuses étiquettes génériques utilisent la gerle, les fouteuses et les chars à brecets pour affirmer leur identité neuchâteloise.

D'autres reprennent le geste traditionnel du fouleur en train de tourner la grande roue, en bois ou en fer, des fouteuses ou bien le moment où le brandard déverse le contenu de sa hotte dans la gerle. Certaines associent à ces scènes la vendangeuse avec son seillon. Bref, tous les clichés propres aux vendanges neuchâteloises ont donc servi de motifs pour des étiquettes utilisées entre 1940 et 1960.

Aujourd'hui, la gerle est devenue le symbole de qualité pour les vins de Neuchâtel. Elle perdure ainsi de manière emblématique alors qu'elle a presque totalement disparu des vendanges, remplacée qu'elle est par des caissettes de plastique ou des bennes d'aluminium ou de fibre de verre.

Pour entretenir le souvenir de ce cuveau, le Musée de la Vigne et du Vin de Boudry a décidé de lancer une série d'étiquettes spéciales

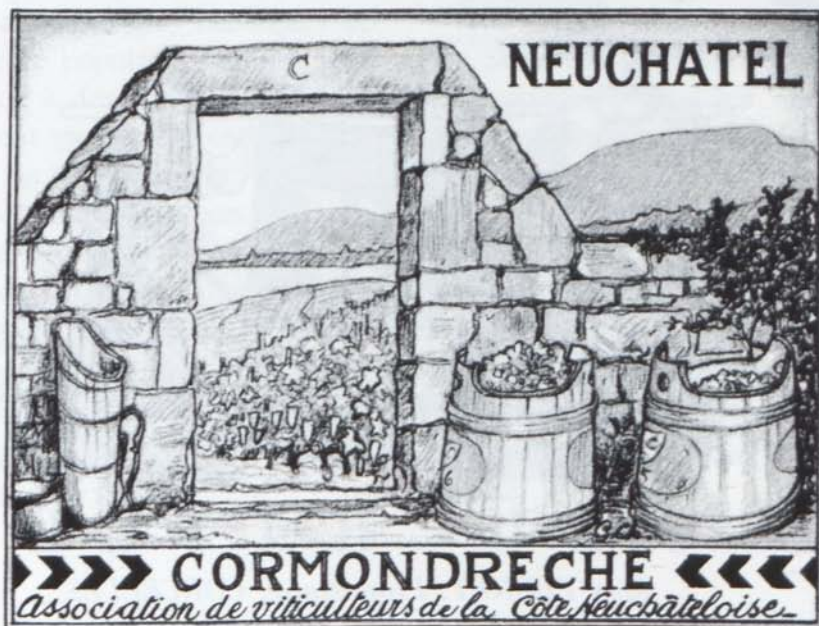
qui reproduisent une gerle neuve décorée par un artiste. Ainsi, en 1991, la première vendange du cru du Musée reçut une étiquette due au talent de Jean-Michel Jaquet. Celle-ci fut suivie par une œuvre d'Armande Oswald, puis d'Yvan Moscatelli, de Jean-René Moeschler et de Raymond L'Epée pour le millésime 1995.

Avec cette série, le Musée veut faire perdurer l'image de la gerle dans le vignoble neuchâtelois et rappeler que ce cuveau appartient intimement à son histoire.

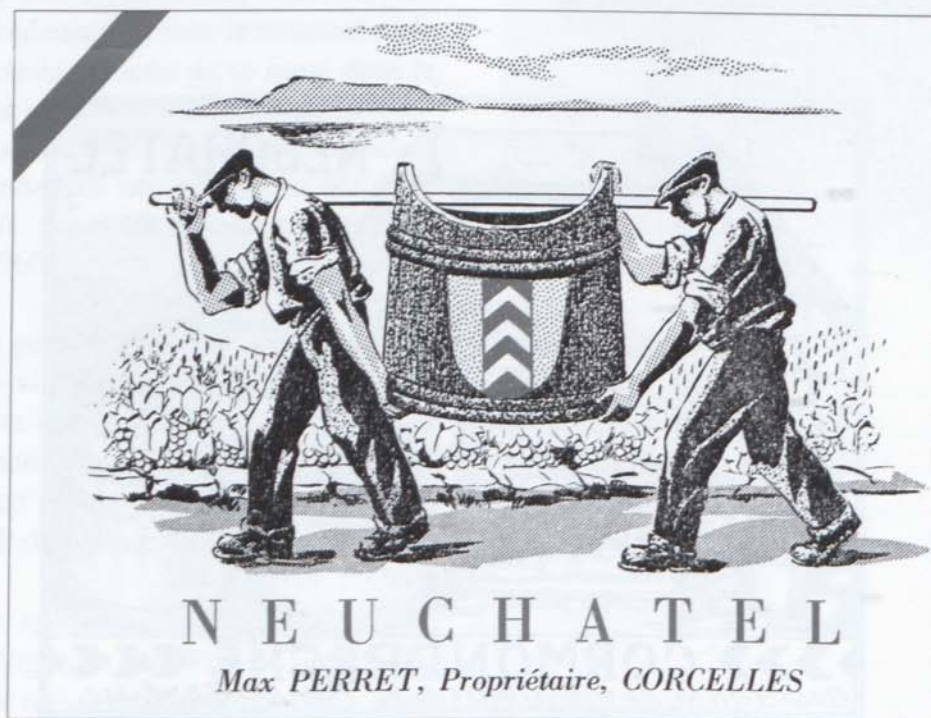


NEUCHÂTEL

AUVERNIER



FEDLER S.A. LA CHAUX-DE-FONDS



UN REGARD SUR L'AN 2000

Depuis une dizaine d'années, dans le canton de Neuchâtel, on assiste à un renouveau dans la manière de concevoir des étiquettes, suivant avec un certain décalage des modes venues d'ailleurs. Celles-ci témoignent de la richesse d'inventivité des graphistes qui cherchent enfin à renouveler les typologies mêmes de ces vignettes.

Cependant, réussir sur quelques centimètres carrés à réactualiser l'image du vin est presque une gageure tant l'iconographie viticole est ancrée dans la tradition. Au-delà de l'image, les impératifs des textes légalement fixés sont contraignants pour permettre des innovations.

Après la profusion des paysages, des scènes viti-vinicoles, la présence de moines hilares, de dégustateurs attentifs, de nymphettes évocatrices, d'emblèmes bachiques, de pampres, d'armoiries, tous ces archétypes classiques de l'iconographie viticole populaire traditionnelle font désormais place à des compositions plus chatoyantes et surtout moins conventionnelles. Mais entre le poids de la tradition et l'appel au renouveau, le cœur des encaveurs balance encore, tant le monde viti-vinicole campe sur un conservatisme de bon ton. Pour pallier certains manques d'explications et pour donner davantage de place à l'image, le recours à la contre-étiquette a tendance à se généraliser. Celle-ci autorise des informations supplémentaires, donnant de l'espace pour du texte.

Depuis que le Baron Philippe de Rothschild a lancé pour ses vins de Mouton en 1945 sa série d'étiquettes due à des artistes de renom, nombreux furent ceux qui l'imitèrent, certains servilement, d'autres avec plus de panache. Cependant, l'idée de recourir à des peintres pour réaliser des étiquettes remonte au siècle passé. Nous avons vu qu'Edmond Bille en avait réalisé au début du siècle. Mais, ce n'est pas parce qu'on est peintre ou graphiste que l'on arrive à s'adapter au format restreint de l'étiquette.

Au-delà de cette considération, nombreux sont les encaveurs ou les négociants qui cherchèrent ces dernières années les services d'artistes célèbres pour réaliser des étiquettes, tant pour des séries limitées que des tirages grand public. Aucun pays n'a échappé à cette mode, conservant parfois pourtant des sensibilités propres.

En Suisse, ce sont les Valaisans, suivis un peu plus timidement par les Vaudois, qui se lancèrent les premiers dans cette nouvelle iconographie viticole.

A Neuchâtel, ce virage vers la modernité, s'il est pris, reste encore timide mais gageons qu'à l'instar de leurs prédécesseurs novateurs, à la veille de l'an 2000, les vigneron(ne)s neuchâtelois sauront à nouveau se montrer avant-gardistes pour affirmer leur passion de la qualité.

BIBLIOGRAPHIE

Pierre ANDRIEU, *Petite Histoire de l'Etiquette*, Paris, 1945.

Michel LOGOZ, *Eloge de l'Etiquette*, A l'Enseigne du Verseau, Denges-Lausanne, 1974.

Le Vin à travers l'Etiquette, ouvrage collectif, A l'Enseigne du Verseau, Denges-Lausanne, 1977.

Le Vin vaudois et son Image: une question d'étiquette?, ouvrage collectif, Dossier numéro 9, Institut d'Etude et de Recherche en Information visuelle, Lausanne, 1977.

Georges RENOUY, *Les Etiquettes de Vin: un Monde merveilleux*, Editions M.P.A. Saint-Sulpice, 1981

Yves JAULT, *Les Créateurs d'étiquettes de vins*, Denges /Lausanne, Yves Jault et Editions du Verseau, 1984.

Patrice ALLANFRANCHINI, «Une étiquette de vin de Cortaillod», in *Nos monuments d'art et d'histoire*, Année 36, 1985, numéro 2.

Dixième Anniversaire de la Confrérie de l'Etiquette 1980-1990, ouvrage collectif, Roth + Sauter SA, Denges, 1990.

A la Découverte des Vins suisses, ouvrage collectif, Editions Mondo, Vevey, 1994.

Les Arts du Vin, ouvrage collectif, Crédit Communal, Bruxelles, 1995.

NOUVELLE REVUE NEUCHÂTELOISE

N° 4	<i>Autrefois la fête en Pays neuchâtelois</i> , 48 pages	Fr. 9.-
N° 5	<i>Nos chers impôts</i> , 48 pages	Fr. 9.-
N° 6	<i>Môtiers</i> 85, 48 pages	Fr. 9.-
N° 7	<i>Autour de la Carte de la Principauté de Neuchâtel dans les années de 1838 à 1845</i> , 40 pages	Fr. 15.-
N° 8	<i>Mais où sont passées les bêtes d'antan ?</i> 52 pages	Fr. 9.-
N° 9	<i>Urbanisme, expression d'une communauté</i> , 36 pages	Fr. 9.-
N° 10	<i>Etre et paraître: la ronde des modes</i> , 48 pages	Fr. 12.-
N° 11	<i>Cadrams solaires neuchâtelois</i> , 48 pages	Fr. 12.-
N° 12	<i>Description des Montagnes de F.-S. Ostervald</i> , 40 pages	Fr. 12.-
N° 13	<i>Au-delà de l'aménagement du territoire</i> , 40 pages	Fr. 12.-
N° 14	<i>Les mines d'asphalte du Val-de-Travers</i> , 48 pages	Fr. 15.-
N° 15	<i>Hauterive a 12000 ans</i> , 64 pages	Fr. 15.-
N° 17	<i>Promenade musicale dans le Pays de Neuchâtel</i> , 40 pages	Fr. 12.-
N° 18	<i>La dentelle aux fuseaux en Pays de Neuchâtel</i>	Fr. 15.-
N° 19	<i>La mosaïque en Pays neuchâtelois</i> , 56 pages	Fr. 15.-
N° 20	<i>L'affiche neuchâteloise: le Temps des Pionniers (1890-1920)</i> , 64 p.	Fr. 20.-
N° 21	<i>Histoire de la pêche dans les lacs jurassiens (XVIII-XX^e siècle)</i> , 32 p.	Fr. 9.-
N° 22	<i>Médaille, Mémoire de métal</i> , 64 pages	Fr. 15.-
N° 23	<i>40 ans de création en Pays neuchâtelois: histoire, peinture, littérature</i> , 88 pages	Fr. 15.-
N° 24	<i>Jean-Paul Zimmermann</i> , 64 pages	Fr. 15.-
N° 25	<i>Liliane Méautis, peintre de la lumière</i> , 64 pages	Fr. 15.-
N° 26	<i>La Chaux-de-Fonds vue par Charles-E. Tissot</i> , 40 pages	Fr. 15.-
N° 27	<i>Le bestiaire de la montagne des Ruillères sur Couvet</i> , 48 pages	Fr. 18.-
N° 28	<i>L'art monumental dans les bâtiments publics</i> , 96 pages	Fr. 20.-
N° 29	<i>Promenade: Valangin - La Borcarderie - Boudevilliers</i> , 48 pages	Fr. 15.-
N° 30	<i>Confiseries et confiseurs</i> , 48 pages	Fr. 15.-
N° 31	<i>Jules Humbert-Droz et la Suisse</i> , 48 pages	Fr. 15.-
N° 32	<i>Autour de la carte de D.-F. de Merveilleux</i> , 48 pages	Fr. 15.-
N° 33	<i>Childéric le lutin</i> , 56 pages	Fr. 15.-
N° 34	<i>L'essor de l'Art nouveau à La Chaux-de-Fonds</i> , 48 pages	Fr. 15.-
N° 35	<i>Neuchâtel: aux premiers temps du cinéma</i> , 48 pages	Fr. 15.-
N° 36	<i>Le closel Bourbon de Thielle-Wavre</i> , 56 pages	Fr. 15.-
N° 37	<i>Neuchâtel: aux premiers temps du cinéma (2)</i> , 56 pages	Fr. 15.-
N° 38	<i>Don Quichotte, illustré par Marcel North</i> , 128 pages	Fr. 27.-
N° 39	<i>Marat</i> , 96 pages	Fr. 15.-
N° 40	<i>Vieilles pierres 1933/1993</i> , 56 pages	Fr. 15.-
N° 41	<i>Description de La Chaux-de-Fonds</i> , par M. Laracine, 56 pages	Fr. 15.-
N° 42	<i>Le Griffon, 50 ans d'édition 1944-1994</i> , 56 pages	Fr. 15.-
N° 43	<i>Douze heures et tant d'art</i> , 64 pages	Fr. 15.-
N° 44	<i>Journal de voyage de Chs Bover, Neuchâtel (Suisse)</i> , 64 pages	Fr. 15.-
N° 46	<i>Mémoires, Jacques-Louis Grellet</i> , 48 pages	Fr. 15.-
N° 47	<i>Denis de Rougemont</i> , 84 pages	Fr. 15.-
N° 48	<i>La Saga des Borel</i> , 60 pages	Fr. 15.-
N° 49	<i>Eric de Coulon, dessins, aquarelles de jeunesse</i> , 36 pages	Fr. 15.-
N° 50	<i>Neuchâtel</i> , Roger Favre	Fr. 15.-

Aux Editions de la Nouvelle Revue neuchâteloise:

Samuel de Chambrier, *Description topographique de la Mairie de Valangin*, réédition, 1988, Fr. 60.-.

Carte géographique de la Souveraineté de Neufchatel et Vallangin en Suisse de D.-F. de Merveilleux (1694), 81 x 52 cm, réédition, 1991, Fr. 84.-.

Edouard Elzingre, *Martini*, 1907, affiche de 82 x 141 cm, réimpression, Fr. 30.-.

1988



CRU
de
CORTAILLON.
JACQUES
RENAUD
RÉSERVE GALERIE NUMAGA
AUVERNIER

nouvelle
revue
neuchâteloise

LES JÜRGENSEN



nouvelle
revue
neuchâteloise

13^e année
Hiver 1996 – N° 52

Publication trimestrielle
ISSN 0035-3779

Case postale 1827
CH 2002 Neuchâtel 2

Comité de rédaction:

Caroline Calame
rédactrice responsable
Maurice Evard
Michel Gillardin
Jean-Bernard Grüning
Daniel Mesot
Michel Schlup

Administration

Imprimerie Typoffset Dynamic SA
9, allée du Quartz
2300 La Chaux-de-Fonds
Tél. 032/926 04 74/75

Abonnement pour une année civile:

4 numéros: Fr. 40.–
Etranger: Fr. 50.–
Abonnement de soutien dès Fr. 45.–

Sauf avis contraire, abonnement
renouvelé d'office

Prix de ce numéro: Fr. 15.–

Compte de chèques postaux: 20-61-6
(pour s'abonner, le versement au CCP
suffit, avec adresse complète lisible)

Prochain numéro:

L'enfance et la jeunesse
de Fritz Courvoisier

Don

LES JÜRGENSEN

FRÉDÉRIQUE VOUGA
Le mystère Jürgensen : préface

FERNAND DONZÉ
Cinq générations vues par Andersen
Les rencontres Andersen-Jürgensen à Copenhague et au Locle
Jules Frédéric Urban, bâtisseur, mécène, notable loclois
Robert Dyal, le poète

JEAN HALDIMANN
Deux pierres

PATRICE ALLANFRANCHINI **Catal. sép.** R21392460 - n
La Tour Jürgensen, notice historique

PIERRE STUDER
L'architecture de la Tour

R210923860

BPU Neuchâtel



1031005404

2,4 n



1996 / 3936

D



L'Association pour la rénovation et la restauration de la Tour Jürgensen s'est créée en 1995 et s'est fixé pour but de redonner à la Tour sa splendeur d'antan.

Avec l'aide de diverses subventions des pouvoirs publics, grâce à des dons et aux cotisations des membres, elle a pu à cette date terminer les travaux de «sauvetage» de l'édifice avec la moitié du budget et espère pouvoir achever l'ouvrage en 1997.

La Tour, construite aux environs de 1870 par Jules II, se situe dans le domaine du Châtelard, propriété ayant appartenu à la famille Jürgensen.

Une urne en marbre se trouvait nichée au pied de la tour, dans une cache ornée des initiales de son propriétaire et scellée par une dalle sur laquelle on pouvait lire cette phrase: «On n'est jamais vaincu lorsqu'on est immortel.» Son contenu reste encore un mystère à ce jour.

LE MYSTÈRE JÜRGENSEN

Il était une fois – au tout début du XIX^e siècle – une famille d'industriels danois plus voyageuse, curieuse, entreprenante et plus poète que les autres.

Pourquoi sinon aurait-elle préféré les sombres sapins de nos Montagnes neuchâteloises aux bruyères scandinaves ?

Pourquoi les Jürgensen auraient-ils choisi de s'établir ici, alors que les diligences qui traversaient notre pays avaient besoin de cinq heures pour relier Neuchâtel au Locle, et que le voyage jusqu'à Copenhague prenait deux semaines ?

En trois générations la famille Jürgensen s'enracina au Locle et aux Brenets, son destin se mêla à celui de nos brillants horlogers, et au fil de leurs rencontres sentimentales, puis de leur réussite industrielle, ces Danois filiformes et chaleureux devinrent des notables.

Ils s'activent à l'essor de la Bibliothèque, aux progrès de l'Ecole, bref ils s'engagent dans la vie locale par leur générosité et leur altruisme. Des gestes d'autant plus appréciés que la réalité est dure : incendies ravageant le Locle et les Brenets, tensions politiques et sociales, rigueur du climat, rien ne rend la vie très simple.

S'ils aiment ces lieux qui les ont accueillis, les Jürgensen n'en restent pas moins ouverts au monde, ce grand monde bouillonnant du siècle passé, où poètes, musiciens et inventeurs se côtoient.

L'un des plus anciens amis de la famille n'est-il pas un des plus grands écrivains européens ?

Les contes d'Andersen ont animé l'imagination de millions de jeunes gens et jeunes filles.

Fernand Donzé (voir pages 4 à 28) a suivi les traces du poète Andersen lors de ses visites aux Brenets et au Locle.

On y retrouve les émotions de l'écrivain et voyageur danois lorsqu'il aimait se perdre dans les sapins au-dessus du Doubs, pour plonger son regard vers la France. On y rencontre les paysages enneigés, les diligences qui dérapent dans les ornières glacées, puis les premiers trains que cet excellent ami des Jürgensen fréquenta plus d'une fois, lors de ses visites en 1833, 1860 et 1867.

En quatre générations les Jürgensen, tout au long du XIX^e siècle et aux prémices du XX^e, laissèrent moult

signes de leur histoire chez nous. Et, comme le raconte l'historien Patrice Allanfranchini (voir pages 42 à 45), ils léguèrent aussi de nombreux mystères.

Le tragique, forcément, fait aussi partie de la vie. Il y eut la maladie de Jules Frédéric Urban – dit Jules II – puis l'empoisonnement du tout dernier de la lignée des Jürgensen, Jules-Philippe Frédéric, qui, sous le nom de Robert Dyal, était poète.

Laissons donc à Robert Dyal les derniers mots de ce préambule, des mots si magnifiquement retracés par un autre poète et médecin, Jean Haldimann, né aux Brenets.

« Du ciel, des amours, vous les étoiles filantes
Qui brillez un instant pour ne paraître plus
Blanches nymphes que l'onde en ses vagues mouvantes,
Apporte, emporte avec le flux et le reflux,
Peuplez mon souvenir, ô visions charmantes
Femmes qu'on voit un jour et qu'on ne revoit plus ! »
(Rayons brisés)

Les poètes esquissent, souffrent, imaginent, et construisent. Les historiens déchiffrent ces signes hybrides, comme des pas dans la neige.

Des questions les guident et nous guident :

Qui a construit la tour ?

Pour exprimer quoi ? Un amour impossible ? Un drame ?

Que contient l'urne ?

Où sont passées les archives de la famille ?

Ainsi, lorsque le mystère de la Tour Jürgensen sera éclairci, grâce aux travaux de notre Association, et que la Tour restaurée brillera dans les sapins, tout un pan de notre passé se laissera lire et comprendre.

Puissions-nous, par cet ouvrage et par la restauration de la Tour, donner quelques clés à nos amis d'ici. Tel est bien notre vœu.

Frédérique Vouga
Présidente de l'Association

LA DYNASTIE DES JÜRGENSEN¹

1. Jürgen, 1745-1811
Epouse Anna-Leth Bruun, 1755-1811
cinq enfants, dont...
2. Urban, 1777-1830
Epouse Sophie-Henriette Houriet en 1801
huit enfants, dont...
3. Jules Frédéric (en abrégé Jules I), 1808-1877
Epouse Anastasie Lavalette en 1836
cinq enfants, dont...
4. Jules Frédéric Urban (en abrégé Jules II), 1837-1894
Epouse Cécile Dubois, 1844-1921
et
Jacques-Alfred, 1842-1913
Epouse Lydia Jacot
5. Jules-Philippe Frédéric (Robert Dyal), 1864-1897
Dernier des Jürgensen, fils unique de Jules II et de Cécile



Andersen en 1850.

ANDERSEN ET LES JÜRGENSEN

Que diable allaient-ils faire au Locle et aux Brenets, ces Danois ?

Pour atteindre les Jürgensen, dynastie d'horlogers célèbres dans le monde entier, le chemin le plus intéressant passe par le conteur Hans Christian Andersen, témoin privilégié qui a connu cinq générations de Jürgensen, à Copenhague ou au Locle, de la veuve de Jürgen au petit Jules-Philippe Frédéric.

¹ Par souci de simplification nous avons utilisé uniquement la graphie «Jürgensen», la plus répandue. L'ancêtre Jörgen Jürgensen signait parfois déjà Jürgensen, la graphie danoise évoluant. Les derniers de la dynastie, citoyens suisses (et français même pour Jules III) abandonnèrent le tréma et devinrent plus simplement Jurgensen.

LES RENCONTRES ANDERSEN-JÜRGENSEN

- | | | |
|------|------------|--|
| 1822 | Copenhague | Andersen a 17 ans, Anna-Leth 67 ans, Urban 45 ans. |
| 1833 | Le Locle | Andersen a 28 ans, Jules Houriet, beau-frère d'Urban en a 51. |
| 1860 | Le Locle | Andersen a 55 ans, Jules I 52 et Jules II 23. |
| 1867 | Le Locle | Andersen a 62 ans, Jules I 59, Jules II 30 et Jules III (Robert Dyal) 3 seulement. |

COPENHAGUE 1822

Andersen se rappelle la rencontre en ces termes :

« De temps à autre, j'étais aussi accueilli chez une vieille et respectable dame, la mère d'Urban Jürgensen. D'une claire intelligence et d'une haute culture, elle appartenait à une tout autre époque. Elle faisait des classiques sa lecture quotidienne. Souvent elle me parlait de Corneille et de Racine et admirait leurs idées élevées et leurs nobles personnages. Par contre elle n'avait aucune sympathie pour les Romantiques. La société d'une femme qui avait lu et vu tant de choses avait beaucoup d'attraits pour moi et j'étais pour elle un enfant chéri qu'elle recevait toujours avec plaisir. Je lui lus mes premiers vers et ma tragédie *Skorkappelet*. Un jour elle me dit avec une gravité qui me frappa : « Dans dix ans vous serez un poète peut-être aussi grand que Oehlenschläger². Je ne serai plus là, mais souvenez-vous en. » Je ne pensais pas que cela fût possible. « Certes, ajouta-t-elle, vous devriez étudier. » (*Le conte de ma vie*, p. 57)³

Andersen était né à Odense, en Fionie, en 1805. Le milieu familial est très pauvre : père cordonnier, mère lavandière. De nature fantasque, le père s'engage dans les troupes de Napoléon ; il revient malade de ses campagnes, meurt en 1816. La mère se remarie avec un autre cordonnier et sombre bientôt dans l'alcoolisme. Hans Christian « monte » à Copenhague en 1818, il y exerce différents petits métiers : chanteur, danseur, acteur. Il se livre à ses premiers essais d'écriture, obtient la protection de Jonas Collin, directeur du Théâtre royal. Il lui présente une pièce intitulée *Les bandits de Wissemberg* qui est refusée pour inculture totale de l'auteur. Andersen comprend qu'il lui faut aller à l'école, obtient après une scolarité tardive un baccalauréat en 1828 et un diplôme universitaire en 1829.

La « vieille et respectable dame » que rencontre Andersen est la veuve de Jürgen Jürgensen. Ce dernier était un fils de paysan, placé selon la coutume danoise chez un voisin pour apprentissage. Il y est battu, quitte la maison et est recueilli par hasard et par chance à Copenhague par un horloger qui se charge de lui apprendre son métier. Il se révèle très doué et part bientôt faire son « tour d'Europe » pour se perfectionner. Après le Danemark et l'Allemagne le séjour en Suisse s'impose. La renommée des horlogers loclois est grande, en particulier

celle d'Houriet⁴. Il est reçu et apprécié au Locle, et lorsqu'il revient à Copenhague, il est devenu l'agent de la maison Houriet pour la Scandinavie. Alors il se marie, alors vient l'aisance qui lui permet de monter sa propre fabrique de pendules. Le couple aura cinq enfants, dont Urban, qu'Andersen rencontre également.

Urban, né à Copenhague, est horloger comme son père. Comme lui il fait son « tour d'Europe » qui le conduit aussi au Locle, chez Houriet comme son père l'avait fait. Il s'éprend de la fille de la maison, Sophie-Henriette, mais doit d'abord poursuivre son perfectionnement à Paris, chez Julien Le Roy, Berthoud et Breguet, les grands maîtres d'alors. Dès qu'il le peut il revient au Locle où l'attend sa fiancée Sophie-Henriette. Le mariage est célébré en 1801, et le couple s'installe à Copenhague. Les nombreux écrits horlogers d'Urban lui valent une renommée universelle. Pour raison de santé le couple revient au Locle (après un voyage de 23 jours). La joie est grande de retrouver famille et amis. Plusieurs enfants naîtront, dont Jules-Frédéric en 1808. En 1809 c'est le retour au Danemark où Urban mourra en 1830.



Urban Jürgensen

² Adam Gottlob Oehlenschläger (1779-1850), poète et dramaturge danois bien oublié hors de son pays. Son œuvre la plus importante est la transcription pour la scène du conte : *Aladin ou la Lampe merveilleuse*, aujourd'hui un grand succès du cinéma.

³ Une autobiographie à prendre avec circonspection. Le titre indique bien qu'il s'agit d'un « conte », celui de la vie d'Andersen lui-même. La traduction française est fort abrégée.

⁴ Jacques-Frédéric Houriet (1743-1830) est probablement le plus célèbre des horlogers loclois. Il passa neuf ans à Paris dans l'atelier de Julien Le Roy, où il connut les Berthoud et Breguet, ses maîtres et amis. Allié aux Courvoisier il fut à la tête d'un important établissement de chronométrie.

LE LOCLE 1833

Andersen est maintenant connu par différents écrits, poèmes et drames romantiques, pas encore par ses contes. Il a obtenu une bourse royale qui lui permet de réaliser ses deux rêves :

- voyager ;
- rencontrer des gens.

On lui attribue vingt-neuf voyages hors du Danemark, à partir de 1831. Mis bout à bout ces voyages représentent neuf ans d'absence. Il faut dire qu'Andersen est un solitaire qui n'a pas de chez soi, qui vit à l'hôtel ou est reçu par des amis. Où va-t-il ? Chronologiquement en Allemagne, France, Italie, Suisse, Autriche, Grèce, Hongrie, Angleterre, Suède, Espagne, Portugal, Hollande, Belgique. On le trouve même à Constantinople et au Maroc. Il met en pratique sa devise : voyager c'est vivre. Qui rencontre-t-il ? Victor Hugo, déjà en 1833, puis, au fil des ans, Heine, Vigny, Lamartine, David d'Angers, Mendelssohn, Dumas père, Balzac, Schumann, Meyerbeer, Dickens, Liszt, Wagner, etc. C'est un esprit universel, curieux de tout, extrêmement religieux. Il a de l'humour, excelle dans l'art de conter, dessine volontiers et se plaît à découper du papier, selon la coutume nordique. A la fois timide et imbu de lui-même, il ne manque pas d'audace pour se faire introduire auprès de célébrités. La chance le sert souvent, malgré son physique disgracieux. Ne l'appelaient-on pas volontiers « Andersen le long » ?

Le voici donc au Locle en 1833. Pourquoi et comment ? C'est Jules Houriet, fils de Jacques-Frédéric mort en 1830, frère de Sophie-Henriette, beau-frère d'Urban Jürgensen, qui lui lance une invitation, reçue à Paris où il séjourne. Il n'y a pas de Jürgensen au Locle en ce moment, mais les liens familiaux sont forts avec Sophie-Henriette exilée à Copenhague. Andersen a au moins trois raisons d'accepter :

- il jouirait d'un séjour tranquille, ce qui lui permettrait de terminer un drame en cours : *Agnete et le Triton*⁵ ;
- il pourrait apprendre vraiment le français ;
- il ferait des économies.

Il note la chose ainsi dans son Journal⁶ :

« J'ai maintenant eu le bonheur ou, comment dirai-je, l'agrément que le frère de M^{me} Jürgensen, au Locle, m'a offert de passer trois semaines chez lui ; il m'a invité lui-même, et j'ai accepté puisque, pendant ce temps-là, je

serai obligé de parler français, étant donné qu'ils ne comprennent rien d'autre. Du point de vue de langue, c'est un grand avantage pour moi. En outre, cela fera une sorte d'économie, quoique je serai en tout cas obligé de donner une sorte de cadeau. »

En route donc pour la Suisse. Via Genève, Lausanne, Chillon, il arrive au Locle par la diligence (cinq heures depuis Neuchâtel) le 25 août. Dans son roman *O.T.* (initiales du héros Otto Thostrop)⁷ ainsi que dans son *Journal* il rapporte beaucoup de souvenirs, impressions et anecdotes de ses promenades et visites au Locle et dans les environs :

« Un calme majestueux régnait sous les sombres sapins et dans l'herbe fraîche brillaient des fleurs violettes de crocus. Les maisons étaient propres et coquettes et toutes pleines des montres que l'on y fabriquait. Je trouvai là un foyer accueillant et agréable. Le maître de la maison et sa femme ne voulurent rien entendre pour le paiement de ma pension ; j'étais leur invité. Les enfants me considérèrent bientôt comme leur meilleur camarade. Deux vieilles tantes, Rosalie et Lydie, complétaient la famille. Dans une si nombreuse société, j'étais bien obligé de parler français. Je le parlais mal, c'est vrai ; mais je comprenais mes hôtes et ils me comprenaient. » (*Le conte de ma vie*)

Il peine à parler français :

« On ne comprend pas un mot de danois dans toute la maison, dans toute la ville ; c'est excellent pour moi. Je dois tout exprimer en français. Je traduis même en français des strophes de mes poésies. Les petits-enfants ici sont drôles ; quand je ne les comprends pas, ils crient les mots à tue-tête, s'imaginant que je suis sourd-muet. » (*Journal*)

⁵ La pièce sera jouée en 1843, sans aucun succès.

⁶ L'édition danoise du *Journal* compte 10 volumes (4500 pages). Les extraits que nous en donnons proviennent soit de l'ouvrage de Charly Guyot (qui ne savait pas le danois mais bénéficia de la collaboration d'une étudiante, Marianne Schutze. Voir la Bibliographie choisie), soit des neuf articles de F. T. B. Friis, parus dans la *Feuille d'Avis des Montagnes*, de juin-juillet 1949.

⁷ Roman paru en 1836, non traduit en français. Un premier roman, *L'improvisateur*, commencé dès 1833 et publié en 1835, contient aussi des réminiscences locloises. Traduction française en 1847.

Un jour on le conduit à l'Asile des Billodes:

«J'étais dans l'Asyl, fondé par Marie-Anne Calame. Il y avait des figures distinguées parmi les enfants. Peut-être leur père nage-t-il maintenant dans l'opulence, ou peut-être quelque jeune voyageur a-t-il folâtré seulement une heure dans la montagne et à présent les enfants qui en sont le résultat doivent souffrir. Ils me chantèrent une chanson touchante qui me mit les larmes aux yeux; je promis à Dieu dans mon cœur de ne jamais séduire⁸ un être humain et de mettre au monde une telle malheureuse créature.» (*Journal*)

Il se promène beaucoup:

«Un autre jour on monte à Pouillerel, d'où la vue est très belle. Dans une petite auberge beaucoup plus haute que le Doubs qui serpentait comme un serpent d'argent dans la vallée verte, nous avons bu du vin et mangé des amandes. Un jeune paysan qui rentrait ses vaches chantait un beau «jodel». (*Journal*)

On ne manque pas de le conduire au Col-des-Roches:

«Il y avait ici un moulin à eau, mais on ne voyait pas d'eau; nous sommes entrés, on nous a donné une lampe à chacun et nous sommes descendus, marche par marche, jusque dans les caves souterraines. Très loin, au-dessous de nous, la rivière souterraine mugit, l'eau



Le Col-des-Roches, dessin d'Andersen, 1833.



Le Doubs, dessin d'Andersen, 1833.

tombe de plusieurs toises sur les roues qui tournent vite comme si elles voulaient saisir nos vêtements et nous emporter.» (*Journal*)

Mais c'est le Doubs et Les Brenets qu'il préfère:

«Au bord du fleuve il y avait une maison où l'on fabriquait du... verre; ici pousse du houblon sauvage. Nous avons soupé dans une auberge du village et sommes rentrés au clair de lune; on entendait sonner les vêpres dans une église du côté français.» (*Journal*)

«Nous sommes maintenant dans la forêt, où retentit le son de l'angélus, qui parvient à notre oreille de la chapelle, en Franche-Comté. C'est là qu'est la maison paternelle, dit Rosalie. Du coin de la fenêtre on voit par-dessus les forêts «Aubernez» (Les Brenets) où un pont traverse le Doubs. Le soleil brille sur la rivière, qui serpente là-bas, brillant comme du clair argent. Et toute la France s'ouvre devant nous.» (*O.T.*)

⁸ Si Andersen fut plusieurs fois amoureux, il n'alla jamais au bout d'un amour. Les spécialistes pensent qu'il n'a connu aucune femme de sa vie.

On peut s'étonner qu'Andersen, si curieux et observateur averti des lieux et des gens, ne parle pas de l'incendie qui vient de détruire Le Locle en avril 1833, peu avant son arrivée⁹. En revanche il ne manque pas de relever le climat politique qui règne au lendemain de la révolution de 1831 :

«Les opinions politiques séparent les époux et mettent en opposition les enfants avec leurs parents. Dans les rues on voit des foules de gens en discussion politique. La nuit, on entend les deux partis, chacun chantant son chant de bataille. Dans le comptoir il y a une estampe de Guillaume Tell. Un de ceux qui sont contre la Suisse a donné en sortant un coup tout exprès. A Chaux-de-Fonds il y a eu une bataille avec quelques blessés.» (*Journal*)

Avant le départ (14 septembre) il songe au «cadeau». En fait il donnera cinq francs à la bonne des Houriet et cinq francs à celle des vieilles tantes. Il ajoute des silhouettes découpées pour les enfants et les tantes. De leur côté les tantes avaient cousu pour lui une ceinture et tricoté des «mitons»¹⁰. On lui donna encore des sucreries, une bouteille de liqueur et de l'eau de Cologne. Il pouvait donc écrire de tout cœur dans son *Journal* :

«Les braves gens, cela me faisait de la peine de les quitter, nous ne nous reverrons guère.»



▲ *Le Locle, de ma fenêtre, dessin d'Andersen, 1833.*
Le Saut-du-Doubs, dessin d'Andersen, 1833. ►



⁹ L'incendie, le 24 avril 1833, commença par consumer l'hôtel de la Couronne, puis se transmit aux maisons voisines, dont quarante-cinq furent détruites. Les secours en nature affluèrent de partout, de même que les dons en espèces. Le Roi donna 4000 livres de Neuchâtel, La Chaux-de-Fonds (reconnaissante depuis 1794) plus de 4000 et Les Brenets 323. En outre le village prit à sa charge un transport de pain, ainsi que les frais de rafraîchissement des pompiers et militaires français, accourus de Morteau.

¹⁰ Gants opposant le pouce d'une part aux quatre doigts d'autre part. (Des mouffles en d'autres termes.)

LE LOCLE 1860

Que de changements survenus depuis 1833!

D'abord Andersen est devenu célèbre, car de nombreuses éditions et traductions de ses contes ont vu le jour¹¹. Pourtant il déclare dans son journal: «Il me semble que moi, je suis resté tout à fait le même.»

Il arrive au Locle en train, car la ligne Neuchâtel-Le Locle a été mise en service quelque temps auparavant. Il raconte ainsi son voyage (relaté par Charly Guyot, p. 140): «Maintenant tout marche à la vapeur; on y monte en chemin de fer. Le train grimpe d'abord une distance assez considérable, jusqu'à ce qu'on atteigne un plateau, où l'on décroche la locomotive devant pour en accrocher une autre derrière. Le dernier wagon devient ainsi le premier. Puis on continue de monter, jusqu'à un nouveau palier où une autre locomotive nous attend, pour une nouvelle ascension¹². C'est, par excellence, un voyage en zig-zag. Tout en haut de la pente, le train traverse un tunnel, mais à peine a-t-on revu le beau soleil et respiré l'air pur, qu'on pénètre de nouveau dans un tunnel, de moitié moins long que le premier. On arrive ainsi à La Chaux-de-Fonds, beau village montagnard, et tout de suite après, on atteint Le Locle, situé dans une profonde vallée creusée dans la partie la plus haute de la montagne».

Autre changement: les gens. Ceux de 1833 sont morts: à la place des Houriet il y a maintenant des Jürgensen: Jules (52 ans), sa femme Anastasie (52 ans aussi)¹³, leurs fils Jules Frédéric Urban (23 ans) et Jacques-Alfred (18 ans). Leur fille Anastasie Lhardy (21 ans) habite non loin, près de La Chaux-de-Fonds. Andersen écrit:

«Mon ami Jürgensen demeurait encore dans la vieille maison où j'avais été reçu chez son oncle Houriet. J'y repris ma vieille chambre; je visitai de nouveau les moulins souterrains, j'allai voir le Saut-du-Doubs, traversai les forêts de sapins et de bouleaux, de l'autre côté de la frontière, où croissent les hêtres et où le soleil brille bien plus ardent qu'au Locle... (Journal)

Et puis la ville a été reconstruite, agrandie, elle s'est dotée d'une gare, toute proche, et Andersen entend passer les trains.

Un nouveau régime politique a été mis en place (après 1848). Les Républicains ont été vainqueurs, mais la jeune république se méfie des Loclois, suspectés de royalisme

conservateur. C'est d'ailleurs pourquoi on a amputé le territoire loclois de sa partie «est» pour créer la municipalité des Eplatures.

Le mode de vie des Jürgensen n'est pas non plus celui, si paisible, des Houriet. Il y a un grand cercle de famille et d'amis. La maison est pleine d'activités de toutes sortes.

Andersen retrouve le plaisir des promenades, surtout celles qui le conduisent aux Brenets.

«Promenade avec Jürgensen père sur la vieille route des Brenets, plus tard seul sur la même route. La forêt de sapins se dessinait noire bleue sur les pentes herbeuses. Les nuages noirs pendaient lourdement: une seule fois les rayons les percèrent. Monté sur les hauteurs vers la maison de Favre. Beau soleil. La vallée verte et profonde a l'air sérieux.» (Journal)

Lors d'une excursion aux Brenets, Andersen fait la connaissance du pasteur Girard¹⁴ avec qui, d'emblée, il se sent des affinités:

«Nous attendions le pasteur Girard, et il vint effectivement, mais une demi-heure avant notre rentrée; ainsi nous n'avions qu'une heure et demie à passer ensemble; il était extrêmement aimable et poli; il n'avait commencé ses études que dans sa dix-huitième année, me ressemblant en cela...» (Journal)

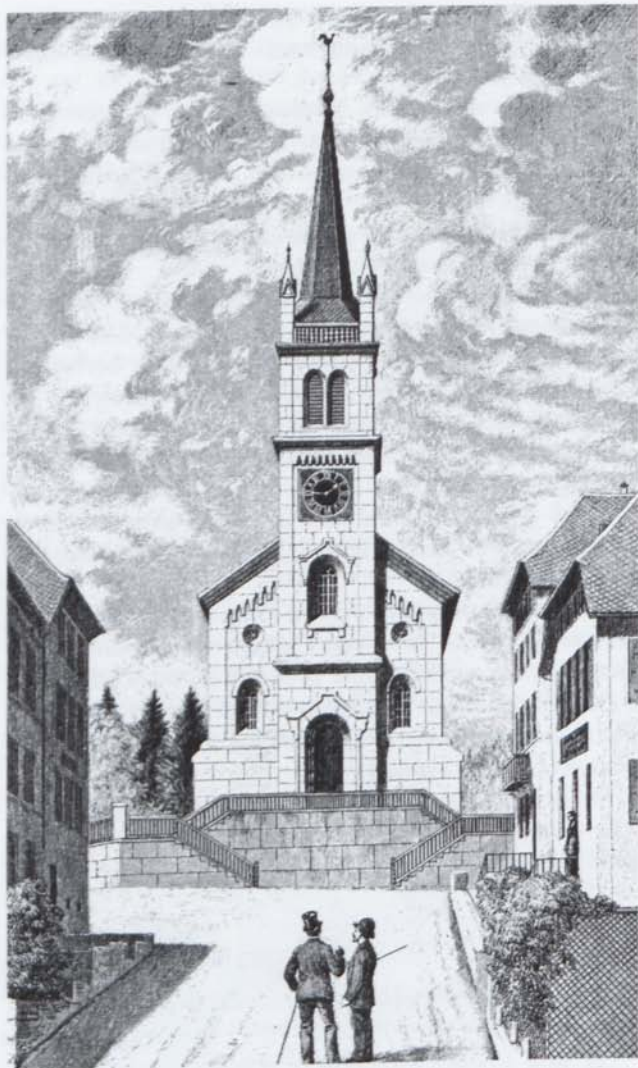
Il assiste à un culte dans le temple des Brenets: «Le chant, sans orgue, était beau mais je n'ai rien compris du sermon». (Journal)

¹¹ Andersen a composé plus de 170 contes, le premier en 1835, aujourd'hui traduits dans presque toutes les langues du monde.

¹² On aura reconnu Chambrelieu d'abord, puis Les Hauts-Geneveys.

¹³ Anastasie Lavalette, veuve d'Eugène-Francis Demaffée, devint M^{me} Jürgensen en 1836. De santé délicate, cette Genevoise recouvra pleinement ses forces dans le Jura neuchâtelois. Le couple demeura très attaché à Genève, où il séjournait fréquemment.

¹⁴ Jules-Frédéric Othenin-Girard, après avoir été horloger, fit sur le tard des études de théologie et devint «le pasteur Girard» des Brenets, de 1842 à 1883, année de sa mort. Dévoué, charitable, adoré de ses paroissiens, il joua un rôle important lors de l'incendie du village du 19 septembre 1848 et de la construction du nouveau temple, inauguré en 1859.



Le Temple des Brenets, inauguré en 1859.

L'on ne fait pas que se promener, l'on travaille à l'écriture. Le fils aîné des Jürgensen, Jules F. U., avait des ambitions littéraires. Il commença une traduction des contes d'Andersen qui parut l'année suivante, sous le titre de *Fantaisies danoises: Contes de H.-C. Andersen*. Ce

recueil contient: *La vaurienne – Une peine de cœur – L'heureuse famille – Rien de plus sûr – Etre quelque chose – Les aventures d'un cou de bouteille – La fille du roi des brumes – Le dernier songe du vieux chêne*. Il paraît chez Joël Cherbuliez à Genève. Dans la préface le traducteur s'explique:

«Il n'a rien moins fallu qu'un encouragement du poète Andersen lui-même pour que j'osasse prendre la plume et tenter de rendre dans notre langue quelques-unes des récentes productions du poète [...] J'avais lu avec l'auteur les œuvres que je me proposais de traduire; j'avais ses conseils, des directions, ses commentaires intimes [...] Que notre ami, notre admirable Andersen nous pardonne donc et nos imperfections et nos faiblesses. Qu'il ne voie dans ce travail que l'œuvre de la plus sincère affection, et qu'à ce titre il soit indulgent [...] de plus il nous a mis à même de prouver à des compatriotes, que pour ne connaître la patrie que par un séjour de quelques semaines, nous ne l'en aimons pas moins, et que nous nous intéressons à toutes ses gloires.

C'est dans ces sentiments que nous avons dédié ces pages à un père chéri, non que nous les jugions dignes de lui être offertes pour le peu de valeur qu'elles ont comme forme imparfaite d'un fond excellent, mais parce qu'il verra par là que c'est lorsque nous doutons de nous-mêmes que nous nous réfugions vers lui, parce que Andersen, l'ancien ami de ces grands-parents que nous n'avons jamais vus, nous saura gré sans doute d'avoir écrit ce nom à la première page du volume.»

Jules F. U. fait paraître d'autre part dans *le Neuchâtelois* (de tendance libérale) la prière d'insérer suivante:

«Un des écrivains du nord les plus renommés et les plus aimés, M. Andersen, a fait, l'an dernier, un séjour parmi nous. Il a vécu pendant quelques semaines au milieu d'une famille qui tient à lui par le double lien de la nationalité et de l'amitié. L'apparition du petit volume que nous annonçons est un fruit de ce séjour. Ce n'est pas au Locle que les *Fantaisies danoises* ont été composées; mais c'est au Locle, sous les yeux et en quelque sorte sous l'inspiration de l'auteur que la traduction en a été commencée et s'est ensuite achevée. Les amis du jeune traducteur connaissent à la fois ses goûts littéraires et son zèle pour tout ce qui est bon, utile, élevé. M. Jürgensen, pour avoir ailleurs sa patrie officielle, n'en est pas moins des nôtres par ses sentiments, comme par



ses relations de famille et les circonstances de sa vie. Nous le féliciterons de ce qu'il lui a été permis d'associer son nom à l'œuvre de son éminent compatriote.»

Le départ approche:

«Je crois que M^{me} Jürgensen était contente de me voir enfin partir; elle et sa fille me firent des signes d'adieu au balcon. Le père Jürgensen me fit cadeau d'une carte de Neuchâtel et de Vaud¹⁵. Lui et ses deux fils m'accompagnèrent jusqu'au Bureau des Postes; tous les trois m'auraient volontiers gardé plus longtemps. Jules m'invita à venir chez lui dans 3 ou 4 ans, quand il serait établi¹⁶. Alors nous nous retrouverions souvent avec le pasteur Girard.» (*Journal*)

Jules I demeure dès lors le plus souvent à Genève. Dans la *Feuille d'Avis des Montagnes* du 3 janvier 1863 on peut lire:

«Le citoyen Jules Jürgensen, négociant au Locle, a donné à son fils aîné, le citoyen Jules Jürgensen, une procuration générale pour gérer et administrer, à partir du 1^{er} janvier 1863, toutes les affaires de sa fabrication et de son commerce d'horlogerie au Locle.»

Jules II va donc diriger les affaires, et aussi se marier. Il écrit en 1861 à Andersen: «Votre traducteur est amoureux d'un rayon de soleil descendu sur notre boule sous la forme d'une enfant de 16 ans et demi, une petite Helga¹⁷ descendue du ciel, belle comme le jour, vous le trouviez du moins lorsque vous la vîtes le premier soir de votre séjour.»

Le mariage a lieu peu après. Jules II écrit régulièrement à Andersen, au sujet des *Fantaisies danoises*. Il annonce son intention de réciter en public, à Neuchâtel, au Locle, à La Chaux-de-Fonds, le célèbre conte d'Andersen: *La vierge de glace*.

¹⁵ Andersen repartit en diligence par le Val-de-Travers et Yverdon.

¹⁶ C'est Jules II qui l'invite à revenir quand il serait établi, ce qui se fera peu après.

¹⁷ Nom d'une héroïne d'Andersen. Il s'agit en réalité de Cécile Dubois, née le 16 septembre 1844. Elle fait partie de la grande famille horlogère Dubois, dont une branche est aujourd'hui représentée par la maison Philippe Du Bois et fils.

LE LOCLE 1867

Venant de Dijon, Lausanne, Neuchâtel, Andersen monte au Locle le 14 mai en train, et en compagnie des Jürgensen père et fils, rejoints à Neuchâtel.

Il loge dans la maison des Jürgensen, tout près de la maison Houriet, où demeure maintenant le Docteur Koenig. Beaucoup de monde à la maison. Les réceptions se suivent. Un soir M^{lle} Elvire Huguenin lit son poème *La Pomme* (alors très en vogue au Locle) où quatre enseignants, au lieu de se la disputer, partagent la pomme de la concorde :

Aussi la pomme, partagée
Et par tous les quatre mangée
Loin d'être une source de maux,
Restaure leur langue altérée
Après leurs pénibles travaux.

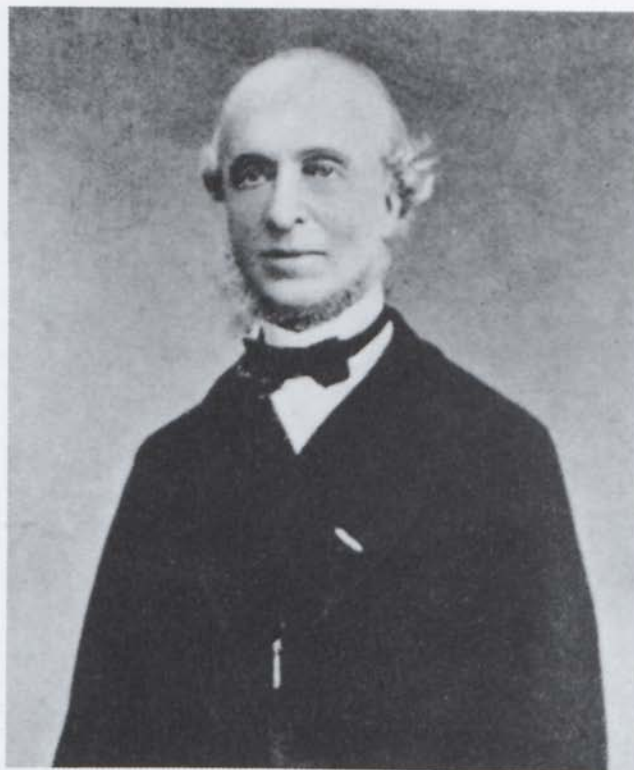
On fait mieux, heureusement, un autre soir en jouant de la musique: le D^r Koenig et Jacques-Alfred au violon, un ami au violoncelle, M^{me} Lhardy, la petite sœur, au piano. On donne aussi un grand dîner en l'honneur d'Andersen «avec de nombreux plats et beaucoup de vin». Le 26 mai Andersen écrit un poème de circonstance pour les noces d'argent des souverains danois. On but du champagne ce soir-là.

Il y a aussi de mauvais côtés à ce séjour: le froid par exemple. La neige est même tombée «qui donne à chaque buisson l'aspect d'une aubépine en fleurs». Andersen a mal aux dents. Pour oublier ses douleurs il va se réchauffer sur les hauteurs du Locle. Selon son habitude il cueille des fleurs, qu'on retrouve, séchées, dans ses lettres.

Il reprend ses promenades favorites: Morteau, La Chaux-de-Fonds, et surtout Les Brenets (toujours orthographiés Aubernez). Sur la route il prend peur: «Les chevaux allaient rapidement, Jules ne tenait pas très fermement les rênes mouillées qui glissaient dans ses mains. Nous nous tirions cependant d'affaire.» (*Journal*)

Ce dernier séjour fut plus court que les précédents. Le 29 mai Andersen est à Berne, d'où il écrit à Jules I:

«Mes remerciements sincères des belles journées que tu m'as données. J'ai vivement ressenti toute ta sympathie pour moi et je ne t'oublierai jamais. Tes enfants aussi étaient d'une telle bonté, si pleins de sympathie pour moi. Donne-leur mes amitiés, ainsi qu'aux petits-enfants¹⁸.»



Jules I Jurgensen.

Les contacts continuent: en été 1867 Jules I et Jacques-Alfred vont au Danemark où ils rencontrent Andersen. Jacques-Alfred lui exprime, dans une lettre du 14 juillet, le souhait de le revoir au Locle «où vous êtes tant connu et où tout le monde vous aime». C'est aussi l'occasion de revoir ou de découvrir «l'oncle Fritz» (en fait un cousin de Jules I) à qui Jacques-Alfred envoie peu après une lettre très affectueuse qui témoigne de liens familiaux très forts et d'un solide attachement au pays des ancêtres.¹⁹

Andersen reviendra encore une fois à Neuchâtel (sans pouvoir monter au Locle) où il eut un accident qu'il relate ainsi dans une lettre à M^{me} Melchior²⁰: «Quand je fus à la gare de Neuchâtel et après avoir mis mon bagage dans l'omnibus de l'Hôtel Bellevue, je voulus aller chercher ma malle. Je ne vois pas qu'il y a un large trottoir, qui

s'élève d'une marche au-dessus de la chaussée. Tout était blanc, brillant, tant il y avait de poussière; j'avance d'un pas rapide et me voilà qui tombe de toute ma longueur. J'étais bien fatigué et je tombai lourdement. Demain je compte aller à Genève où Jules Jürgensen s'est acheté une propriété. J'y trouverai un repos délicieux...»

Andersen reverra une dernière fois Jules I et Anastasie à Genève en 1873. Il mourra peu après, en 1875, d'un cancer du foie. Jules I et Anastasie meurent en 1877 à Genève.²¹

C'est désormais Jules II, et dans une moindre mesure Jacques-Alfred, qui sont les grands Jürgensen du Locle.



Jacques-Alfred Jürgensen.

¹⁸ Nulle mention du Châtelard dans les extraits du Journal dont nous avons eu connaissance.

¹⁹ Locle, 28 août 1867.

Cher oncle Fritz,

Je ne voudrais pas que vous apprissez par quelqu'un d'autre la nouvelle promesse de mon prochain mariage; je suis fiancé depuis huit jours, et le plus heureux des hommes.

Ma Lydie est une très-jolie fiancée, et je suis sûr, lorsque vous la verrez, que vous me félicitez de mon bon goût, et lorsque vous la connaîtrez, vous me direz: le moral vaut bien le physique. – Vous aurez, en un mot, une charmante nièce de plus. ...Bien souvent en famille nous parlons de vous, et quant à moi je m'estime si heureux d'avoir fait votre connaissance personnelle que je remercie chaque jour mon père de m'avoir fourni l'occasion d'apprendre à vous connaître, ainsi que mes bons parents danois.

Et puis j'aime le Danemark. Ce pays qui est le mien a toutes mes sympathies. Intéressante contrée, intéressant et brave peuple. Ah! je vous assure bien que lorsque j'arrivai à Kiel, en bateau à vapeur, et que je vis ces frégates prussiennes, mon cœur bondit à la fois d'amour et de regrets pour cette petite nation d'opprimés. J'ai bien compris aux battements de mon cœur que j'étais bon Danois...

L'original de cette lettre se trouve au Musée d'horlogerie du Château des Monts au Locle, dans le Fonds Alfred Chapuis.

²⁰ Les Melchior, grands amis d'Andersen, l'hébergeaient souvent dans leur domaine du Rolighed, où ils l'accueillirent pour les derniers mois de sa vie.

²¹ Au décès de Jules-Frédéric ses descendants envoient la lettre suivante aux autorités scolaires locloises, dont Jules II est le président:

Genève et Le Locle, 29 décembre 1877

A la Commission d'Education, Le Locle

Monsieur le Vice-Président et Messieurs,

Au nom et en mémoire de feu notre père bien-aimé, Jules-Frédéric Jürgensen, nous offrons aux autorités scolaires du Locle, son village natal, une somme de *vingt mille francs* (f. 20000.-).

Ce fonds modeste, géré par la Municipalité, directement ou à l'aide d'une commission, portera le nom vénéré de notre cher défunt et nous désirons que l'intérêt annuel contribue à doter *peu-à-peu* nos deux collèges du confort, de la propreté, du matériel de luxe, des embellissements qui serviront à les maintenir ou à les amener au rang désiré.

Les charges lourdes qui pèsent sur notre ville, la difficulté des temps encore, nous interdisent certaines dépenses de superflu auxquelles on pourra ainsi procéder petit à petit...

Les jardins, les abords, les clôtures, les grilles pourront être entrepris ou achevés. Des horloges sonnant automatiquement les entrées et les sorties seront plus tard installées... tout cela avec du temps et de la patience...

Il nous est doux d'associer à la pensée qui nous guide en cette occasion la mémoire de notre sœur cadette, feu mademoiselle Fanny Jurgensen car, tous cinq, avons été élèves des Ecoles locloises.

Notre Père aussi fut membre de la Commission d'Education. Il était lié d'amitié avec les dignes pasteurs Andrié et Piquet, avec M. Jules Voumard, M. Zuberbuhler, M. le Dr Lardy, M. Jules Jeanne-ret, M. Haldimann, M. le Pr Comtesse et d'autres pour la plupart hélas disparus.

Messieurs les instituteurs et professeurs A. Bréguet, Fritz Challandes, Barbezat, Auguste Guyot furent de même ses amis et nous savons quel prix il attachait à l'élévation du niveau général de l'instruction.

Nous consignons ici une remarque qui revenait souvent dans ses conversations sur la matière. Il croyait éminemment utile d'associer à l'instruction civique la connaissance d'une science d'application directe et universelle, *l'économie politique*: la distribution des produits agricoles et naturels, des produits industriels dans le monde entier, les rapports sociaux, la loi de l'échange commercial, le mécanisme des lois civiles rationnelles, les droits de la propriété sous ses divers aspects, ces questions – et tant d'autres questions incidentes – lui paraissaient dignes d'être traitées dans nos Ecoles secondaires.

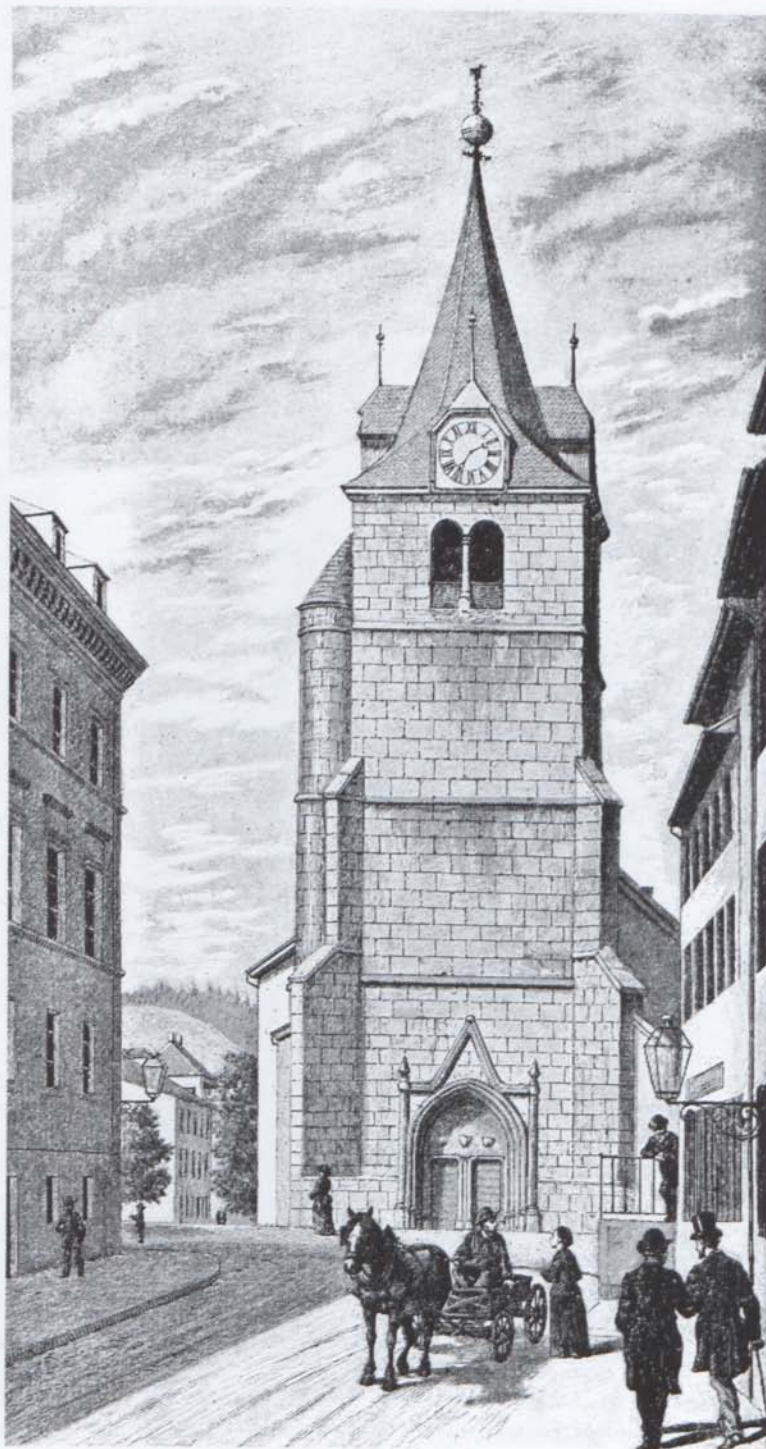
Il répétait souvent: « l'étude dissipe les préjugés et prévient les malentendus sociaux ».

Que Dieu bénisse Le Locle et ses Ecoles. Qu'Il bénisse les grands et les petits.

C'est par ce vœu, Monsieur le Vice-Président et Messieurs, que nous prenons congé de vous en vous priant de recevoir la nouvelle assurance de notre affectueuse et haute considération.

Jules F. U. Jurgensen
A. Lardy Jürgensen
S. L. Perrenoud née Jürgensen
J. Alfred Jürgensen

P.-S. Vous voudrez bien donner communication de cette lettre aux autorités municipales. La somme de 20000 francs sera versée entre les mains de M. le caissier le 1^{er} mars 1878.





Le nouveau collège du Locle, 1878.

◀ *Le Temple français du Locle en 1860.*

PORTRAIT DE JULES F. U. JÜRGENSEN

L'entreprise Jürgensen est florissante, et Jules II sera une grande figure locloise jusqu'à sa mort en 1894. On peut parler véritablement d'un notable.

Si Jules II demeure avant tout horloger et commerçant, c'est aussi un mécène, un homme de bien et d'église, un voyageur européen, un animateur des sociétés locales, un citoyen d'honneur de la ville du Locle, un poète enfin.

Mécène et mondain, il aime recevoir aussi bien au Locle, dans sa maison de la Grande-Rue, voisine de celle des Houriet, qu'au Châtelard, au-dessus des Brenets, dans le domaine qu'il a érigé à la fin des années 70²². Il y reçoit aussi bien les grands que les humbles. Ainsi un procès-verbal de la Commission scolaire des Eplatures, de 1884, mentionne que la course d'école s'est terminée au Châtelard, où l'hospitalité de M. Jürgensen a été fort appréciée.



Jules II Jürgensen.

²² La maison principale du domaine du Châtelard (aujourd'hui le Home, après avoir abrité longtemps la Pouponnière neuchâteloise) a été édifée en 1879, comme en témoignent les copies de lettres envoyées à Jules II par la municipalité des Brenets, d'avril 1878 à septembre 1879 (Archives communales des Brenets, registre non coté). Elle s'ajoutait aux autres éléments constituant la propriété, décrits ainsi dans un prospectus lors de la vente par le notaire loclois Jules F. Jacot, à la suite du décès de Cécile Jurgensen-Dubois, dernière du nom, en 1921 :

La plus grande partie de la propriété, en nature de forêt s'étend à l'Ouest, sur la colline dominée par la tour dite «Tour du Châtelard» et dans la région du Bois-Noir et de Mange-Pain. Les forêts, de bon rendement, ont une surface totale de 107 392 m².

Les maisons, terrasse, jardin, parc, tour et serres occupent une surface de 6 589 m².

La route cantonale traverse la propriété dans la partie Est, partie à ciel découvert, partie sous un tunnel.

La propriété comprend les bâtiments suivants :

1. UN GRAND CHALET comprenant : au rez-de-chaussée un salon, une salle à manger, une grande salle, une grande galerie vitrée orientée au couchant avec vue très étendue, cuisine et dépendances. Au 1^{er} étage : neuf chambres ; au 2^e étage : cinq chambres.
2. UN VIEUX CHALET, comprenant un logement de huit chambres, une petite galerie vitrée et deux cuisines ; en outre, grange, écurie à chevaux et buanderie.
3. UN BATIMENT DE FERME, comprenant logement, grange et écurie.
4. UNE GRANDE REMISE, comprenant au rez-de-chaussée un garage de vastes dimensions, avec locaux au 1^{er} étage.
5. DEUX SERRES bien aménagées, dont la plus grande mesure 81 m², avec chauffage central en très bon état.

La propriété possède quatre citernes étanches, dont une de très grandes dimensions.

Toutes les constructions ci-dessus sont en parfait état d'entretien ; leur architecture, de bon goût, est en harmonie avec le style du pays.

En outre, au sommet de la colline s'élève une tour de 16 m² construite en tuf, surmontée d'un belvédère d'où la vue est très étendue.

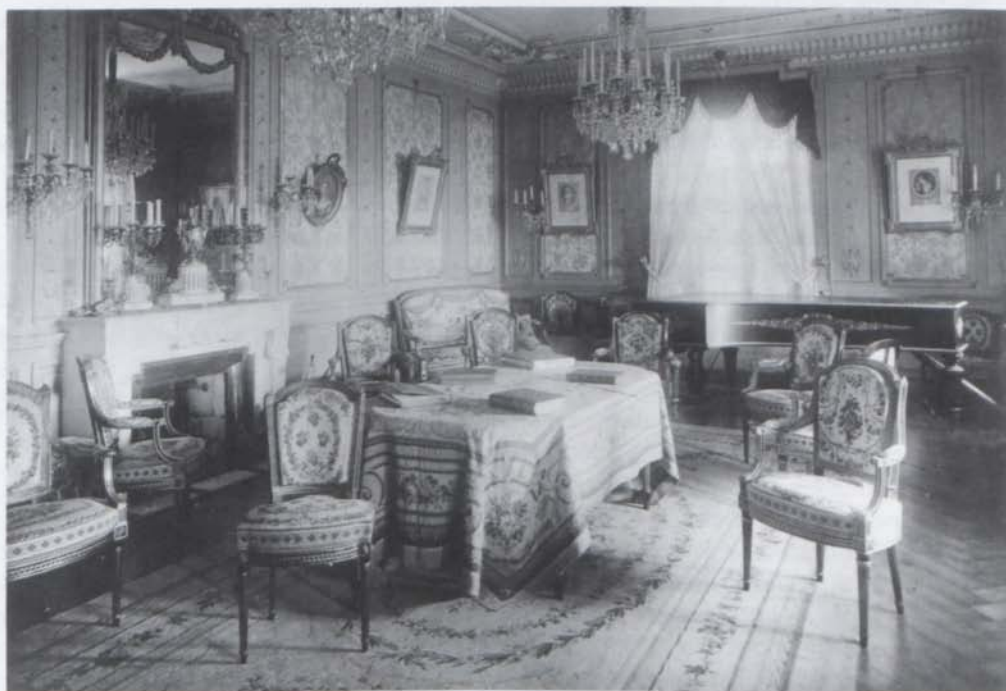
Les grands arbres, d'essences diverses, entourant toute la propriété, en font un site très verdoyant.

En résumé, la propriété du Châtelard, en nature de bâtiments, dépendances, jardins, verger, prés, champs et bois, offre tous les avantages d'une belle résidence d'agrément avec exploitation rurale et forestière.

(Dépliant illustré intitulé : *Propriété Jurgensen – Du Bois, Le Châtelard-sur-Les Brenets.*)



Le Châtelard, la salle et le grand salon, 1921.



Deux exemples suffiront à montrer sa générosité (et sa richesse du même coup): lors de la construction de sa nouvelle maison du Châtelard, en 1879, la municipalité des Brenets lui réclame vingt-cinq francs pour l'établissement d'un acte officiel. Il envoie cent francs et prie le conseil municipal de remettre le solde de septante-cinq francs au pasteur Girard pour ses œuvres charitables. (Lettre du 27 janvier 1879); en 1888, lorsqu'il est agrégé d'honneur de la commune du Locle, il invite les officiels à une grande réception au Châtelard et leur annonce qu'il dispose d'une somme de 5000 francs comme suit: 2000 francs au Fonds de secours et de prévoyance des régents neuchâtelois, 2000 francs au Fonds Jürgensen au Locle (fonds des écoles) et 1000 francs au Fonds Winkelried (nous en ignorons la destination). (*Feuille d'Avis des Montagnes*, 20.07.1888)

Homme d'église. Ce réformé pratiquant est appelé à présider le «Comité des orgues» chargé de trouver les moyens nécessaires à la remise en état des orgues en 1859. Il publie la plaquette suivante: *Les orgues du temple réformé français*, Neuchâtel, imprimerie de Wolfrath et Metzner, 1860. Lecture faite au temple le 16 novembre 1859 par J.-F. U. J. L'ouvrage est dédié «à Monsieur le Pasteur Girard, témoignage de respectueuse amitié.»

Il débute par un pittoresque rappel historique. Le temple était longtemps démuné d'orgue. Un comité se constitua en 1791 pour trouver les moyens d'en acquérir un. Lors de la Révolution française un abbé de Besançon vint se réfugier au Locle. Il prit contact avec Frédéric Houriet pour lui dire qu'on pourrait sans doute acheter à bon compte l'orgue de sa paroisse bisontine. Mis au courant le lieutenant Jean-Jacques Huguenin se rendit à Besançon où l'achat fut conclu en 1796, pour deux mille livres environ. Il fallut informer la population tenue à l'écart de la négociation et trouver les fonds nécessaires, ce qui nécessita pas mal de temps et d'efforts de persuasion. Mais il se posait aussi la question du transport, qui coûterait cher. On organisa une nouvelle souscription et en 1799 le comité put se mettre en route pour Besançon, en chars, par le Crêt-Perrelet, les Malepierre, la combe Monterban, les Brenets, le Pré-du-Lac, où l'on traversa le Doubs en bac. Après une nuit à Flangebouche, on arrive à Besançon. L'orgue est démonté, transporté à l'Hôtel National – où loge le comité – dans huit grandes caisses. Le voyage de retour, de Besançon à Chaillexon, dura trois

jours, car les routes étaient mauvaises. Le bac transporte enfin, en plusieurs fois, hommes, chevaux, voitures et lourdes caisses jusqu'au Pré-du-Lac... L'année suivante l'organiste Balthasar Luthard, lucernois d'origine, fondateur de l'imprimerie Courvoisier, pouvait faire sonner l'instrument.

Voyageur, comme son idole Andersen. Grand ami de la France, il parcourt aussi l'Allemagne et donne une conférence à la Société d'émulation du Doubs sous le titre «*En Allemagne*», publiée en 1877²³.

Malgré son attachement au Locle, il demeure Danois. Il rend de grands services à la commune, en particulier dans le domaine de l'instruction publique (président de la Commission scolaire) et dans celui de l'éclairage électrique. Il est aussi conseiller général, et lorsque la nouvelle loi sur les communes entre en vigueur en 1888, il devrait abandonner son mandat. On tourne la difficulté en le nommant citoyen d'honneur²⁴.

Européen convaincu, il tint ces propos d'une modernité étonnante le 15 juillet 1888 dans le discours d'inauguration du monument Daniel Jeanrichard au Locle, peu après qu'il eut reçu la naturalisation d'honneur suisse: «Messieurs les représentants des gouvernements cantonaux, votre venue au Locle nous est un gage d'autant plus précieux de votre amitié pour Neuchâtel, que nous avons à lutter conjointement à vous, au point de vue industriel et commercial, contre les mêmes difficultés, à nous défendre des mêmes appréhensions – et il faudrait avoir une taie sur les yeux pour ne pas reconnaître, aujourd'hui surtout, que dans ces domaines l'union fait la force. Au reste, les Confédérés sauront donner entr'eux un exemple qui sera suivi un jour, j'en ai la ferme assurance, par les Etats-Unis d'Europe. Utopie, observe-t-on. Mais... Les Suisses, eux aussi, n'ont pas toujours été d'accord et, cependant, pour me servir de l'expression biblique, «voyez comme ils s'aiment». (In: *Feuille d'Avis des Montagnes*, 21.07.1888)

Jules II est présent dans nombre de sociétés locales. En qualité de président des *Amis de l'instruction* il rédige une plaquette publiée chez Courvoisier en 1868: *Une campagne artistique dans le Jura. Les Loclois à Pontarlier en 1868*. Il raconte la «méorable campagne» de ces Loclois appelés à donner une soirée littéraire et musicale à Pontarlier le 22 mars 1868. Outre les Amis de

l'instruction, la Montagnarde du Locle et la Chorale pontissaliene étaient de la fête. Jules F. U. raconte, de façon savoureuse, les péripéties du voyage en *guimbardes*, via Morteau (où le madère est servi dès dix heures du matin) et Arçon. Au programme de la soirée: un discours de Jürgensen, des chants, des variations sur la *zyther*²⁵, une récitation de Victor Hugo, et une comédie en trois actes: *Le grondeur* de Brueys et Palaprat. On ne put accueillir tout le monde, et plus de trois cents personnes durent rentrer chez elles. Le retour se fit le lendemain, par le même chemin, dans une tempête de neige. L'une des voitures «faillit verser au-dessus des Brenets, ce qui engagea une douzaine de ses hôtes à se passer d'elle et à rentrer sur leurs jambes.»

Et voici le poète Jules F. U. Jürgensen. Il publie en 1871, chez Chanard à Genève *Le soir du combat. Récit d'une infirmière. Poème dramatique représenté pour la première fois sur le théâtre de Genève le 21 décembre 1870 par M^{me} Zoé Gilbert*. Ce texte sera repris et publié avec deux autres chez Richard à Genève sous le titre *Pendant la guerre: trois poèmes: Le soir du combat – Paris assiégé – La revanche. Le soir du combat* a été écrit en décembre 1870, au lendemain du désastre de Sedan. L'auteur le dédie à la Reine des Belges, qui a donné ses soins, son temps, ses biens, aux blessés des armées belligérantes: «Honneur aux femmes chrétiennes – Pendant cette effroyable tempête, elles représentent la grâce, l'abnégation, le pardon.»

²³ Andersen avait écrit: *En Suède* en 1851 et *En Espagne* en 1863. JFU reprend la formule du maître. Ces «Notes et réflexions d'un passant», venant d'un francophile ardent, en appellent, au lendemain de la guerre de 1870-1871, à la réconciliation et à la compréhension mutuelles.

²⁴ La nationalité danoise des Jürgensen leur valut quelques difficultés. En 1883 on critique la nomination du Danois Jules II comme président de la section «horlogerie» de l'exposition de Zurich. Le comité de l'exposition de Genève, en 1896, tenta de refuser sa place à Jacques-Alfred parce que, travaillant en Suisse, il avait maintenu Copenhague comme siège de son entreprise.

²⁵ On préfère utiliser dans la région le terme d'Europe centrale «zyther» ou «zither» plutôt que cithare. L'instrument était fort à la mode à l'époque.



La bataille a duré tout le jour, et la nuit
 Qui surprend les soldats, n'y met pas encore terme;
 Le soleil a baissé vers l'horizon qu'il fuit,
 Mais là brûle un château, plus près flambe une ferme
 [.....]

Deux mères dans la plaine, à pas précipités
 Cherchent leurs fils, hélas, que la loi de la guerre
 Ravit à leur amour, qu'elle a tous deux jetés
 En des camps opposés sur cette froide terre.
 [.....]

Vos enfants ont lutté ce soir l'un contre l'autre
 Sans s'être jamais vus, sans haine dans le cœur,
 Bannissez le courroux qui semble emplir le vôtre
 Ces deux chrétiens, ensemble, ont monté vers le ciel.
 Souvenez-vous, ma sœur, des larmes de Marie....

On n'est jamais vaincu lorsqu'on est immortel.
 Dieu parle, Dieu sourit à la mère qui prie.

C'est donc dans ce recueil, aux accents hugoliens, et dans l'esprit de la Croix-Rouge, que l'on trouve l'alexandrin

qui fut gravé, au pied de la Tour du Châtelard, sur la niche contenant la mystérieuse urne et portant les initiales JFUJ.

Malade du cœur, alité dès 1893, Jules II meurt le 19 février 1894, à l'âge de cinquante-sept ans. Il laisse une veuve, Cécile, et un fils Jules-Philippe-Frédéric. Le faire-part mortuaire nous apprend qu'il était député, officier de la Légion d'honneur et de l'Ordre royal du Dannebrog. Les amis de l'instruction, la Montagnarde, le Club jurassien, l'Union instrumentale, la Littéraire, la section fédérale de gymnastique perdent un membre fidèle. On lui fit de grandioses funérailles, tout Le Locle assiste à l'enterrement. C'est Jacques-Alfred qui remercie au nom de la famille: «En participant d'une manière si générale à la cérémonie funèbre de mercredi 21 février, la population du Locle tout entière a montré la vive part qu'elle prenait à notre douleur. Cette émouvante démonstration a profondément touché nos cœurs. Aussi je me sens pressé, au nom de toute la famille, au nom de ce fils qui, retenu par la maladie, n'a pu assister son père dans ses derniers moments, de venir remercier tout le public loclois de la grande sympathie qu'il a montrée pour notre cher défunt.»

Madame C. Jurgensen-DuBois, Monsieur Jules-Ph^e Fré^d Jurgensen;
 Madame L'Hardy-Jurgensen, ses enfants et petits enfants; Madame
 et Monsieur A. Perrenoud Jurgensen, leurs enfants et petit enfant;
 Monsieur et Madame Alfred Jurgensen, à Floreyres; Monsieur et
 Madame Ph^e DuBois, leurs enfants et petits enfants; Monsieur et
 Madame Charles-DuBois-Lardy et leurs enfants, à Neuchâtel; Ma-
 dame et Monsieur L'Hardy DuBois, leurs enfants et petit enfant, à
 Colombier; Monsieur et Madame Henri DuBois et leurs enfants;
 Monsieur et Madame Louis-Ferd. DuBois et leurs enfants; Madame
 et Monsieur le pasteur Du Pasquier-DuBois et leurs enfants, à Cof-
 frane; ont la profonde douleur de vous annoncer la perte qu'ils vien-
 nent de faire en la personne de

Monsieur Jules-Frédéric-Urbain JURGENSEN

*Député, Officier de la Légion d'Honneur et de l'Ordre Royal du
 Dannebrog, Officier d'Instruction Publique*

leur époux, père, frère, beau frère, oncle et grand-oncle, décédé
 aujourd'hui, à 8^h 1/2 heures du matin, dans sa 57^{me} année.

Le Locle, le 19 Février 1894.

L'enterrement aura lieu

Mercredi 21 courant, à midi et demi.

Domicile mortuaire : Grande rue n° 144.

*Ne crains point, car je l'ai racheté, je
 l'appelle par ton nom; tu es à moi.
 Esou XXXIII, 1.*

Cet avis tient lieu de lettre de faire part.

ROBERT DYAL

La fin de la dynastie approche. Certes l'entreprise horlogère demeure momentanément dans la famille. Jacques-Alfred la conduira jusqu'à sa mort, en 1912. Sa veuve – il n'y a pas d'héritier – la vendra à des mains étrangères. La raison sociale. « Montres Jürgensen » existe encore de nos jours, mais le siècle en est aux Etats-Unis...

La cinquième et dernière génération est représentée par Jules-Philippe-Frédéric (Jules III), orgueil de son père JFU et de sa mère Cécile née Dubois. Né au Locle en 1864, il y commence sa scolarité. Il est attiré par les lettres, et ne s'intéresse guère à l'horlogerie. Etudiant à Paris, il y fréquente les poètes parnassiens, groupés autour de l'éditeur Alphonse Lemerre, mais revient souvent au Châtelard. Grâce aux relations de son père, président de la Société d'Histoire du Canton de Neuchâtel, membre influent de la Société d'émulation du Doubs, il entre en contact avec beaucoup de personnalités de son temps, entre autres Philippe Godet, grand maître des lettres neuchâteloises, et Edouard Jeanmaire, peintre de la Joux-Perret. La correspondance avec eux permet de suivre la destinée du recueil « Rayons brisés », unique œuvre de Jules-Philippe-Frédéric, publiée sous le pseudonyme de Robert Dyal.²⁶

Philippe Godet suscite l'admiration sans réserve du jeune poète. Témoin cette longue lettre louant celui qui vient de révéler l'œuvre d'Alice de Chambrier:

Paris, 12 février 1884.

Ma mère, qui est à Paris, m'a rapporté d'une vente suisse il y a quelques jours, le volume que vous avez si bien intitulé « Au-Delà »²⁷. La lecture de ces vers m'a causé autant d'admiration que de surprise, et je me suis demandé comment celui qui avait guidé Mademoiselle de Chambrier dans ses travaux poétiques pouvait avoir encore tant d'indulgence pour les « Premières Moissons » et les « Aurores » de certains jeunes auteurs. Il faut que vous ayez un fonds de charité et de patience inépuisable.

Votre préface si intéressante, si émue dans sa simplicité, me semble être encore au-dessous de la vérité, et vous parlez de ces vers, que vous avez vus éclore, de ces chefs-d'œuvre qui naissaient tout près de vous, avec trop de modestie... Vous les traitez un peu en parents, ou, tout

au moins, en amis intimes. [...] Vous comprendrez que ne pouvant féliciter l'auteur lui-même, j'aie eu la pensée, peut-être étrange, d'écrire à celui qui l'a présenté au public: mon admiration est si sincère et si enthousiaste que je ne saurais la garder pour moi.



²⁶ Le Fonds Philippe Godet de la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel et le Fonds Edouard Jeanmaire de la Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds contiennent de nombreuses lettres et billets de Jules-Philippe-Frédéric. On ne possède malheureusement pas les réponses, car les papiers de la famille Jürgensen ont été détruits, déposés dans le recueil de Jacques-Alfred en 1912.

²⁷ Alice de Chambrier. *Au Delà*. Poésies. Avec une lettre de Sully Prudhomme, un portrait d'Alice de Chambrier gravé par Robert Girardet et une notice biographique et littéraire par Philippe Godet, Paris, Fischbacher, 1884.

Morte à vingt et un an, en 1882, Alice de Chambrier laissait de nombreux textes manuscrits, dont Philippe Godet, fit un choix qui eut plusieurs éditions, de 1884 à 1899. La jeune femme y révèle un talent poétique dont le « maître » Philippe Godet était, lui, bien dépourvu.

De nos jours on s'attend, lorsqu'on ouvre un jeune volume, à trouver des idées mal exprimées, ou des phrases sans idées. On parle beaucoup de la forme pour la forme comme si le comble de l'art était d'écrire sans penser. Certaines gens, par contre – peut-être les compatriotes de notre poète sont-ils de ce nombre – se méfient de tout ce qui est bien dit, de tout ce qui peut ressembler à de l'éloquence, ou même à de l'élégance. La lecture de ces vers est bien faite pour persuader que l'expression s'élève avec la pensée, que cette recherche de la perfection dans la forme est un gage de la sincérité du sentiment. Cette âme d'artiste pénétrait si bien, avec une telle intensité, la poésie des choses que, des choses, cette poésie passait tout naturellement, comme sans effort, dans les mots. Avec un don si merveilleux, une énergie au travail et un talent poétique si remarquables, que ne pouvait-on attendre de celle qui, à vingt et un ans, laissait des œuvres aussi fortes. Si l'on doit déplorer pour la poésie cette mort prématurée, doit-on la plaindre, elle, d'être partie si tôt? Comme vous le dites encore, la lutte entre l'idéal et la réalité eût été, pour cette âme, plus pénible que pour toute autre. Elle est passée – le titre que vous avez choisi autorise cette comparaison – d'un paradis dans l'autre: elle n'a pas attendu le moment inévitable où le poète est chassé de l'Eden dans lequel il a vécu ses premiers rêves. Les dieux, qui l'aimaient sans doute, puisqu'ils ne lui ont fait connaître de ce monde que ce qu'il y a de beau, lui ont donné encore de rencontrer sur son chemin des amis tels que vous, pour la comprendre et l'encourager, et maintenant qu'elle n'est plus, pour fixer son souvenir, qui va, grâce au pouvoir enchanteur de sa poésie, grouper autour d'elle bien plus d'amis que n'en avait réunis sa jeunesse dans tout son éclat.

Un bonhomme qui a eu le plaisir de vous voir et de vous entendre plusieurs fois, et dont vous ne vous souvenez probablement plus. Jules-Philippe Jurgensen

Trois ans plus tard Jules-Philippe a terminé le manuscrit de son volume poétique. Il écrit à Philippe Godet:

Châtelard, 13 octobre 87

Cher Monsieur,

J'ai l'intention de publier, vers la fin de cette année, un petit volume de vers. Avant de faire ses débuts dans le

monde cet adolescent désirerait vous être présenté, pour obtenir de vous quelques conseils et peut-être gagner votre bienveillance. C'est un garçon passablement morose, souvent même assez lugubre, mais franc, bon diable, sans malice et sans hypocrisie. Je l'accompagnerai à Neuchâtel vendredi prochain, 21 octobre, et si vous voulez bien m'indiquer une heure où j'aurais la chance de vous trouver chez vous, j'aurais, je vous le répète, l'honneur de vous le présenter.

Votre affectionné
J.-Ph. Jurgensen

L'entrevue a lieu, et peu après Robert Dyal – le pseudonyme a été pris, on ne sait pourquoi ni comment – écrit au maître:

Paris, 24 déc. 87

En lisant le volume que j'aurai le plaisir de vous envoyer vers la fin du mois prochain, vous reconnaîtrez que les heures que nous avons passées ensemble n'ont pas été perdues pour moi. Et d'abord le titre, qui ne vous plaisait guère, est changé. Les *Giboulées* sont devenues des *Rayons brisés*. Quelque différence qu'il y ait entre ces deux phénomènes météorologiques, l'idée qui s'en dégage et qui se dégagera du volume reste la même, le titre m'a été suggéré par une pièce *Causerie* que j'ai terminée ici, et qui ouvrira le recueil. Pour la poésie *Va, jeune voyageur*, suivant votre conseil j'ai mis à la rime du dernier vers le mot chemin, qui revient plusieurs fois dans la pièce, comme un refrain. Vous m'avez dit à propos de cette poésie qu'elle était un cliché à tableaux, qui pouvaient se renouveler et se dérouler indéfiniment. Ce n'est pas tout à fait cela. Ce sont différentes phases de ma vie, telles que je les voyais et les sentais à dix-sept ans, exprimées et converties en quelques tableaux, et, pour finir, l'expression de cette espèce d'angoisse de l'avenir qu'on a, ou du moins que j'avais, dans la tendre jeunesse. Bien entendu, j'aurais été bien incapable de vous expliquer cela il y a six ans. [...]

Croyez, cher Monsieur, que je n'oublierai pas la bienveillance que vous m'avez toujours témoignée et les encouragements que vous m'avez donnés il y a deux mois. [...]

Votre affectionné
Robert Dyal

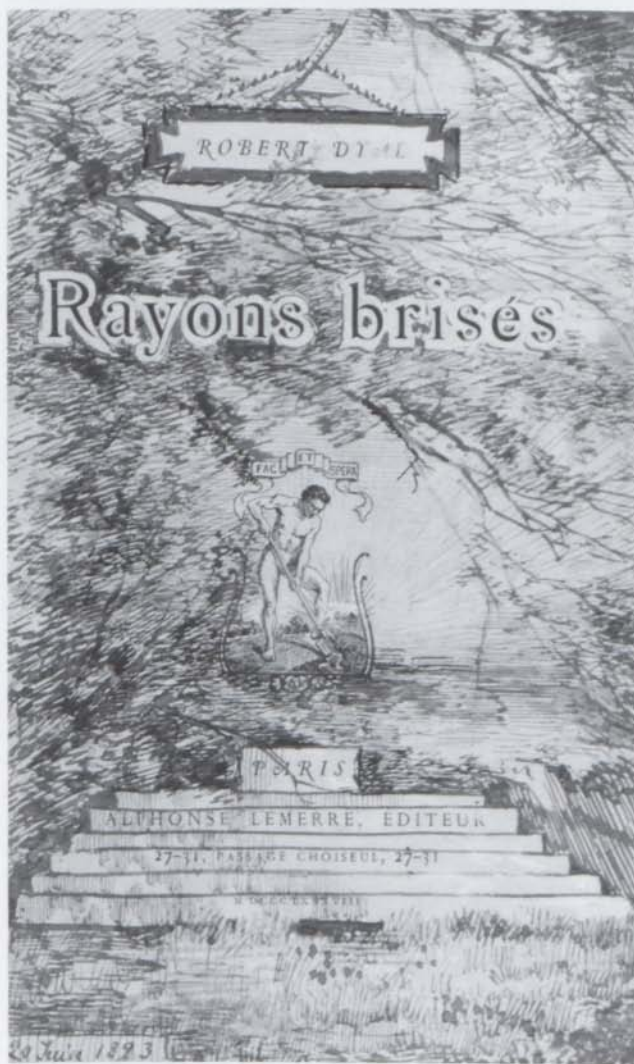
P.-S.: Lemerre²⁸ publie mon volume. Sully Prudhomme m'avait donné pour lui un mot charmant. [...]

Le volume sort au printemps 1888. Très fier, le papa apporte un exemplaire dédié «à la bibliothèque du Locle, un livre de mon fils. Avril 1888. Jules F. U. Jürgensen, Président de la Commission d'Education.»²⁹



²⁸ L'éditeur Alphonse Lemerre a passé longtemps pour mécène, servi par sa devise «fac et spera» et sa marque représentant un homme nu ouvrant un sillon. En réalité il exploitait les jeunes poètes fortunés (probablement Robert Dyal aussi) qu'il éditait à compte d'auteur. Il édifia ainsi, tout en laissant croire à sa modestie, une fortune immobilière énorme. (Renseignements pris dans: Mollier, Jean-Yves, *L'argent et les lettres: histoire du capitalisme d'édition, 1880-1920*, Fayard, 1988).

²⁹ A notre connaissance il n'existe plus beaucoup d'exemplaires des *Rayons brisés* dans les bibliothèques suisses. La Bibliothèque de la Ville du Locle possède celui donné par Jules II en avril 1888. Ni la Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel ni la Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds ne font mention de ce titre dans leurs catalogues. La Bibliothèque nationale suisse à Berne recense deux exemplaires: l'un, courant, acquis en 1975 pour 350 francs, l'autre, portant la cote A 17405 Res, acheté en 1923, avec une soixantaine d'autres livres, à la veuve de Philippe Godet. Marcel Godet, fils de Philippe, était alors directeur de l'institution. On peut supposer que l'exemplaire a été donné par le peintre Jeanmaire à Cécile Jürgensen qui l'aurait conservé jusqu'à sa mort en 1921, car il constituait un document précieux des années heureuses de Robert Dyal. L'exemplaire, relié, a été illustré d'aquarelles par Edouard Jeanmaire et est truffé de pages de citations diverses et de correspondances de JFU et Cécile Jürgensen. Il porte un «achevé d'illustré le vingt deux juin mil huit cent quatre vingt treize par E. Jeanmaire, à la Joux-Perret près La Chaux-de-Fonds et à Genève, cour St Pierre No 5»



Rayons brisés: exemplaire illustré par Edouard Jeanmaire.

De son côté Philippe Godet, qui tient la «Chronique suisse» dans la *Bibliothèque universelle et Revue Suisse* signale la parution de l'œuvre de son jeune admirateur en ces termes :

«Qui est Robert Dyal? – Vous ne savez pas. Eh bien, moi, je le sais: figurez-vous un garçon intelligent et épris des bonnes lettres, né dans les montagnes neuchâteloises, vivant à Paris, et dérochant modestement un nom d'ailleurs fort bien porté sous le pseudonyme que je viens de vous dire. Robert Dyal publie ses premiers vers: *Rayons brisés*. Ils ont un mérite entre autres, c'est qu'ils ne ressemblent pas à ceux que nous lisons tous les jours: on y découvre une façon particulière de sentir et de rêver, une imagination qui a je ne sais quelle teinte exotique,

une allure personnelle, un certain charme enfin d'originalité. Tout n'est pas égal, tant s'en faut, dans ces poésies de début; la facture manque encore d'une certaine fermeté, l'alexandrin n'est pas toujours venu d'un jet, sans bavure. Mais des pièces telles que *Tristesses de seize ans*, *Idylles*, *Les vrais martyrs*, *Ville ensevelie* surtout, puis le dialogue qui clôt le recueil, ces pièces justifieront mes éloges et détruiront peut-être en partie mes critiques.³⁰»

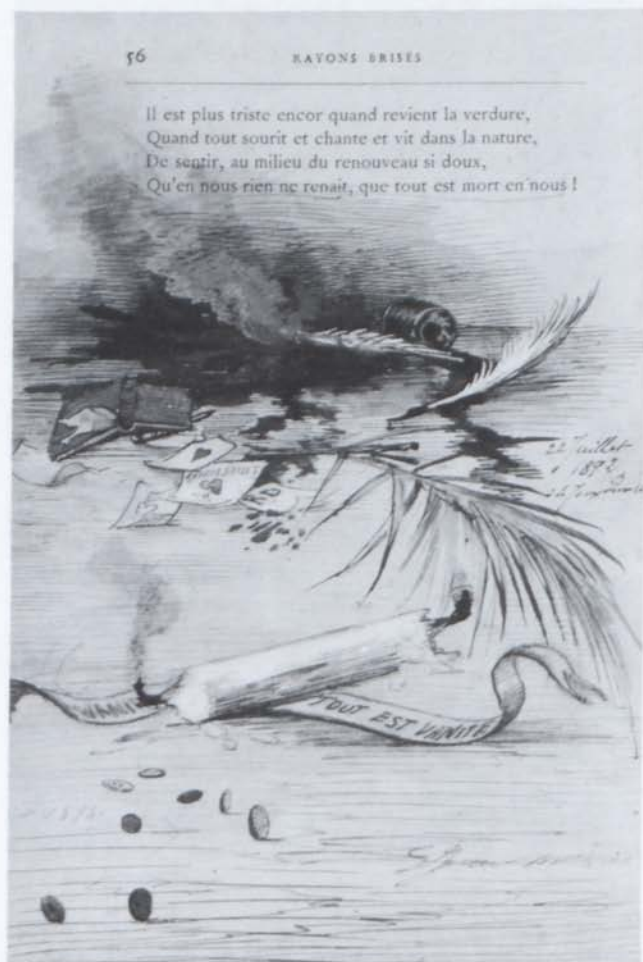
Rayons brisés (88 pages) comprend vingt-cinq poèmes, que nous ne pouvons évidemment pas reproduire tous ici. Voici des extraits de *Causerie* qui donne le sens du recueil, selon l'auteur, et de *Disparu*, un poème que la Tour du Châtelard a peut-être inspiré:

Causerie

Vous me dites, Madame, avec votre air moqueur,
Que j'ai la prose gaie et le vers lamentable;
Que mon alexandrin gémit dans votre cœur,
Et que parfois, pourtant, j'ai le mot drôle, à table.
Vous ne tolérez pas ces contradictions:
«Laquelle, de la prose ou de la poésie,
Laquelle est vous, laquelle est une hypocrisie?
Je hais les gens qui n'ont pas de convictions.»

Sans doute, l'an prochain, vous irez à Trouville.
Un beau soir, tenez donc à la mer ce discours:
«O mer, toi qui de loin, chantante et calme, accours
Pour dérouler ton flot sur la grève tranquille,
Après avoir bercé sur ton dos fort et doux
Aux heures du soleil les barques et les voiles.
O mer, ce soir paisible aux lueurs des étoiles,
Dis, pourquoi donc as-tu ces terribles remous
Qui vont parfois chercher les flots dans tes entrailles
Pour les jeter, hurlants, aux énormes murailles
Sur qui vient se briser la fureur de tes coups?
Est-ce pour mieux tromper, ô mer, grande hypocrite,
Que tu te fais si douce et si belle parfois?
Cesse donc de chanter, ô sirène maudite,
Rends toujours mugissante et farouche ta voix!»

³⁰ (*Bibliothèque universelle et Revue suisse*, 93^e année, tome XXXVII, mars 1888, p. 647.)



[.....]

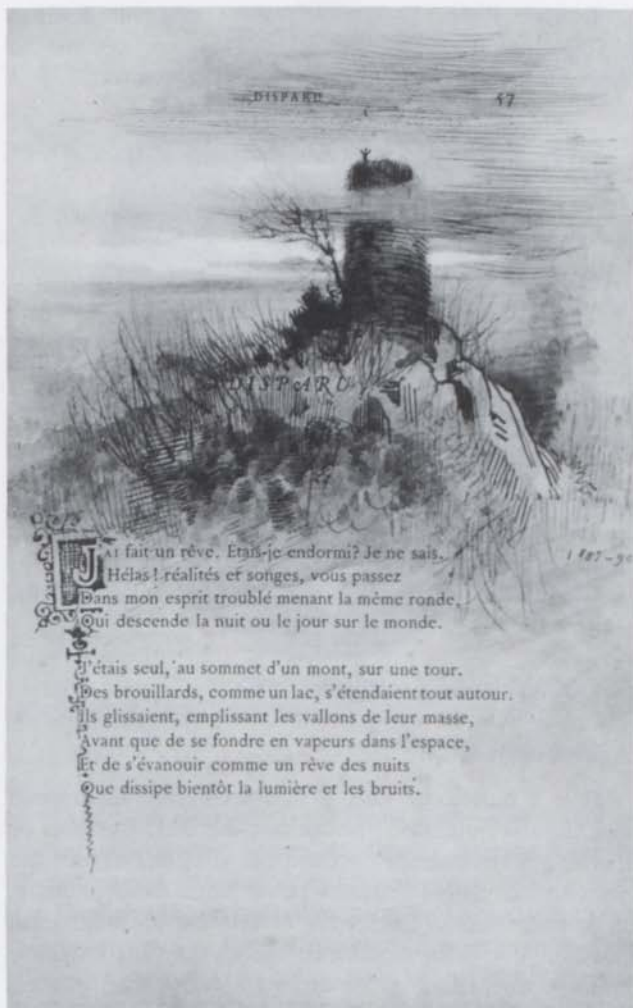
Tous nous gardons l'espoir que notre âme renaisse
Sous un rayon venu jusqu'à nous du soleil.
Mais, de tous les rayons, l'un à l'autre est pareil :
Il s'arrête, se brise et se perd dans la nue...
La lumière du ciel n'est pas encore venue !

Disparu

J'ai fait un rêve. Étais-je endormi ? Je ne sais pas.
Hélas ! réalités et songes, vous passez
Dans mon esprit troublé menant la même ronde,
Qui descende la nuit ou le jour sur le monde.

J'étais seul, au sommet d'un mont, sur une tour.
Des brouillards, comme un lac, s'étendaient tout autour.
Ils glissaient, emplissant les vallons de leur masse,
Avant que de se fondre en vapeurs dans l'espace,
Et de s'évanouir comme un rêve des nuits
Que dissipe bientôt la lumière et les bruits.
Ils se traînaient encore dans le fond des ravines,
Ne montant qu'à mi-côte au flanc gris des collines,
Quand le ciel se dora du côté du levant.
Alors, comme des flots bouleversés au vent,
Les brumes, aux rayons de l'aube remuées,
S'en allaient par lambeaux et par blanches nuées...
Je voyais apparaître une ferme, un clocher,
Puis un coin de forêt, puis un pan de rocher,
Plus loin dans la vallée un coude de rivière ;
Là, tout plein de chansons d'oiseaux, un cimetière
Vivant, moins endormi que le village auprès,
Où les arbres joyeux n'étaient pas des cyprès.
Et puis, ces visions disparaissaient ; la brume,
En nuages errant sur le vallon qui fume,
Comme les spectres fuient quand l'aurore paraît,
Me cachait de nouveau clocher, fleuve, forêt,
Pour découvrir ailleurs des troupeaux, des prairies,
D'où montaient vaguement de fraîches sonneries ;
Enfin, apparaissant radieux dans les airs,
Par gerbes le soleil versa ses rayons clairs.

[.....]



Dès lors Robert Dyal partage son temps entre Paris et le Châtelard. Il a des amis, il est heureux, comme en témoignent ces deux lettres à Edouard Jeanmaire :

Le Châtelard, 13 septembre 90

Chers amis,

Ousq y a d'la gêne

Ya pas de plaisir !

Lundi prochain, vers midi, vous verrez poindre au bout du pré Robert Dyal escorté de M. Cosson fils. Ils comptent sur la gaieté charmante de leurs hôtes, sur une omelette et sur des bricelets de la Seignotte.

La maxime ci-dessus, qu'on met en pratique à la Joux-Perret avec tant de bonhomie et de rondeur, n'est pas encore inscrite sur les parois. N'est-ce pas un oubli à réparer ?

Croyez-moi votre ami

Robert Dyal

Le Châtelard, 22 septembre 1890

Bien chers amis,

Il y a huit jours que, à la Joux-Perret, le drapeau neuchâtelois flottait de bise sur son mât de Cocagne et de liberté, gai symbole de l'accueil qui vous attend près des vieux sapins, dans l'heureuse petite patrie des Jeanmaire. La journée passée chez vous m'a laissé un bienfaisant souvenir. Vivent les cloches de vaches qui tintent dans le feuillage du platane et répondent à celles du pâturage, vive la conversation enjouée et folâtre, sous l'arbre, autour de la longue table, vivent le Cortailod et les abeilles bourdonnantes, vivent les gaufres de la Seignotte, les bricelets dix-huitième siècle, la pâte répandue sur l'herbe et bue par la terre, vive la promenade en forêt, où le couchant miroite à travers les branches, paillette le sol brunâtre de taches éclatantes, emplit les profondeurs de transparences et de clair-obscur, vivent l'atelier, la cuisine et la chambre à coucher, vivent l'hôte, l'hôtesse et le petit, vive la Joux-Perret !

Et dire qu'au plus beau moment, au crépuscule, il m'a fallu quitter tout cela, renoncer à votre joyeuse compagnie, aux chansons des artistes, aux rires et aux bons mots de tous ! J'en avais le cœur gros, je vous assure et j'ai

cheminé tête basse vers La Chaux-de-Fonds. Ce que Warmbrodt m'a raconté depuis de votre soirée n'était pas pour diminuer mes regrets. Vos invités, en rentrant en ville au milieu de la nuit, voyaient tous un ciel criblé d'astres doubles ; ils devaient sans doute à votre vin qui fait l'étoile cette vision miraculeuse, ce surcroît inaccoutumé de lumières ; des verres les étoiles étaient montées chacune rejoindre une sœur au firmament. Quel coin de montagne enchanteur et enchanté que cette Joux-Perret : on y met la voie lactée en bouteilles, et le poète en revient l'âme pleine de souvenirs poétiques, bons à mettre en vers... Diable ! il est temps que je me taise sur la fête de lundi dernier ; je tombe dans les calembours, et le calembour, disait Prud'homme, est une pente sur laquelle on ne saurait s'arrêter trop tôt.

[.....]

On ne se sent jamais tout à fait séparé d'amis qui vous laissent de tels souvenirs. Le pinceau de la Joux-Perret, la plume du Châtelard créent un lien entre les deux chalets : c'est la poignée de main de la palette et de la lyre.

Tout à vous

Robert Dyal

Que se passa-t-il ensuite ? Maladie ? Chagrin d'amour ? Mal du siècle ? Jules-Philippe-Frédéric est méconnaissable. Il ne parle plus à personne, s'enferme dans la solitude. Sa mère, qui soigne avec un dévouement total son mari (Jules II), écrit à Jeanmaire en 1893 :

23 juillet 1893

Le Châtelard

Cher Monsieur,

Que je vous bénis de penser à notre cher malade et de faire vivre son souvenir dans votre maison, qu'il a tant aimée et dans laquelle il a trouvé les plus pures et les plus franches joies de son existence.

Monsieur Jurgensen a été profondément touché et se joint à moi pour vous remercier et vous dire que vous ne pouviez pas mieux trouver le chemin de nos pauvres cœurs.

Mon mari espère trouver quelque force pour vous écrire ; il est peu bien ces jours derniers. Je ne vis plus que de larmes et de douleur. Mon mari, atteint depuis de longues années d'une maladie de cœur, est maintenant très souffrant et angoissé. Le moindre mouvement lui ôte la respiration et les quelques moments qu'il passe au jar-

din, il doit être installé dans une petite voiture. Ah chers amis si vous saviez par quelles tortures je passe ! Constaté jour après jour le mal augmenter et le savoir inexorable ! Mon mari est plein de courage et de résignation et je ne puis vous dire combien je l'admire, il est stoïque. C'est le chagrin de ces dernières années qui a développé aussi rapidement un mal qui dans des conditions normales aurait pu ne se faire sentir qu'avec la vieillesse.

[.....]

Le Châtelard, 7 septembre 93

Chers amis,

Depuis quelques jours, un mieux sensible s'est produit chez mon cher malade. Je me proposais de vous écrire quand vous m'avez prévenue par votre lettre si affectueuse qu'elle m'a donné une envie bien grande de vous revoir tous les trois. Mais la Faculté est là, féroce pour mettre le holà, et empêcher toute visite. Il est vrai que mon pauvre mari a encore de bien mauvaises nuits, presque sans sommeil, avec un énervement que rien ne peut combattre. Il l'attribue à son régime, absolument lacté. Le moindre effort le fatigue, mais il se propose pourtant de reprendre la plume et une de ses premières lettres sera pour vous remercier. Il désire encore jeter un coup d'œil sur le précieux volume, qui vous sera réexpédié avec une photographie de notre fils bien-aimé et les armoiries. Selon votre désir nous prendrons toutes les précautions pour l'expédition. Vous me pardonnerez n'est-ce pas mon silence – je suis fort occupée et ma pauvre tête est fatiguée par le chagrin plus encore que par le travail. Jules se porte bien physiquement mais vit toujours dans une absolue solitude.

[.....]

C. Jurgensen-Dubois

A son tour Jules II prend la plume :

Le Châtelard-sur-Doubs, 13 septembre 1893

Cher maître, cher ami,

Les *Rayons brisés*, si magistralement et si délicieusement illustrés par vous, sont partis hier, sous packaging cacheté, après en avoir pris réception postal.



J. F. U. Jurgensen et sa femme Cécile, née Dubois.

Quel beau jour que celui où le poète pourra voir ce chef-d'œuvre sans risque de fausse interprétation ou d'imagination erronées. Madame Jurgensen vous a écrit. La Faculté mesure mes lignes épistolaires. Il me reste assez de place au bas de la présente pour vous répéter, cher ami, que je vous aime, vous et les vôtres, de tout mon cœur et pour vous remercier de votre bienveillante et réconfortante affection.

Jules Jurgensen

C'est peut-être la dernière lettre écrite par Jules II. On l'a vu, il meurt le 19 février 1894. Sa veuve est éplorée et son fils ne retrouve pas le goût de vivre. Et c'est le drame.

Jules III met fin à ses jours, après avoir tenté d'empoisonner sa mère et le personnel du Châtelard. Ils en réchapperont, alors que lui mourra, le 15 juillet 1897, d'une «entérite catarrhale aiguë» selon le rapport du médecin. L'acte de décès précise que le défunt est de nationalité française. Il est enterré au cimetière des Brenets.

Fernand Donzé

BIBLIOGRAPHIE CHOISIE

ANDERSEN

Andersen, Hans Christian, Contes, textes choisis, traduits et présentés par Régis Boyer, Paris, Gallimard, 1994. (Folio 2599)

Andersen, Hans Christian, *Le conte de ma vie*, trad. du danois, Paris, Sock, 1930.

Bresdorff, Elias, *Hans Christian Andersen*, trad. de l'anglais par Claude Carme, Paris, Presses de la Renaissance, 1989.

Friis, F.T.B., *Hans Christian Andersen au Locle*, neuf articles dans la *Feuille d'Avis des Montagnes*, Le Locle, juin-juillet 1949.

Guyot, Charly, *Voyageurs romantiques en pays neuchâtelois*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1933³¹.

LES JÜRGENSEN

Chapuis, Alfred, *Urbain Jürgensen et ses continuateurs*, Neuchâtel, Paul Attinger, s.d.

Kalish, Charles, *La dynastie des Jürgensen: trois siècles d'horlogerie dans deux pays*, dans *La Suisse horlogère et Revue internationale de l'horlogerie*, 1963, N^{os} 2 et 3.

Les Jürgensen, une dynastie de grands horlogers, Le Locle, Ed. du Château des Monts, 1974.

ROBERT DYAL

Dyal, Robert, *Rayons brisés*, Paris, Lemerre, 1888.

Haldimann, Jean, *Notre forêt: petite suite jurassienne*, Saint-Imier, Grossniklaus, 1945. (Deux pierres, pp. 33-55)

ŒUVRES

DE JULES FRÉDÉRIC URBAN

Les orgues du temple réformé français du Locle, leur histoire..., Neuchâtel, Imprimerie de H. Wolfrath et Metzner, 1860.

Une campagne artistique dans le Jura: les Loclois à Pontarlier en 1868, Le Locle, Imprimerie Courvoisier, 1868.

Le soir du combat, récit d'une infirmière, poème dramatique, Genève, Imprimerie Chanard, 1871.

Pendant la guerre, trois poèmes: Le soir du combat – Paris assiégé – La revanche, Genève, Richard, 1871.

En Allemagne, 1877, notes et réflexions d'un passant, Besançon, Imprimerie Dodivers, 1878.

REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier pour leur collaboration les personnes et institutions suivantes:

Madame Anita Froidevaux
Madame Maryse Schmidt-Surdez
Monsieur Jacques Lapaire
Monsieur Pierre-Yves Tissot
La Bibliothèque nationale suisse à Berne
La Bibliothèque de la Ville du Locle
La Bibliothèque de la Ville de La Chaux-de-Fonds
La Bibliothèque publique et universitaire de Neuchâtel
Les Archives de l'Etat de Neuchâtel
L'administration communale des Brenets
Le Musée d'histoire de La Chaux-de-Fonds
Le Musée d'horlogerie du Locle

Notre vive gratitude va également aux villes de La Chaux-de-Fonds et du Locle, à la commune des Brenets, ainsi qu'à la maison d'horlogerie Du Bois Ph. et Fils SA au Locle, dont la générosité a permis d'introduire dans ce numéro des illustrations en couleurs.

³¹ (Le prince des conteurs chez les horlogers, pp. 131-144.)

DEUX PIERRES

Extrait de Haldimann, Jean, *Notre forêt: petite suite jurassienne*, Saint-Imier, Grossniklaus, 1945, pp. 33-55.

Notre forêt là-bas, sur la Caroline, si grande qu'elle parût à mes yeux, n'était pourtant qu'une parcelle de l'épais manteau recouvrant ce dernier contrefort jurassien, face à la France. Tous ses sentiers étaient pour nous des départs dans le miracle des sous-bois, expéditions guerrières ou simples voyages de découvertes, tous ses rochers étaient des bastions imprenables pour nos guérillas d'enfants, et des observatoires merveilleux d'où nous croyions régner sur toute la vallée.

Sur la crête de la montagne, dépassant à peine les grands arbres qui la flanquent, une tour de pierres sèches avait excité très tôt ma curiosité. Je l'avais approchée avec précaution, suivi d'autres aventuriers de mon âge. Le mystère était grand. Là, en pleine forêt, accessible seulement par un chemin mal tracé, tapissé de feuilles mortes; pas de cour devant, pas de donjon ou de pont-levis comme je venais d'en prendre les descriptions dans la Belle-au-bois-dormant, non, rien de tout cela, cette tour solitaire m'intriguait. Ce n'était pas non plus le nid d'aigle délabré qui servait de repaire aux chevaliers paresseux, détrousseurs de grand chemin du Moyen Âge. Les façades en étaient bien conservées; la porte de bois, épaisse, était fermée par une grosse serrure, les fenêtres en ogive étaient encore pourvues de petits carreaux, et des créneaux, dont la vue imposait le respect à notre imagination, ornaient d'une ceinture régulière les murs solidement bâtis. Que pouvait être cette tour-là, sur la Caroline, témoin d'une civilisation inconnue à l'âge des Peaux-Rouges que nous y vivions? Je l'appris aussi à la table de famille. Oh! seulement quelques mots qui augmentèrent encore ma curiosité. J'y retournai tout seul, pour de nouvelles découvertes. Inspectant minutieusement le rocher alentour, je découvris une inscription sur un bloc de pierre plus grand que les autres moellons, scellé au bas d'une des parois: «On n'est jamais vaincu lorsqu'on est immortel.» Et au-dessous, de grandes ini-

tiales enchevêtrées en un motif central. La tour était donc un mausolée, bâti sur le désir du propriétaire de cette forêt qui avoisinait la nôtre. Cette forêt faisait partie du grand domaine du Châtelard, et la tour en marquait l'extrême limite. Il avait voulu ce belvédère pour ses restes mortels, ce rêveur, pour continuer de là-haut la contemplation de l'horizon qu'il avait choisi pour s'y fixer. La devise hautaine, taillée dans la pierre, semblait une présence affirmée dans cette solitude sylvestre.

Un dimanche, après maintes requêtes, j'obtins de mon père qu'il aille demander au concierge du Châtelard la clef de la fameuse tour. Nous avons gravi l'escalier en spirale jusqu'aux créneaux. Je me rappelle l'enchantement que j'en ressentis, découvrant au loin, par delà mes montagnes familières, le moutonnement bleu du Jura français. Et puis, tournant le dos, passant à un autre créneau, j'avais devant moi les sommets plus proches de Sommartel, Tête de Ran, Pouillerel. Mon père les connaissait tous et me les nommait fièrement. Celui qui avait bâti cette tour devait être un grand seigneur. Il devait avoir une grande âme. Je le comprenais de vouloir régner sur ce pays, et j'étais fier d'y appartenir avec lui. Quelque chose me frappait toujours, me poignait le cœur en même temps, c'était l'abandon, la solitude qui régnaient sur ce chemin. J'espérais, sans vouloir y croire, rencontrer un jour quelqu'un venant du domaine, un parent, un ami, de celui qui vivait là, dans ces pierres; mais non, rien ne m'accompagnait que la berceuse du vent dans les grands arbres en sentinelle.

Un jour pourtant, maman m'envoya avec un petit ami faire une commission à la dame du Châtelard. Mon appréhension commença devant la grille de la propriété. Il n'y en avait pas deux si riches à ma connaissance. Le silence plein de noblesse de la grande cour, la façade blanche au dessin hermétique, augmentèrent en moi l'impression du mystère: je sonnai à la porte. L'écho cascada très loin et très haut dans la maison. Aujourd'hui encore, je retrouve la résonance de ce grand vestibule aux parois couvertes de tableaux et la qualité de cette lumière étouffée par une portière d'épais velours devant laquelle nous étions plantés, tremblants et embarrassés. L'attente nous parut longue. Enfin, une grande dame, descendant à pas précis des marches de pierre, recouvertes de tapis, apparut devant la portière. Je crois bien qu'elle nous sourit, oh! un sourire lointain, un sourire d'outre-tombe, frémissement léger de son visage sous les cheveux gris. Puis

elle repartit. Son regard, son port, sa robe noire, longue, tout se fondit à nouveau dans la solitude de la maison. Nous sommes sortis en courant, délivrés de notre mission comme d'un grand poids.

Et pourtant, maman me raconta, le soir, comment elle aimait et vénérât la grande dame du Châtelard qui avait toujours été si gentille pour notre famille. Elle me dit même que lors d'une de ses promenades, si rares et si courtes au temps où on la voyait encore dans le pays, la dame du Châtelard avait arrêté maman qui me promenait dans la poussette de famille. Elle avait demandé comme une faveur, et ma mère en était encore remuée, de pouvoir regarder ma frimousse derrière les rideaux qui cachaient les bébés à l'époque. J'avais répondu à son sourire, paraît-il, et la grande dame, revenue un instant sur la terre, avait remercié maman d'un rapide compliment et s'était enfuie. Pauvre grande dame, comme je l'ai aimée depuis ce soir-là. J'aurais voulu pouvoir encore la faire sourire, mais, hélas ! je ne l'ai plus rencontrée, et sa solitude tragique, sauvage, devait prendre fin peu de temps après.

Ce domaine, vaste et multiple, à la terrasse ouverte sur le Doubs, la maison de maître et la ferme protégées dans l'ensellure de la montagne, recevant en plein le soleil de midi, les serres se prolongeant jusqu'à la limite des forêts de la Caroline, et les écuries en contrebas de la pente autour de la cour pavée que fermait le grand portail, ce coin de chez nous, dominant le village, avait connu une vie brillante, fastueuse, dans la seconde moitié du siècle dernier. Un homme, venu des plaines du Nord, Danois, commerçant en horlogerie, avait pris femme dans la ville toute proche du Locle. Son fils, avec son sang jurassien, avait délaissé le pays plat des bruyères, pour se fixer définitivement parmi les sapins. C'est lui qui avait créé le Châtelard, qui avait fait de cette campagne une gentilhommière cossue. La fortune s'était accrue rapidement dans le négoce des montres de marque. Avec la fortune s'étaient développées ses relations, non pas seulement commerciales, mais aussi intellectuelles et artistiques. Homme cultivé, mécène, poète à ses heures, il anima sa maison du Châtelard d'une vie mondaine, riche et distinguée. Il fit profiter largement sa famille et ses amis de l'aubaine du sort. Pour l'ornement des lieux et par goût personnel, il agrandit les jardins et fait bâtir des serres. Pour le délassement de ses hôtes, il aménage un parc aux biches et peuple ses écuries de chevaux de

choix. Mais cet homme aime les choses de l'esprit. Là-bas, à Copenhague, son père a reçu un jeune auteur qui devait devenir en Europe « le prince des conteurs », Andersen. Il est resté en relations avec lui, et même il traduira en français plusieurs de ses œuvres. Andersen vint au Châtelard féliciter son traducteur, et dans ses notes de voyages, donne ses souvenirs du Jura avec de touchants dessins du Saut-du-Doubs et du Col-des-Roches.

Là, à la frontière de France, sur la route qui vient de Neuchâtel et qui, par Besançon, conduit à Paris, la route des diligences de l'époque, la culture et les arts fleurissent intensément. Dans cette clairière suspendue en berceau entre deux crêtes jurassiennes, les roses cultivées font de riches guirlandes, alternant avec les grands sapins. Les réceptions brillantes de philanthropes, de sociétés savantes, se succèdent et les soirées s'épanouissent en bals et rencontres de jeunesse. Des spectacles choisis sont donnés. Le théâtre est à l'honneur. Dans la vaste demeure, une salle a été réservée avec scène et décors, et une troupe de la Comédie française vient jusqu'ici pour y jouer les grands classiques. Rien ne semble manquer à cette vie, ornée de tous les dons. La société aimable du Châtelard s'adonne à l'équitation, à la chasse, aux promenades sur l'eau. Par les journées de splendeur hivernale, comme la vallée les connaît en décembre et janvier, quand le gel fait les forêts bleues et que le Doubs est une brillante salamandre sur le fond blanc des prairies enneigées, les jeunes invités à cette fête rare viennent s'adonner au plaisir du patin sur la longue piste de glace qui va du Pré-du-Lac au Saut-du-Doubs. Le froid colore les joues des femmes, enfouies dans leurs fourrures. Les garçons, emportés par leurs muscles, luttent de vitesse ou rivalisent d'élégance dans de grandes arabesques. Le Doubs devient un fleuve humain, dense, animé d'un même courant au rythme sourd, bruissant entre les rochers parés de chaînes de glace et les sapins givrés scintillant au soleil. Par place, au milieu de ce fleuve, coupant le courant, un tourbillon léger se forme : c'est un couple de valseurs aux balancés harmonieux, composant des figures toutes de grâce et de souplesse. Quand le soleil descend derrière Chaillexon, la glace devient sombre et gronde subitement d'une profonde vibration. C'est l'heure de rentrer. Les invités du Châtelard retrouvent au rivage les traîneaux aux grelottières empanachées qui les remonteront dans une joyeuse lassitude aux chambres chaudes et aux plaisirs du soir.



Un enfant était né aux châtelains du lieu, et comme couronnement à leur bonheur, un garçon. Le dauphin promis aux fêtes de la vie. Il fut élevé avec tous les raffinements de l'époque. Des précepteurs se succédèrent, chargés de surveiller l'épanouissement de cette intelligence. A l'âge tendre de huit ans, il vit au milieu d'une colonie choisie de Français. Ce sont des réfugiés lorrains de la guerre franco-allemande que le Châtelard a reçus bras ouverts. Heureuse époque, où l'enfant, choyé, entouré, part en riche équipage dans les allées feuillues de la campagne avoisinante. Il y avait là les Champs-Etevenod, L'Augémont, les Frêtes, gentilhommières discrètes, enfouies dans des vergers touffus, qui gardaient encore le parfum d'un romantisme de bon ton. Avec l'été, elles se peuplaient de familles parentes ou amies, et des réceptions s'organisaient aux beaux jours des vacances. Revenir le soir par le chemin du Vorpet qui serpente à mi-côte; voir s'embraser le Doubs, tandis que sombrent les forêts d'alentour dans un crépuscule atone, le spectacle devait émerveiller l'enfant, préparer son âme sensible aux plus belles résonances. La guerre fut courte et ne défigura pas le pays. Après quelques mois s'envolèrent à nouveau vers la France, les amis qui s'étaient abrités ici pendant cet orage. On avait beaucoup parlé littérature, des conférences animées par diverses personnalités, avaient embelli la vie du Châtelard. Le maître des lieux avait reçu pour la dernière fois Andersen en 1867, et non content de traduire en français un volume de ses contes, il publiait en 1870 des poésies inspirées par les malheurs d'outre-Doubs, intitulées: «Pendant la guerre.»

Son fils devait suivre ses traces. A la jeunesse ardente, éclos dans ce milieu de fine culture, succédait une adolescence avide de connaissances et d'émotions. Des attaches solides avaient été forgées pendant ces années et devaient attirer vers Paris cet enfant à peine mûri. Enfant unique, enfant sensible et largement pourvu, qui partait vers la capitale, rayonnant sur l'Europe d'alors, pour parfaire son éducation et tremper sa personnalité. De tradition dans beaucoup de familles de chez nous, ce voyage à Paris était un peu comme un lâcher d'alevins dans l'océan. Pour ceux dont la robustesse était une bonne cote de mailles, la partie était gagnée et le retour au rivage natal pouvait se faire sans dégâts, mais il en était à l'épiderme sensible, aux nerfs avivés, que les poisons du siècle contaminaient bien vite. C'étaient des névrosés, meurtris dans leur chair et leur esprit que le pays voyait revenir, quand ils revenaient.

Grâce aux relations familiales, notre jeune poète fut introduit d'emblée dans la haute société parisienne. Lui qui avait composé ses premiers vers candides sur les sentiers de la Caroline, il apprenait maintenant à leur donner la couleur et le ton dans les salons où se forgeait la gloire littéraire de l'époque. De ces touchantes impressions du milieu familial, de la fraîcheur du cadre jurassien, sa sensibilité s'exacerba bientôt, et le mal du siècle, le «spleen» de la grande ville étreignit ce jeune cœur. Il le ravagea.

En 1888, à 24 ans, il publie à Paris, chez Alphonse Lemerre, son premier volume de poèmes, qui devait rester l'unique, avec ce titre fatidique: «Les rayons brisés.» Était-ce déjà de l'intuition? Il a pris un pseudonyme: Robert Dyal.

Tout l'amour que j'ai porté à ces pages, je voudrais pouvoir vous le dire. J'ai cherché son ciel natal, le mien: le chant de notre village, le voilà:

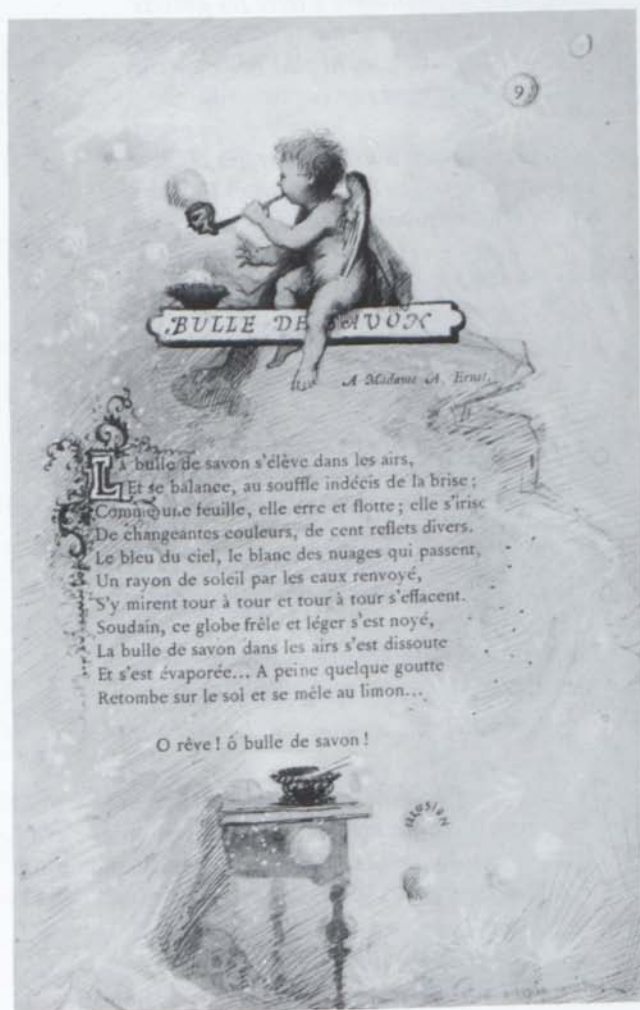
*Etagé sur les flancs du coteau, le village
Parsemé de jardins, de vergers, de feuillage,
Envoie au ciel d'azur, de chacun de ses toits
Un mince ruban gris incliné par la brise,
Au pied de la colline, en son cours indécise
La rivière tantôt coule à l'ombre des bois,
Tantôt lèche les rocs, l'herbe de la prairie,
Les roseaux des marais ou les épis des champs,
Les cloches, les oiseaux, les bergers, les enfants,
Emplissent la campagne et les bois de
leurs chants.*

Beau prélude au printemps de la vie. Il est encore un de ces enfants qui emplissent les bois de ses chants. Pays du rêve, il suivra la bulle de savon qu'il lance de la terrasse du Châtelard:

LA BULLE de savon s'élève dans les airs,
Et se balance au souffle indécis de la brise,
Comme une feuille, elle erre et flotte;

elle s'irise

De changeantes couleurs, de cent reflets divers,
Le bleu du ciel, le blanc des nuages qui passent,
Un rayon de soleil par les eaux renvoyé
S'y mirent tour à tour, et tour à tour s'effacent.
Soudain, ce globe frêle et léger s'est noyé,
La bulle de savon dans les airs s'est dissoute
Et s'est évaporée... à peine quelque goutte
Retombe sur le sol et se mêle au limon...
O rêve! ô bulle de savon!



Les giboulées d'avril, ces matins de pâle soleil avec
leurs cruels retours de froid, si fréquents chez nous, lui
font écrire ces lignes:

LORSQUE les branches sont par la sève
gonflées

Qu'à la moindre blessure elles coulent en
pleurs,

Au mois de mars, au mois d'avril, les giboulées
Prennent plus de bourgeons à l'arbre et plus
de fleurs

Que n'arrache de fruits et de feuilles, l'orage,
Quand la nature a bu le soleil de l'été.

Qu'importe que la pluie et le vent fassent rage,
Si le rameau plus fort aux coups a résisté?

Lorsqu'en l'homme commence à bouillonner la
vie,

Lorsque son sang plus chaud fait palpiter son
cœur,

Quand le rêve s'éveille en son âme éblouie,
C'est une chair sensible où mord bien la douleur!

A la souffrance amère ici-bas nul n'échappe,
Hélas! mais celui-là doit bénir son destin,
S'il est homme déjà quand le malheur le frappe,
Et s'il est épargné durant son doux matin.

Le chant est déjà grave, l'alexandrin vous saisit par
son rythme, mais sa vérité vous fait peur. Cette souffrance
au matin déjà! Pauvre poète! Mais les fleurs et les papil-
lons, il les a rencontrés dans ses courses à travers champs.
Sur le chemin du Vorpet il nous invite gracieusement:

ENEZ! nous allons prendre ensemble le
sentier

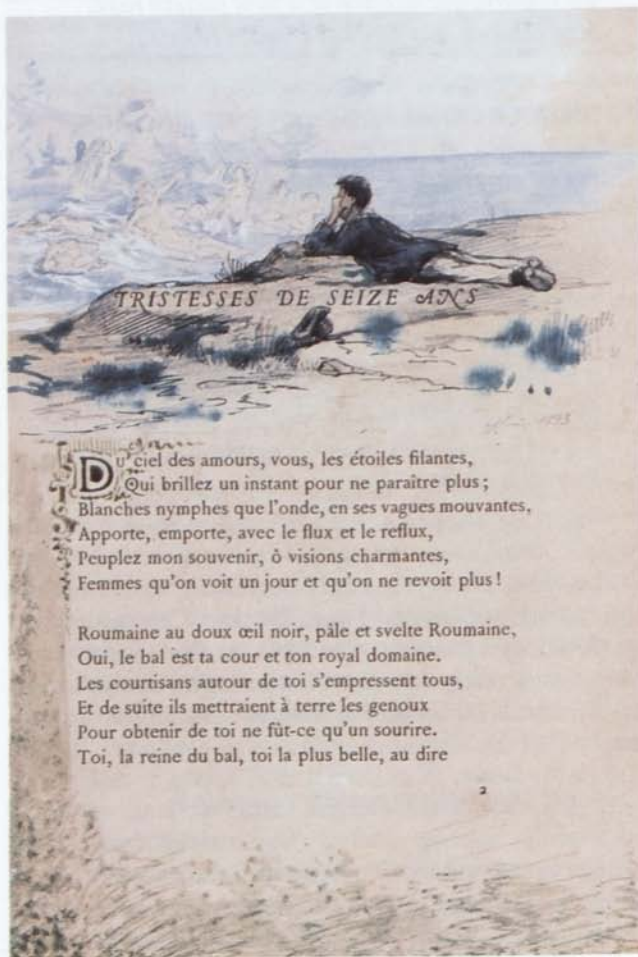
Qui serpente à mi-côte au flanc de la colline.
Et vous pourrez cueillir au rameau qui s'incline
La sorbe rogue ou bien les fruits des noisetiers.

Idylle, chanson, autant de pièces encore pleines de fraîcheur. Il surprend l'écureuil, là-bas dans notre forêt:

*L'ECUREUIL, la queue en panache,
Une branche de noisetier
Aux dents, sautait sur mon sentier
Que n'a jamais frayé la hache.*

L'amour commence... déjà la déception.

*Aussi quand un autre eut sa main et son sourire,
Et que je dus broyer mes rêves dans mon cœur,
La nature prit-elle en pitié mon malheur,
Les bois avaient chanté, les bois surent maudire.*



Du ciel des amours, vous, les étoiles filantes,
Qui brillez un instant pour ne paraître plus;
Blanches nymphes que l'onde, en ses vagues mouvantes,
Apporte, emporte, avec le flux et le reflux,
Peuplez mon souvenir, ô visions charmantes,
Femmes qu'on voit un jour et qu'on ne revoit plus!

Roumaine au doux œil noir, pâle et svelte Roumaine,
Oui, le bal est ta cour et ton royal domaine.
Les courtisans autour de toi s'empresment tous,
Et de suite ils mettraient à terre les genoux
Pour obtenir de toi ne fût-ce qu'un sourire.
Toi, la reine du bal, toi la plus belle, au dire

Tristesses de seize ans. Ces tristesses d'adolescent que nous avons tous eues, insondables, pour une danse refusée au soir d'un bal d'étudiants, ces mélancolies d'hommes en herbe, vagues et fumeuses, elles ont pu nous inspirer quelques strophes, mais elles s'évaporaient au soleil du lendemain, petites amourettes déçues. Mais lui, il nous parle de souffrance, et sa tristesse d'enfant gâté nous empoigne:

*ROUMAINE au doux œil noir, pâle et svelte
Roumaine,
Oui, le bal est ta cour et ton royal domaine.
Les courtisans autour de toi s'empresment tous,
Et de suite ils mettraient à terre les genoux
Pour obtenir de toi, ne fut-ce qu'un sourire,
Toi, la reine du bal, toi la plus belle, au dire
De tes rivales mêmes en ces trop courts
moments.
Tes cavaliers sont tous devenus des amants.
Tu passes au milieu des pimpantes toilettes,
Sous l'éclat miroitant des lustres, et tu jettes*

*Une lueur de joie et d'amour en passant.
Après t'être bercée au rythme caressant
De nos valse, tu fuis, rapide météore,
Vers ton lointain pays qu'un ciel plus chaud
colore!*

*De fourrure vêtue et coiffée, et les mains
Dans un manchon d'hermine, agile en ses patins,
La blonde enfant du Nord va, vient, s'élance et
glisse,*

*Et sillonne en tous sens la glace claire et lisse.
Fille du Nord, aux blonds cheveux, aux yeux
rêveurs,*

*Elle est venue avec les oiseaux voyageurs,
Et comme eux partira sitôt la feuille éclore.*

Gentil poète du Châtelard, le jeu du soleil sur l'eau, le profil du village sur le coteau, les papillons et les fleurs, et l'écureuil sur le sentier, tout cela ne suffit plus à ton bonheur. Les portes du monde te sont ouvertes, et dans le

Robert Dyal vu par Edouard Jeanmaire. ►



Oct. 1894 - 2c 17.

pantalon gris à la Musset, tu te lances sur le parquet glissant des réceptions, «sous l'éclat miroitant des lustres». Tu connaîtras ce que la richesse peut mettre autour de cet âge, tous les sucs que peut goûter un papillon né dans un rayon d'or. Beau poète du Châtelard, car tu es beau et ma mère me l'a dit, tu étais grand et blond, tu as connu :

*Du ciel des amours, vous les étoiles filantes
Qui brillez un instant pour ne paraître plus.
Blanches nymphes que l'onde en ses vagues
mouvantes,
Apporte, emporte avec le flux et le reflux,
Peuplez mon souvenir, ô visions charmantes,
Femmes qu'on voit un jour et qu'on ne revoit
plus!*

Là-bas, à Paris, un autre poète, le dieu du Verbe, Hugo, avait chanté les tristesses d'Olympio. Tu l'as connu, je pense, il t'a peut-être reçu dans sa cour brillante, toi qui suivis le même chemin que lui pour arriver au Temple des lettres. Olympio était né à Besançon, première halte de la diligence que tous deux vous avez dû prendre. Et si tu as accordé ta lyre à celle du poète des *Rayons et des Ombres*, ce chant d'un amoureux vainqueur, tu avais seize ans seulement, toi, l'enfant de chez nous, quand l'amour a étouffé ton cœur, et tu n'as pu nous donner que tes *Rayons brisés*.

Spleen, mélancolie... tu quitteras Paris et ses poètes qui te contaminent, Moréas, Laforgue; tu iras à Trouville, tu regarderas la mer. Tu voyageras, et Pompéï, la vision de la ville ensevelie, va t'émouvoir, mais le souvenir de l'autre ville ne te quitte pas, et tu crieras dans un sanglot :

*Ah! nous nous ressemblons souvent, ô formes
vaines!
Vieux morts! que dans leurs flots, par les
siècles figés,
Les laves ont gardés sous la terre des plaines,
Spectres évanouis en tourbillons légers!
Car ceux-là sont nombreux, dans nos cités
vivantes,
Que la souffrance un jour dessécha jusqu'au
cœur,
Et mieux ensevelis qu'en les laves mouvantes,
Dans leur désespoir sombre, ou lugubre, ou
moqueur.*

Que dire à cet homme de vingt ans, trop lucide et trop tendre, quand pour lui déjà le monde n'a plus qu'un goût de cendre? Et pourtant il nous reviendra. Mais le poème du retour est une longue plainte, amère et désabusée.

*Voyageur qui reviens où commença ta vie
Allons, reconnais-tu ces bois, ces eaux, ces
champs
Ce coteau dont tout soir de soleil ou de pluie
Dessine le profil sur le ciel des couchants?
Qu'as-tu donc pour rester si morne à cette vue?
Et tu restes inerte au milieu de la vie
Que dégage le monde en ce chaud jour d'été,
Peut-être en ce moment quand toute âme est
ravie,
Ton esprit inquiet d'un vain songe est hanté?*

Et tu réponds à cette voix :

*Maintenant il me semble être un homme qui
passe
Sur un astre sans vie égaré dans l'espace!*

Eh! oui! Voici le Châtelard, la maison paternelle, dans ce petit coin de pays si tranquille, si confiant, bien fermé aux grands courants du monde, tout près du ciel et qui ne regarde que lui, c'est bien là que tu es né. Et pourtant, tu nous diras :

Oui, je reconnais tout et ne retrouve rien!

Sur le chemin, bordé par les grands ormes, l'allée qui conduit en galerie somptueuse vers la maison des Champs-Etevenod, sous les arches gothiques que dessinent très haut les branches, te voilà, tu passes, échevelé, l'œil vide, la canne nerveuse, rasant les belles ombellifères qui se penchent vers toi dans ce soir de juin. Pauvre poète! Il n'a plus sa jument «qu'il sellait à cinq heures le soir», pour venir se promener avec ses amies. Où sont-elles, la belle Roumaine et l'enfant du Nord qui l'accom-

pagnaient de leurs rires et de leur grâce mutine? Pour elles, il avait écrit cette idylle, cette ballade, souvenirs qui maintenant galopent sous son front malade, regard halluciné, que le charme du couchant, là-bas sur le Doubs, ne peut plus captiver. Il marche, il passe, il n'entend plus que la voix du passé qui le harcèle, d'un passé qu'il veut rejeter, et dans ce duel émouvant, malgré le cri d'espoir de la fin, on pressent la folie qui va gagner la partie.

Il reconnaît pourtant ce chemin, cette allée merveilleuse, et la forêt de la Caroline toute proche, oui, mais il a trop vécu... plus rien ne l'émeut.

Poète des *Rayons brisés*, la tige était trop faible, et le grand souffle de Paris trop lourd à tes jeunes épaules. Brisées les ailes, brisée la raison aussi. Le Châtelard vécut des années terribles. Et ce père qui dédiait, d'une écriture haute et fière, le volume de vers de son fils unique à la bibliothèque du Locle, ce père reçut en retour cette pauvre âme perdue, au souffle empoisonné par les miasmes de la grande ville. Sa mère essaya toutes les tendresses. Elle dut retrouver pour lui les mots qui avaient égayé son cœur d'enfant. Ce fut en vain, les rayons étaient bien brisés, le foyer éteint, plus qu'une lave amère et méchante.

Au lieu des précepteurs de jadis, ce furent des infirmiers, des gardiens, qu'il fallut à ce grand corps de trente ans.

La coupe n'était pas encore pleine. Un jour, trompant leur surveillance à tous, dans une crise violente de sa démente, il voulut s'empoisonner et faire disparaître sa famille avec lui. Le drame fut rapide, mais notre poète seul fut touché mortellement.

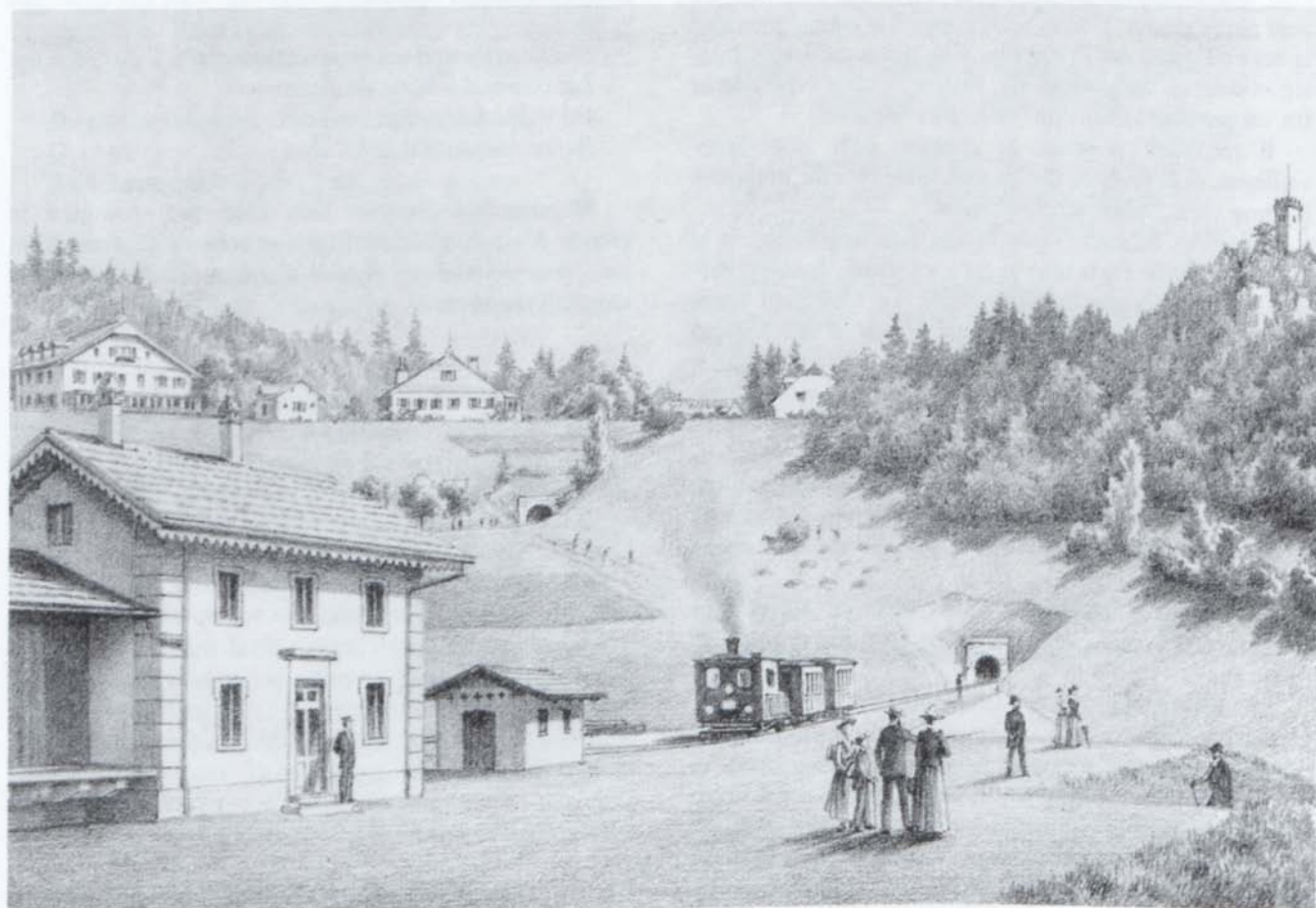
Au cimetière de mon village, j'ai trouvé la pierre du poète des *Rayons brisés*. Couchée sous l'herbe qu'on ne fauche jamais, à demi couverte de mousse, reprise déjà par la terre et l'oubli. Un nom, deux dates; sobriété, dureté de la seule pierre nue. Là-haut, contre le ciel, dominant la forêt et ce petit enclos qui est tout près de la forêt, qui en est comme une parcelle dans son ombre géante, la tour du Châtelard se dresse toujours. Je la vois, je n'ai qu'à lever les yeux, de la tombe vers elle. Destin d'une famille, suspendu entre ces deux pierres, qui tient tout entier entre ces deux pierres.

«On n'est jamais vaincu lorsqu'on est immortel!» affirme là-haut le père. Et par delà la pierre, j'entends son fils qui, retrouvant sa lyre et sa raison, chante la dernière strophe de ses *Rayons brisés*:

*Le libre papillon des airs,
C'est toi, rêve et pensée;
Vous n'êtes, ô mes pauvres vers!
Qu'une forme blessée!*

*Mais vous renaîtrez, beaux et doux.
Les cœurs d'homme ou de femme
Où vous allez passer, en vous
Ressusciteront l'âme!*

Maman, j'ai compris bien plus tard, pourquoi la grande dame du Châtelard dans sa robe noire, t'arrêta un jour, pour mendier un sourire d'enfant. Tu étais la riche, elle était la pauvre.

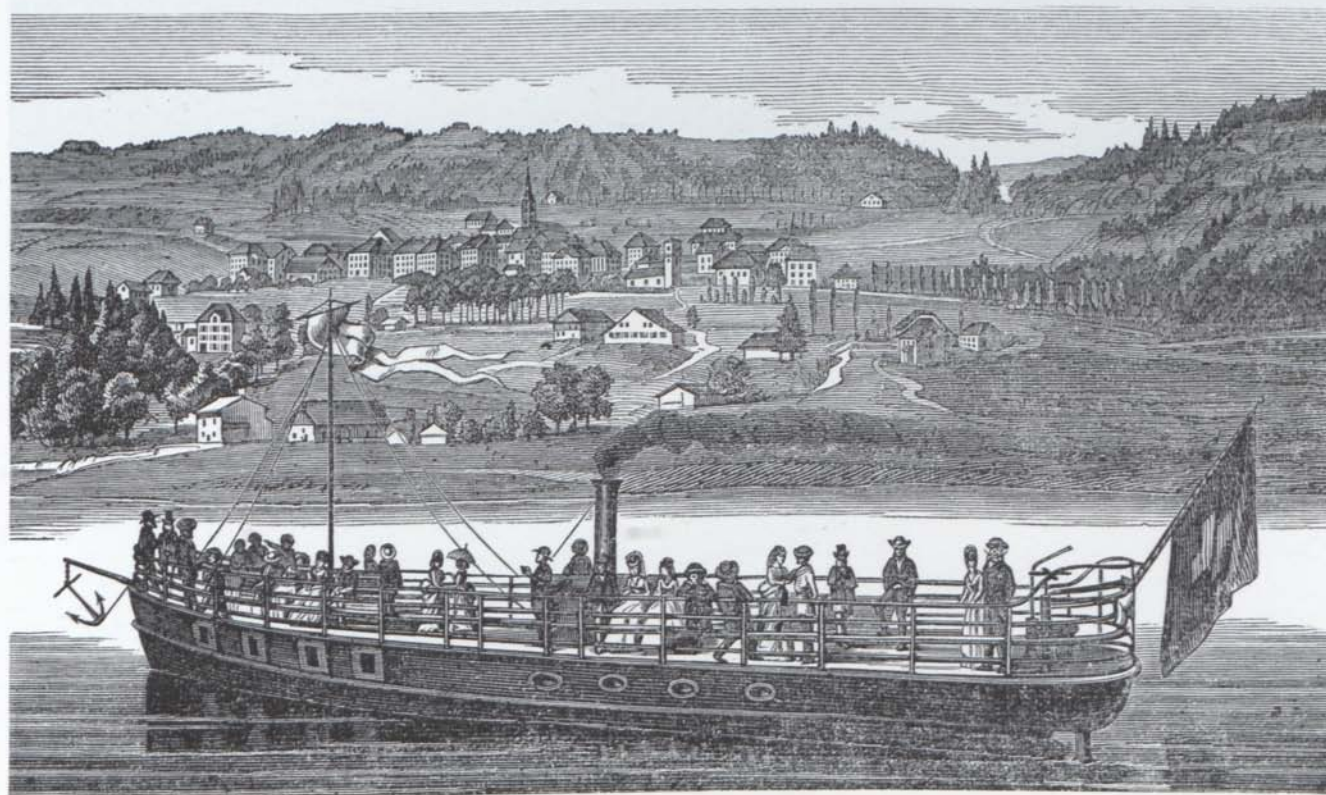


Gare du Régional des Brenets et le Châtelard.



Les Brenets en 1881. ►

▼ Les Brenets et le Châtelard vers 1875.





Deux vues prises du Châtelard en 1921.





The first of these is the fact that the village is situated in a valley, and the second is the fact that the church spire is the only building of any height in the village. The third is the fact that the village is situated in a valley, and the fourth is the fact that the church spire is the only building of any height in the village. The fifth is the fact that the village is situated in a valley, and the sixth is the fact that the church spire is the only building of any height in the village. The seventh is the fact that the village is situated in a valley, and the eighth is the fact that the church spire is the only building of any height in the village. The ninth is the fact that the village is situated in a valley, and the tenth is the fact that the church spire is the only building of any height in the village.

The first of these is the fact that the village is situated in a valley, and the second is the fact that the church spire is the only building of any height in the village. The third is the fact that the village is situated in a valley, and the fourth is the fact that the church spire is the only building of any height in the village. The fifth is the fact that the village is situated in a valley, and the sixth is the fact that the church spire is the only building of any height in the village. The seventh is the fact that the village is situated in a valley, and the eighth is the fact that the church spire is the only building of any height in the village. The ninth is the fact that the village is situated in a valley, and the tenth is the fact that the church spire is the only building of any height in the village.

LA TOUR JÜRGENSEN

Notice historique

INTRODUCTION

Le XIX^e siècle voit le triomphe du pittoresque, ce mot entré tardivement dans la langue et tiré de l'italien «pit-tore», le peintre. Et très vite, au-delà de son assertion propre au monde pictural, ce terme a été utilisé en littérature, poésie, architecture pour décrire des sites ou des situations qui auraient mérité d'être peints.

Sir Walter Scott (1771-1832), avec Ivanhoe (1820), va influencer de nombreux écrivains et poètes français et inculquer le goût d'une nouvelle vision médiévale idéalisée dans l'esprit d'innombrables personnes.

Victor Hugo (1802-1885) impose le romantisme romanesque avec *Notre-Dame de Paris* (1831). Et la querelle entre les anciens (classiques) et les modernes (romantiques) tourne à l'avantage de ces derniers. L'inspiration n'est ainsi plus figée dans un répertoire au langage strict, dans un registre limité aux seuls exemples tirés de l'Antiquité classique et dont le néo-classicisme s'était fait le thuriféraire grâce aux travaux de Robert Adam (1728-1792) en architecture ou de Louis David (1748-1825) en peinture.

Ainsi avec la chute de l'Empire et la Restauration, tous ceux qui œuvrent dans les Beaux-Arts au sens large vont partir à la recherche d'inspirations puisées dans des époques historiques jusque là refoulées.

La redécouverte du Moyen Age par exemple, avec la prise en compte du style gothique, va offrir à de nombreux artistes de nouveaux sujets d'expression.

Ainsi, le style néo-gothique est une réaction contre l'omniprésence du néo-classicisme et une volonté de replonger dans les racines d'un passé «local», national, de renouer avec une culture autochtone et des traditions populaires. C'est la priorité du sentiment sur la raison. La démarche des architectes va alors faire fi de toutes

les règles et les principes établis par le néo-classicisme et chercher à être le reflet constant de la société qu'elle sert, en réhabilitant le travail artisanal tel qu'on le pensait exercer au Moyen Age pour contrebalancer le développement rapide de l'économie industrielle et de ses méfaits sur la société.

C'est en Angleterre que ce mouvement voit le jour puisque ce pays n'a jamais totalement rompu ses liens avec sa tradition gothique. Le romantisme poussa même de nombreux architectes à élever des «fabriques de jardin» dans des parcs, répliques idéales de bâtiments médiévaux à tel point que la distinction entre «survival» (constructions traditionnelles) et «revival» (constructions issues d'un travail archéologique) est difficile à établir.

Par exemple, en 1753, l'écrivain H. Walpole fait reconstruire en style gothique sa villa de Strawberry Hill à Twinckenhams et en France, en 1807, Chateaubriand fit orner sa villa de Vallée-aux-Loups de décorations gothiques, affirmant ainsi son goût pour le style dit «troubadour».

Parmi les précurseurs de ce mouvement, il convient de mentionner A.W.N. Pugin qui a défini le revival anglais, Viollet-le-Duc (1814-1879), l'auteur du *Dictionnaire raisonné de l'Architecture française du XI^e au XVI^e siècle* (1854-1868) et John Ruskin (1819-1900), auteur des *Sept flambeaux de l'architecture* (1849), le théoricien du mouvement.

La prise de conscience de l'importance des bâtiments médiévaux va conduire à leur restauration, comme par exemple Notre-Dame de Paris dont la direction des travaux incombe en 1845 à Viollet-le-Duc.

Avec ces chantiers, les architectes doivent aborder le problème du rapport entre les formes médiévales et les techniques constructives de leur époque, créant ainsi un nouveau vocabulaire architectural, utilisé progressivement dans l'élaboration d'édifices neufs, non seulement pour des avant-gardistes mais aussi pour des maisons courantes.

Partout en Europe, ce courant s'impose. On parle alors de style élisabethain en Angleterre (reconstruction du Palais de Westminster après 1834). En France, c'est la résistance de l'Académie attachée au classicisme qui retarde la propagation du néo-gothique bien qu'en 1852, pas moins de cent nouvelles églises de style gothique soient alors en construction !

Toutefois, des querelles de chapelle continuent de provoquer de graves dissensions. En 1846, l'Académie française publie un manifeste où l'imitation des styles médiévaux est condamnée comme arbitraire et artificielle. Viollet-le-Duc et J.-B. Lassus (1807-1857) rétorquent que l'architecture classique est elle aussi le résultat d'imitations d'édifices créés pour d'autres temps, d'autres climats, d'autres matériaux alors que l'art gothique est un art national.

Ce débat ne laissa personne indifférent et provoqua divers changements dans la culture architecturale européenne, suscitant même des divergences entre architectes et ingénieurs ouverts aux nouvelles technologies apportées par la révolution industrielle.

Finalement, une symbiose s'effectue avec la prise en compte des principes, des raisons, des motifs du langage architectural afin que les irrégularités et les reproductions approximatives soient supprimées et ces expériences déboucheront sur l'éclectisme et sur l'Art nouveau.

LA TOUR JÜRGENSEN

La Tour Jürgensen appartient donc à ce type de construction romantique dont la deuxième moitié du XIX^e siècle fut friande. Cette époque, néo-médiévale, néo-gothique, est caractérisée dans le canton de Neuchâtel par les restaurations du château de Gorgier, la construction du château Jeanjaquet à Cressier (1873-1877), la reconstruction de l'abbaye de Fontaine-André (1873).

Par sa situation dominante au cœur de la forêt, dans le site de la Caroline, émergeant de la crête du Châtelard, la Tour Jürgensen est unique dans le canton. On pourrait associer à ce type de construction la tour de la Baconnière de Boudry, construite par Louis-Philippe de Pierre au début des années 1870. On affirme même que quelques éléments de construction de cette tour proviendraient de la tour des Chavannes de Neuchâtel, qui fut démolie en 1867.

Signalons encore qu'il existe sur le bord du lac entre Cortaillod et la pointe d'Areuse, une autre tour, sorte de mirador qui abrite une pièce par étage mais dont la construction est plus tardive et moins riche en qualité architecturale.

La construction

Aucun document ne nous permet jusqu'à maintenant de dater avec précision la construction de cette tour. Ce que nous pouvons dire, c'est qu'elle est antérieure à 1880, puisqu'elle est relevée sur le premier plan cadastral existant.

Selon toute vraisemblance, ce doit être Jules II qui a bâti cette tour puisque l'on trouve inscrit sur la plaque de marbre qui dissimulait l'urne le vers «On n'est jamais vaincu lorsqu'on est immortel» dont il est l'auteur. Le poème qui contient ce vers fut écrit en 1870 au lendemain de la bataille de Sedan.

Mais, si l'on prend en compte les légendes et le poème que Paul Bulliard a consacré à ce belvédère, Jules I Jürgensen aurait aussi pu faire construire cette tour en souvenir de sa femme, Anastasie Lavalette, morte avant lui. Comme il a passé les dernières années de sa vie à Genève, comme nous l'apprend Alfred Chapuis, la construction remonterait alors aux années 1860 et ce bâtiment serait comme un «mausolée», dressé à la mémoire de sa femme, qui, pour des raisons de santé, se devait de vivre dans un climat d'altitude.

Cependant, une lettre adressée par les autorités des Brenets à Jules II Jurgensen atteste que d'importantes transformations et améliorations ont été apportées à l'ensemble de la propriété dans les années 1872-1874. Cette lettre précise que les alentours ont été alors aménagés. Doit-on dater la tour de cette époque? C'est une hypothèse que l'on ne doit pas écarter d'emblée.

Même s'il est vraisemblable d'attribuer la construction de cet édifice à Jules II, des doutes peuvent subsister quant à son rôle de maître de l'ouvrage. Toutefois, l'âme littéraire de Jules II correspond mieux à l'idée que l'on peut se faire d'un tel bâtisseur.

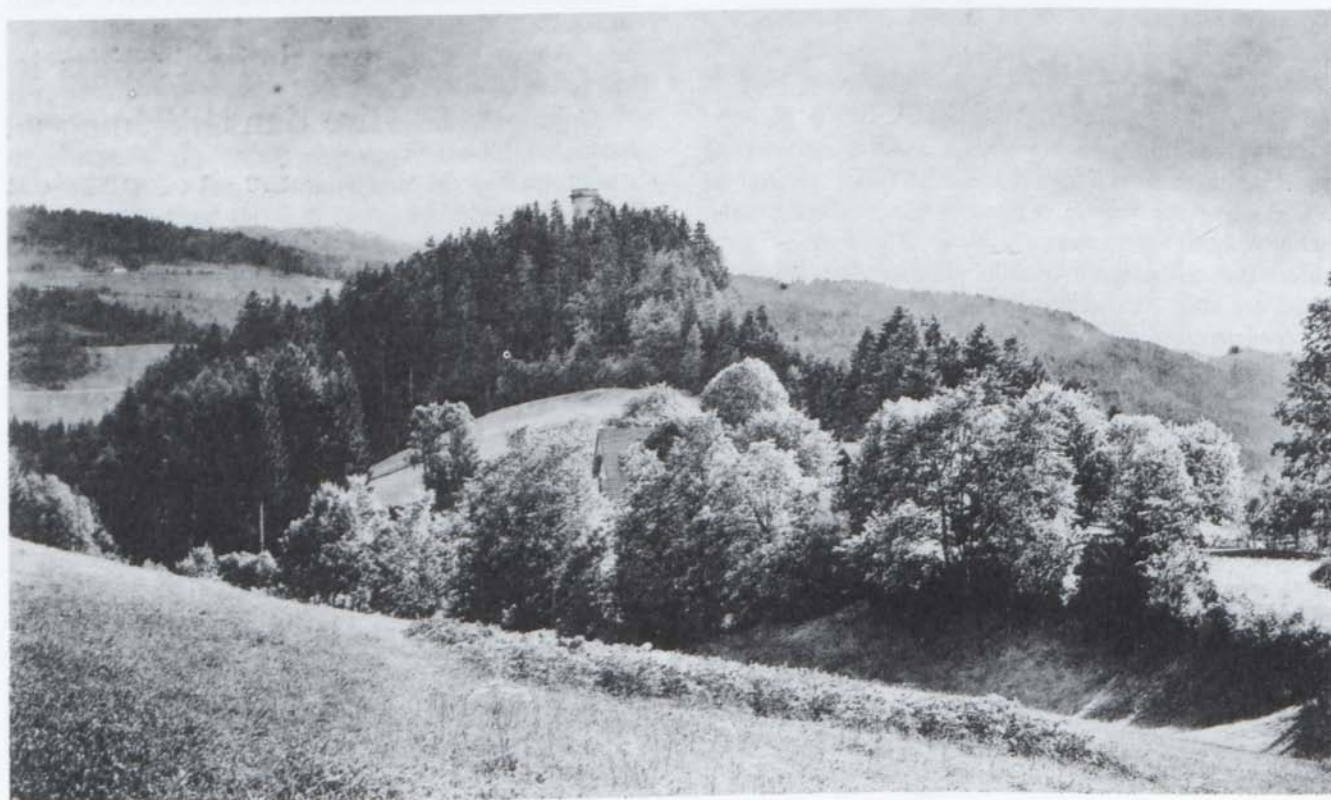
L'urne

La niche qui est recouverte par une plaque de marbre sur laquelle on peut déchiffrer l'alexandrin cité plus haut et les initiales JFUJ dissimulait une urne en marbre brun. Sans qu'il soit possible de la dater, on sait par tradition orale que cette urne fut sculptée par un marbrier du Locle.

Plusieurs légendes courent à propos de son contenu. Plusieurs affirment qu'elle contiendrait le cœur de Jürgensen. Comme elle est scellée, le mystère reste encore entier.



La Tour vers 1900
(in: Neuchâtel pittoresque, 1902).





La typologie

Sur le plan européen, on peut inclure cette tour dans la série néo-gothique des «fabriques de jardin», dont les Anglais furent de grands amateurs dès la fin du XVIII^e siècle et dont on trouve quelques exemples innovateurs dans les cantons de Vaud et de Genève dès le début du XIX^e siècle.

A part les quelques exemples cités plus haut, le style néo-gothique fut utilisé dans le canton de Neuchâtel avant tout pour la construction d'édifices religieux comme le Temple allemand et le Temple indépendant de La Chaux-de-Fonds et l'église de Cressier.

Du point de vue symbolique, le thème de la tour illustre parfaitement l'image que l'on se faisait du Moyen Age. Celles construites alors pouvaient être dotées de diverses fonctions, outre leur rôle purement décoratif, telles pigeonnier, château d'eau, etc...

Toutefois, par sa hauteur, son exubérance, la richesse de ses motifs décoratifs, la Tour Jürgensen fait cas d'exception, ce qui en augmente encore son intérêt et sa valeur.

Considérations

Même si l'année de construction ne peut pas être définie avec précision, l'importance historique de ce belvédère n'en demeure pas moins et ceci pour plusieurs raisons.

Premièrement, par son caractère unique, cette tour, belvédère, mausolée ou autre, mérite d'être sauvée. Citons les lignes que T. Combe a écrites à ce sujet :

«Au sommet de l'une des collines qui dominent le village s'élève un belvédère à créneaux, la tour du Châtelard, structure en tuf à demi enfouie parmi les sapins, et d'où l'on admire un tableau aussi varié qu'étendu. La chaîne du Prévoux, la chaîne de Sonmastel (sic), le Mont Racine, les Covisons et Tête de Rang (sic), s'enfuient en lignes d'élégie mélancolique et bleue, très reposantes, très douces, qu'offre partout le Jura.»

Ce texte, extrait de *Neuchâtel pittoresque, Vallées et Montagnes*, de 1902, est illustré d'une photographie qui montre bien comment la tour émerge de son environnement de sapins.

Deuxièmement, il serait aujourd'hui impossible de construire un tel bâtiment à cet emplacement, eu égard aux lois et aux règlements en vigueur.

Troisièmement, une réhabilitation de cette tour offrira sans conteste à tous les amoureux de la nature, profanes ou biologistes, un site exceptionnel pour observer la faune et la flore particulières de ce lieu.

Quatrièmement, la remise en état scrupuleuse de la tour, en y remettant créneaux et décors, constituera pour la région une action de plus dans la sauvegarde du patrimoine exceptionnel du XIX^e siècle qu'elle recèle.

Patrice Allanfranchini

L'ARCHITECTURE AU XIX^e SIÈCLE AU CENTRE DE L'EUROPE

Passé la tempête des révolutions, dans le premier tiers du XIX^e siècle, l'architecture suit les tendances qui se sont amorcées durant les dernières années de l'Ancien Régime.

L'Académie d'architecture en France et l'Académie de France à Rome qui maintiennent la doctrine architecturale sont supprimées en 1793. Napoléon Ier les rétablit avec l'Institut de l'an III.

Napoléon veut que l'architecture concoure à perpétuer la gloire de son règne, en prenant sa source dans les modèles de l'Antiquité.

L'architecture privée s'inspire surtout de la Renaissance italienne, plus particulièrement de l'œuvre de Palladio.

L'architecture dans les deux tiers du XIX^e siècle

Jamais le bâtiment ne connaît une activité aussi intense qu'à cette époque. Le développement industriel concentre les populations et forme des villes. Durant cette période, l'architecture dans sa presque totalité est extrêmement médiocre, pire insignifiante.

La sève de l'architecture est-elle épuisée? Les architectes attachent-ils trop d'importance au plan ou, tout ayant été dit dans le domaine des formes, ne peuvent-ils plus que choisir dans la foule des exemples des monuments du passé?

On voyage de plus en plus, et de plus en plus loin, en glanant ainsi de nouveaux modèles. On mélange les décors, on introduit la polychromie des temples antiques.

Les architectes du second Empire ont dit à juste titre et sévèrement «ils déploient des trésors de conscience, de savoir, d'ingéniosité sans qu'il soit possible de les apprécier à leur juste valeur, tant leurs moyens d'expression sont maladroits, l'esprit du décor reste pauvre sous la profusion naïve de l'ornement». Il est vrai qu'en France voisine au XIX^e siècle, on ne sait guère plus que pasticher.

Les doctrines

Si cependant, dans la pratique, la plupart restent «en deçà de l'architecture», les doctrines s'affrontent: rationalisme et gothisme s'opposent à l'Académie.

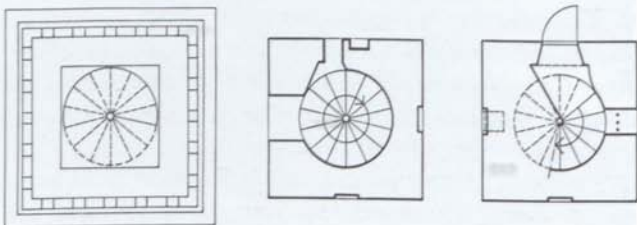
La construction de la Tour Jürgensen évoque la période des romantiques qui s'éprennent du pittoresque du Moyen Age.

Les Brenets, proches de la France, subissent les influences tardives des conséquences de la Monarchie de Juillet qui, au demeurant, crée le Service des monuments historiques. Viollet-le-Duc en devient rapidement le plus illustre représentant. Dans ses «Entretiens sur l'architecture», il se livre à une critique fort pertinente de la décadence de l'architecture classique et donne d'excellents principes pour la reconnaissance de l'art. Néanmoins, il n'a pas su se dégager lui-même des formes du Moyen Age qu'il avait si souvent pratiquées dans ses restaurations, et ses œuvres personnelles ne sont que de froids pastiches.

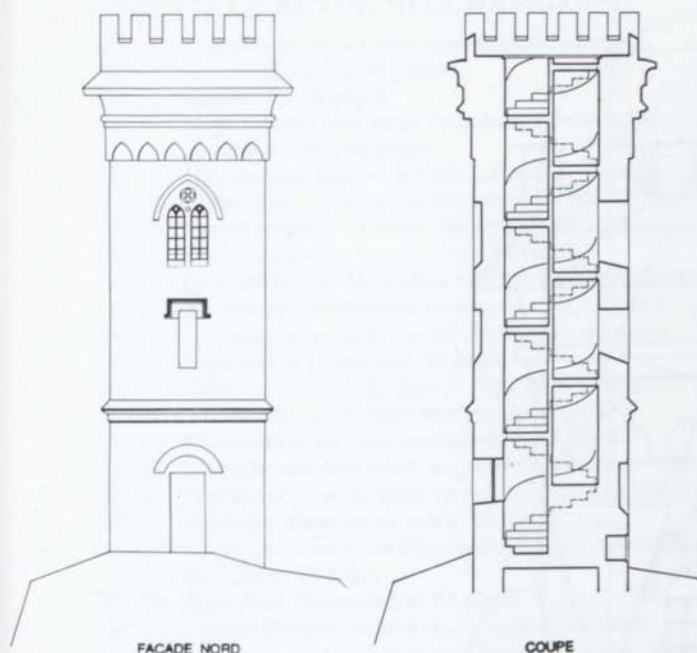
Caractère de l'œuvre

Ainsi donc, quelle que soit la doctrine dont ils se réclament, et pendant la plus grande partie du siècle, tous les architectes se trouvent réduits à habiller leurs bâtiments avec les défroques du passé.

En dernière analyse, la Tour Jürgensen appartient à ceux qui copient un style déterminé. Le mouvement inspiré d'un style du passé entre dans la catégorie des monuments religieux qui s'identifient au style roman ou gothique.



REZ - DE - CHAUSSEE - ETAGE - TOITURE



L'architecture de la Tour

De style néo-gothique de la seconde moitié du XIX^e siècle, cette tour a été édifiée en moellons du Jura et est hourdée à la chaux.

Les ouvertures des fenêtres ont été construites moitié en roc et moitié en briques creuses. Les cordons et les tailles rapportés ont été exécutés en tuf.

L'ordonnance des pleins et des vides des façades ne correspond pas aux révolutions de l'escalier. Lorsque la paillasse coupe une fenêtre, la baie en est obturée. Depuis l'extérieur, cette situation laisse croire que la tour possède plusieurs étages.

L'architecture des façades exprime donc quatre niveaux qui correspondent aux quatre révolutions de l'escalier. L'ordonnance des fenêtres, régulée sur l'axe, identifie deux types de façades : celles du nord et du sud possèdent au deuxième étage une fenêtre à meneau central surmontée d'une rosace inscrite en bas-relief ; celles de l'est et de l'ouest ne présentent qu'une simple baie ogivale. Seuls certains petits détails permettent de différencier chacune des quatre façades.

La régulation des façades est exprimée par des cordons et des bas-reliefs. Le socle est engagé jusqu'à la hauteur du premier cordon. Au nord, il comprend l'entrée ; en ouest, la cavité fermée par une stèle, actuellement brisée, où se trouvait l'urne en marbre des Jürgensen ; en sud, une fausse fenêtre, et en est, une fenêtre qui éclaire l'entrée. La porte possède un linteau en arc brisé.

Le fût de la façade, exprimé entre les deux cordons, contient deux niveaux de fenêtres. Le premier étage a des fenêtres ogivales à linteau droit exagérément mouluré. Toutes sont condamnées sauf celle de l'ouest. Au deuxième étage, on remarque deux types de fenêtres : en ouest et en est, ce sont des grandes baies à voûte d'ogive ; en nord et en sud, dans des cadres identiques aux précédentes, ont été inscrites des fenêtres jumelées à voûte d'ogive, surmontées d'une rosace en bas-relief.

Sous la frise, l'architrave sculptée en stuc exprime en bas-relief un mâchicoulis. L'entablement est surmonté de six créneaux par façade, qui trouvent leur appui sur la frise supérieure.

L'ensemble s'inscrit donc dans un registre néo-gothique classique.

Pierre Studer

Implantation et description de la Tour

Les fondations de la tour reposent à même le rocher, sur le point culminant de la crête, à une altitude de 979 mètres. L'orientation de ses façades correspond aux quatre points cardinaux, l'entrée se situant plein nord.

Le plan de la tour forme un carré parfait de 4 mètres de côté. A l'intérieur s'inscrit un escalier en colimaçon d'un diamètre de 2,40 mètres. De ce fait, l'épaisseur des murs à la tangente du cercle est de 80 centimètres. L'escalier, composé de 66 marches sans palier intermédiaire, donne accès à la plate-forme du belvédère, située à 12,65 mètres du niveau de l'entrée. Les marches en roc sont encastrées dans le mur périphérique et ont été taillées pour former un noyau plein d'environ 12 centimètres.

Au sommet de la tour, la plate-forme construite en mortier de ciment permet de tourner autour de la trémie de l'escalier. Autrefois ceinturé de créneaux, l'espace compris entre l'escalier et le mur intérieur des créneaux laissait un passage minimum de 80 centimètres. La hauteur totale de l'édifice, aux créneaux, était de 13,77 mètres.

Proportion géométrique:

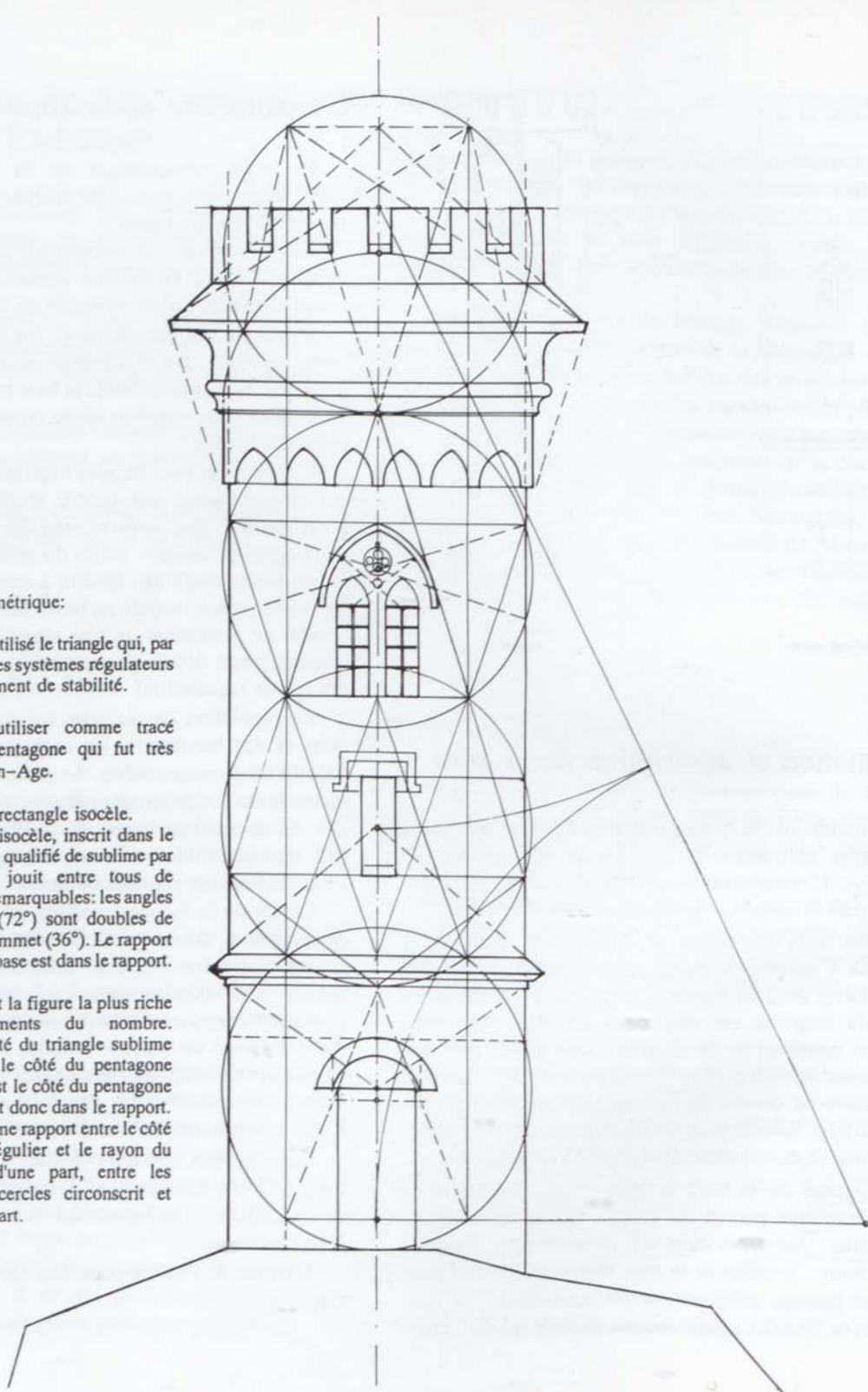
On a beaucoup utilisé le triangle qui, par rapport aux autres systèmes régulateurs traduit un sentiment de stabilité.

Je propose d'utiliser comme tracé régulateur le pentagone qui fut très utilisé au Moyen-Age.

- 1° Le triangle rectangle isocèle.
- 2° Le triangle isocèle, inscrit dans le pentagone et qualifié de sublime par les initiés, jouit entre tous de propriétés remarquables: les angles de la base (72°) sont doubles de l'angle au sommet (36°). Le rapport du côté à la base est dans le rapport.

Le pentagone est la figure la plus riche de développements du nombre. D'ailleurs, le côté du triangle sublime n'est autre que le côté du pentagone étoilé, sa base est le côté du pentagone régulier, qui sont donc dans le rapport. On trouve le même rapport entre le côté du pentagone régulier et le rayon du cercle inscrit d'une part, entre les diamètres des cercles circonscrit et inscrit, d'autre part.

Plans P. Studer



NOUVELLE REVUE NEUCHÂTELOISE

N° 4	<i>Autrefois la fête en Pays neuchâtelois</i> , 48 pages	Fr. 9.-
N° 5	<i>Nos chers impôts</i> , 48 pages	Fr. 9.-
N° 6	<i>Môtiers 85</i> , 48 pages	Fr. 9.-
N° 7	<i>Autour de la Carte de la Principauté de Neuchâtel dans les années de 1838 à 1845</i> , 40 pages	Fr. 15.-
N° 8	<i>Mais où sont passées les bêtes d'antan ?</i> 52 pages	Fr. 9.-
N° 9	<i>Urbanisme, expression d'une communauté</i> , 36 pages	Fr. 9.-
N° 10	<i>Etre et paraître: la ronde des modes</i> , 48 pages	Fr. 12.-
N° 11	<i>Cadrams solaires neuchâtelois</i> , 48 pages	Fr. 12.-
N° 12	<i>Description des Montagnes de F.-S. Ostervald</i> , 40 pages	Fr. 12.-
N° 13	<i>Au-delà de l'aménagement du territoire</i> , 40 pages	Fr. 12.-
N° 14	<i>Les mines d'asphalte du Val-de-Travers</i> , 48 pages	Fr. 15.-
N° 15	<i>Hauterive a 12000 ans</i> , 64 pages	Fr. 15.-
N° 17	<i>Promenade musicale dans le Pays de Neuchâtel</i> , 40 pages	Fr. 12.-
N° 18	<i>La dentelle aux fuseaux en Pays de Neuchâtel</i>	Fr. 15.-
N° 19	<i>La mosaïque en Pays neuchâtelois</i> , 56 pages	Fr. 15.-
N° 20	<i>L'affiche neuchâteloise: le Temps des Pionniers (1890-1920)</i> , 64 p.	Fr. 20.-
N° 21	<i>Histoire de la pêche dans les lacs jurassiens (XVIII^e-XX^e siècle)</i> , 32 p.	Fr. 9.-
N° 22	<i>Médaille, Mémoire de métal</i> , 64 pages	Fr. 15.-
N° 23	<i>40 ans de création en Pays neuchâtelois: histoire, peinture, littérature</i> , 88 pages	Fr. 15.-
N° 24	<i>Jean-Paul Zimmermann</i> , 64 pages	Fr. 15.-
N° 25	<i>Liliane Méautis, peintre de la lumière</i> , 64 pages	Fr. 15.-
N° 26	<i>La Chaux-de-Fonds vue par Charles-E. Tissot</i> , 40 pages	Fr. 15.-
N° 27	<i>Le bestiaire de la montagne des Ruillères sur Couvet</i> , 48 pages	Fr. 18.-
N° 28	<i>L'art monumental dans les bâtiments publics</i> , 96 pages	Fr. 20.-
N° 29	<i>Promenade: Valangin - La Borcarderie - Boudevilliers</i> , 48 pages	Fr. 15.-
N° 30	<i>Confiseries et confiseurs</i> , 48 pages	Fr. 15.-
N° 31	<i>Jules Humbert-Droz et la Suisse</i> , 48 pages	Fr. 15.-
N° 32	<i>Autour de la carte de D.-F. de Merveilleux</i> , 48 pages	Fr. 15.-
N° 33	<i>Childéric le lutin</i> , 56 pages	Fr. 15.-
N° 34	<i>L'essor de l'Art nouveau à La Chaux-de-Fonds</i> , 48 pages	Fr. 15.-
N° 35	<i>Neuchâtel: aux premiers temps du cinéma</i> , 48 pages	Fr. 15.-
N° 36	<i>Le closel Bourbon de Thielle-Wavre</i> , 56 pages	Fr. 15.-
N° 37	<i>Neuchâtel: aux premiers temps du cinéma (2)</i> , 56 pages	Fr. 15.-
N° 38	<i>Don Quichotte, illustré par Marcel North</i> , 128 pages	Fr. 27.-
N° 39	<i>Marat</i> , 96 pages	Fr. 15.-
N° 40	<i>Vieilles pierres 1933/1993</i> , 56 pages	Fr. 15.-
N° 41	<i>Description de La Chaux-de-Fonds</i> , par M. Laracine, 56 pages	Fr. 15.-
N° 42	<i>Le Griffon, 50 ans d'édition 1944-1994</i> , 56 pages	Fr. 15.-
N° 43	<i>Douze heures et tant d'art</i> , 64 pages	Fr. 15.-
N° 44	<i>Journal de voyage de Chs Bovet, Neuchâtel (Suisse)</i> , 64 pages	Fr. 15.-
N° 46	<i>Mémoires, Jacques-Louis Grellet</i> , 48 pages	Fr. 15.-
N° 47	<i>Denis de Rougemont</i> , 84 pages	Fr. 15.-
N° 48	<i>La Saga des Borel</i> , 60 pages	Fr. 15.-
N° 49	<i>Eric de Coulon, dessins, aquarelles de jeunesse</i> , 36 pages	Fr. 15.-
N° 50	<i>Neuchâtel, Roger Favre</i>	Fr. 15.-
N° 51	<i>Les vins de Neuchâtel et l'étiquette</i>	Fr. 24.-

Aux Editions de la Nouvelle Revue neuchâteloise:

Samuel de Chambrier, *Description topographique de la Mairie de Valangin*, réédition, 1988, Fr. 60.-.

Carte géographique de la Souveraineté de Neufchatel et Vallangin en Suisse de D.-F. de Merveilleux (1694), 81 x 52 cm, réédition, 1991, Fr. 84.-.

Edouard Elzingre, Martini, 1907, affiche de 82 x 141 cm, réimpression, Fr. 30.-.

